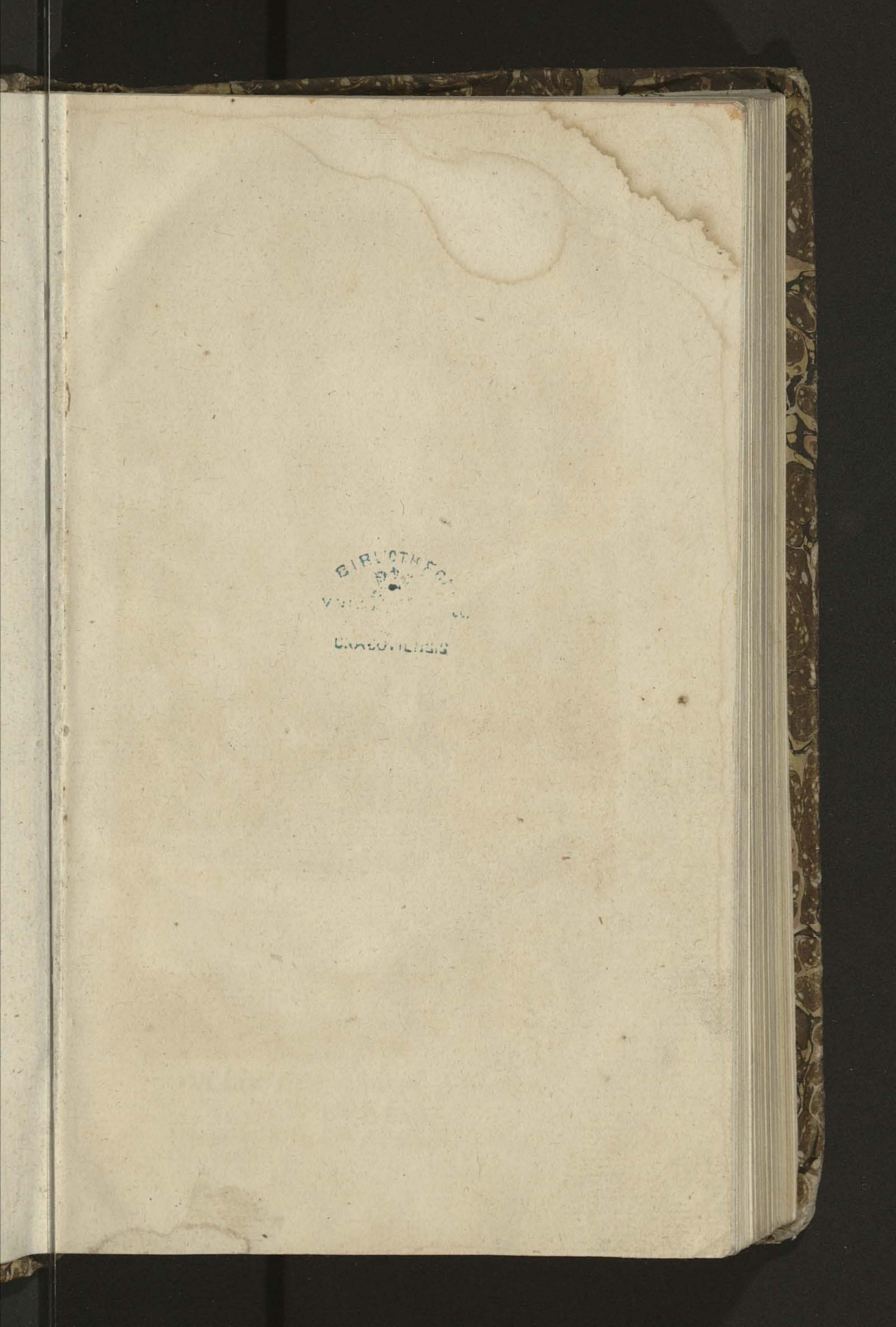

BIBLIOTHECA
UNIV. JAGELL.
CRACOVIENSIS
905751
kat.komp.
Mag. St. Dr.
II


V
B
J
C





Notté, Delin. D. Née, Incid.

CAROLO PETRO THUNBERG,

BOTANICES P. P.

Upsalensi, Equiti de Wasa bene merito.

Editores O.V.C.

VOYAGES

DE

C. P. THUNBERG.

TOME PREMIER.



VOYAGES
DE
C. P. THUNBERG,
AU JAPON,

Par le Cap de Bonne-Espérance, les îles de la Sonde, &c.

Traduits, rédigés et augmentés de notes considérables sur la Religion, le Gouvernement, le Commerce, l'Industrie et les Langues de ces différentes contrées, particulièrement sur le Javan et le Malai;

Par L. LANGLES, Conservateur des Manuscrits orientaux de la Bibliothèque nationale, et Professeur de Persan, de Tatar-Mantchou, &c. à la même Bibliothèque;

Et revus, quant à la partie d'Histoire naturelle, par J. B. LAMARCK, Professeur d'Entomologie et d'Helmentologie au Museum national d'Histoire naturelle.

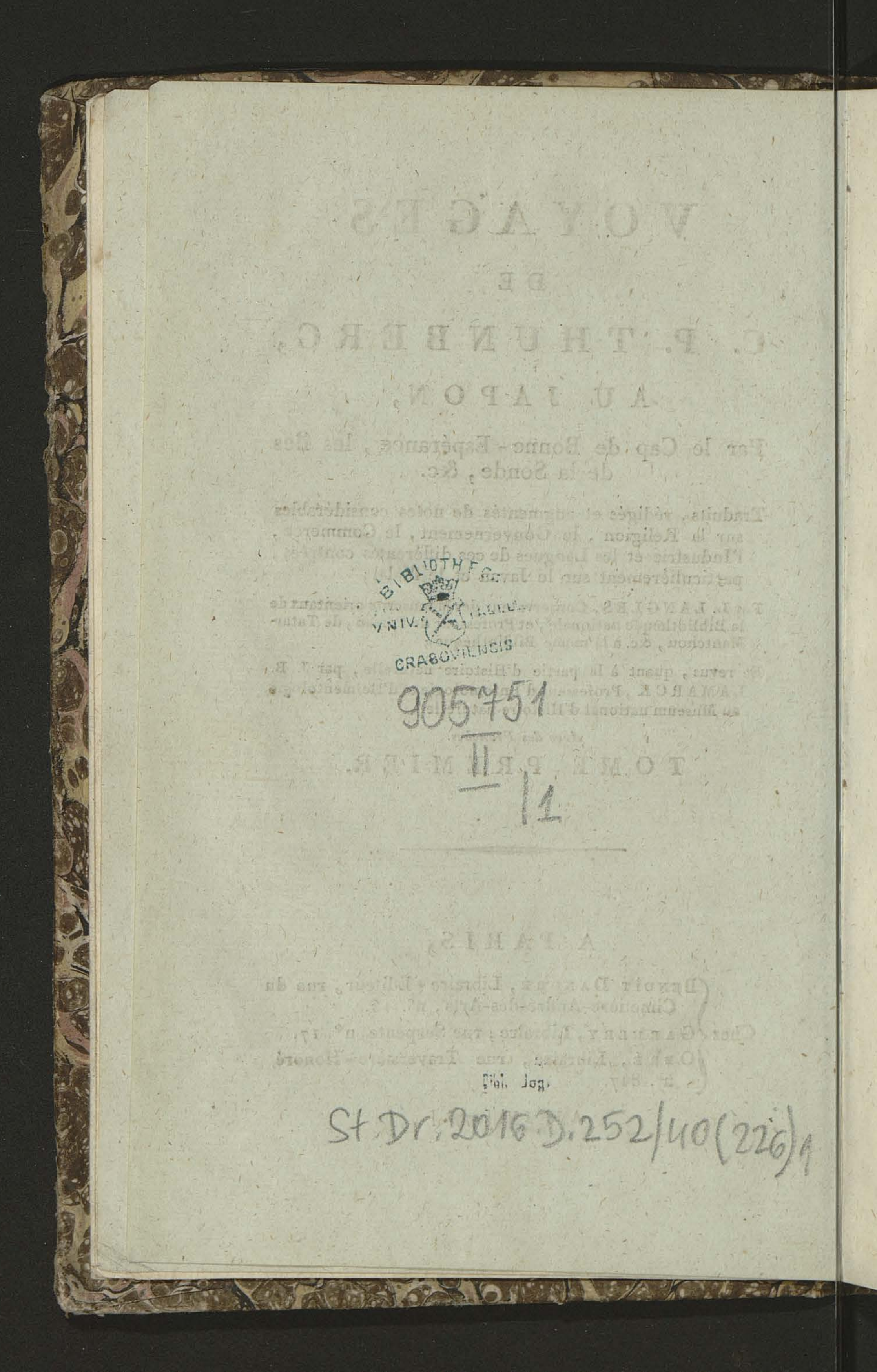
Avec des Planches.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez
BENOÎT DANDRÉ, Libraire-Editeur, rue du Cimetière-André-des-Arts, n°. 15.
GARNERY, Libraire, rue Serpente, n°. 17.
OBRÉ, Libraire, rue Traversière-Honoré, n°. 847.

AN IV. [1796.]



PRÉFACE

DU RÉDACTEUR.

Deux nations anciennes, également policées et savantes, isolées par leurs loix et par leurs mœurs du reste de la société, dont l'existence même est encore un problême politique, occupent l'extrémité orientale de notre hémisphère. L'une, exclusivement livrée aux lettres et aux sciences spéculatives, a contracté une débilité morale et physique, qui l'a rendue la proie de tous les brigands qui ont voulu l'attaquer et la conquérir; l'autre, invariablement attachée aux mêmes loix et aux mêmes usages depuis une longue suite de siècles, cultivant avec une égale ardeur son fertile territoire et les arts utiles, n'a jamais souffert que d'ambitieux étrangers vinssent troubler impunément la tranquillité intérieure dont elle jouit. Elle emploie à bien faire, le

tems que la première consacre à bien penser et à bien écrire. Enfin par son courage, et plus encore par son caractère énergique et inflexible, elle a conservé une portion de la liberté admissible dans l'état de civilisation, et sait respecter la dignité de l'homme, si indignement et si impunément outragée chez l'orgueilleux et philosophe Européen.

C'est cette nation trop peu connue que M. Thunberg a visitée, dont il a parcouru et décrit le pays avec toute l'attention qu'il mérite.

Un séjour de dix-huit mois lui a suffi pour étudier et connoître à fond le systême politique, l'histoire naturelle et civile, la religion, les sciences et les arts, le commerce, les productions, les usages, et les moeurs du Japon.

Malgré les vastes et nombreuses recherches de Kœmpfer sur ce royaume, il étoit encore possible de recueillir

quelques notes intéressantes échappées à cet infatigable et savant voyageur, et l'on s'en convaincra en lisant dans l'ouvrage de M. Thunberg la nomenclature des empereurs ecclésiastiques et civils qui ont régné au Japon depuis 1689, ses observations physiques et météorologiques, des notices sur les trois règnes de la nature, &c.

Le commerce, cette source féconde des richesses de tout peuple industrieux et civilisé, a sur-tout fixé l'attention de notre voyageur ; les détails dans lesquels il entre, loin de nous paroître minutieux, doivent acquérir à nos yeux, dans les circonstances présentes, un nouveau degré d'intérêt ; car notre alliance avec les Hollandois, les seuls Européens admis au Japon, pourroient nous ouvrir les portes de ce royaume. Pourquoi ne songerions-nous pas à réaliser l'utile, mais infructueux projet (1) de

(1) Voyez ma *note*, tome III, p. 21.

Colbert? Aujourd'hui, nous trouverions, sans doute, des patrons zélés dans ceux qui eussent été alors nos rivaux et nos ennemis.

Quoique le Japon fut le principal but des voyages de M. Thunberg, il n'a pas négligé les pays situés sur sa route. Comme ce savant trace lui-même une esquisse de son itinéraire et de ses observations dans sa *Préface*, il me suffiroit d'y renvoyer le lecteur, si je m'étois borné aux simples fonctions de *traducteur;* mais celles de *rédacteur* dont je me suis également chargé, me prescrivent d'entrer dans des détails indispensables pour ma responsabilité et pour la satisfaction de l'auteur et des lecteurs.

Les nombreuses occupations de M. Thunberg ne lui laissant point un seul moment pour rédiger son ouvrage, il a été obligé de publier ses précieux matériaux bruts et tels qu'il les avoit rassemblés. Persuadé que le désordre et

les répétitions du texte original ne manqueroient pas de rebuter des lecteurs aussi susceptibles que mes concitoyens, j'ai entrepris de classer les matières, et d'établir des divisions de *parties* et de *chapitres*. M. Groskurt a fait, pour sa traduction allemande, un travail à-peu-près semblable, qui m'a servi de guide et d'autorité. J'ai toujours eu soin que ces transpositions n'influassent point sur le sens de l'auteur, et je me suis bien gardé d'altérer les faits même qui auroient pu me paroître les plus indifférens. Cette scrupuleuse fidélité que je me suis prescrite, et dont je ne crois pas m'être écarté, m'a coûté d'autant moins, que je me suis permis tantôt de suppléer au laconisme de mon auteur, tantôt de le contredire dans des *additions* et dans des *notes*, qu'on distinguera aisément de son texte; il ne seroit pas juste de le rendre responsable de mes erreurs littéraires et théologiques. J'ignore, par exemple, quel jugement il

portera sur l'identité que j'ai cru remarquer entre les cultes anciens et modernes de l'Asie et de l'Europe.

Je ne crains pourtant pas d'avancer que c'est après une étude particulière des religions du Tibet, de l'Inde, de la Chine, de l'Egypte, &c. que frappé de leurs conformités, je me suis convaincu qu'elles avoient pour origine ou base commune, l'adoration du ciel et des étoiles,

Ces filles, du Très-Haut, objets religieux,
Du culte Sabéen si cher à nos aïeux,
Dans qui *l'on contemploit* la majesté suprême
Du Dieu qui de sa main les alluma lui-même.

ABUFAR, acte I, scène III (1).

---

(1) Ces beaux vers caractérisent parfaitement le culte des anciens Arabes, chez qui le chamanisme n'a cédé qu'à l'islamisme. Ils adoroient particulièrement la lune, comme l'indique le nom de leurs principales villes. *Médyne*, suivant Mohhammed Mohhsyn, auteur du Dâbistân, signifie *religion de la lune*, de *mâh* (lune) en persan, et *dyn* (religion) en arabe et en persan. Il donne une étymologie semblable au nom de la Mekke,

En effet, la connoissance des révolutions célestes et de l'influence des astres

---

qu'il explique par ces deux mots persans, *mâh* (lune), et *kâh* ou *gâh* (lieu), pays ou lieu de la lune. La Ka'abah où les Arabes alloient en pélerinage avant Mohhammed, étoit un temple consacré à la lune, et renfermoit une belle statue de cette planète; la pierre noire que les Musulmans baisent aujourd'hui avec tant de dévotion, étoit autrefois une statue de Saturne. L'étymologie persane de ces noms de villes arabes, indique que ce sont probablement les anciens Persans ignicoles qui ont introduit le chamanisme en Arabie. Khodjah A'bdoul-kerym, pélerin musulman, qui a écrit sa relation d'un style peu commun parmi les musulmans et les pélerins, a observé que les murailles de la grande mosquée de Koufah, dont la fondation est antérieure à l'islamisme, sont chargées de figures de planètes artistement sculptées, et recouvertes maintenant d'un crépi qui s'écaille en plusieurs endroits. Ce témoignage est parfaitement conforme avec celui de Mohhammed Mohhsyn, qui nous apprend que la mosquée de Koufah est bâtie sur les fondemens d'un ancien temple du feu. — Je terminerai cette note en observant que j'ai consigné déjà, bien rapidement à la vérité, mais d'une manière très-précise, mes idées sur le chamanisme ou sabéisme, dans les *Détails typographiques et littéraires sur l'édition du Dictionnaire et des Grammaires tartares-mantchoux*, publiés en 1790, à la tête du troisième volume du même *Dictionnaire*.

a dû inspirer à l'homme l'idée sublime et consolante d'un Être suprême, d'une intelligence universellement répandue, qui se manifeste par-tout, et qu'on ne voit nulle part.

Jupiter est quodcumque vides, quodcumque moveris.

Ses attributs personnifiés ont produit ces incarnations si multipliées dans les religions de Boudha, de Brahma, &c. ces tritinités et tout ce polythéisme des sectes qui leur sont postérieures; car nous sommes tous, sans nous en douter, des chamans ou sabéens plus ou moins hérétiques. J'ai caressé ce système avec d'autant plus de complaisance, qu'il rentre naturellement dans un autre beaucoup plus vaste, et que je range maintenant au nombre des vérités historiques, l'*existence d'un ancien peuple perdu*, de qui les anciens peuples, aujourd'hui existans, ont reçu les élémens des sciences et les erreurs répandues sur la sur-

face du globe. Sont-ce les Atlantes dont parle Diodore de Sicile, les *Tchouds* dont le professeur Pallas a trouvé des vestiges dans les mines de la Sybérie? c'est ce que je ne prétends pas décider; mais le résultat de toutes nos recherches sur l'origine de l'espèce humaine, des sciences et des arts, nous conduit toujours sur le plateau de la Tatarie, c'est-à-dire, sur la portion la plus élevée de notre globe, et qui a dû conséquemment être la première portion habitable, après les effroyables convulsions qui l'ont sans doute agitée à une époque quelconque, et dont le souvenir s'est conservé dans les plus anciens livres qui nous restent. Je regrette de n'avoir pu qu'indiquer rapidement les étonnantes et nombreuses conformités qui existent entre les cinq vèdes, les cinq kings, les cinq livres de Moyse, les cinq livres des Sybilles, &c. Le développement de ces idées formeroit l'objet d'un ouvrage par-

ticulier. Il a fallu, dans celui-ci, me borner à présenter quelques faits peu connus, des rapprochemens plus ou moins frappans, et des apperçus peut-être neufs.

J'ai cru devoir abréger ces discussions théologiques et cosmogoniques pour des objets d'une utilité plus sensible, et même plus réelle, tel que l'état politique des îles de la Sonde, leur population, leurs productions, l'industrie des habitans, et leurs langues, si nécessaires pour le commerce, et cependant si peu connues en France: j'ai ajouté quelques éclaircissemens sur le *malai*, et suppléé au silence de notre auteur sur le *javan*, en donnant un VOCABULAIRE de cette dernière langue. Je n'ai rien avancé dans mes additions et dans mes notes, que sur des autorités dignes de figurer auprès du savant dont je suis l'interprète, et je me suis attaché à consulter des ouvrages étrangers peu communs en

France et non traduits, tels que les *Mémoires* de la société de Batavia, qu'aucun de nos écrivains n'a encore compulsés ni cités ; ceux de la société asiatique de Calcutta, qui ne sont guère plus connus. Je me félicite d'avoir eu le courage de parcourir les anciennes Lettres latines des Missionnaires sur les Indes, dédaignées par la plupart des savans qui ont fait des recherches sur ces contrées. Ils y auroient cependant trouvé des observations curieuses qui ne peuvent être que le fruit d'une très-longue et très-intime habitude avec les naturels.

Le principal but de M. Thunberg, dans ses voyages, étoit de rassembler des végétaux exotiques, et de faire des recherches dans les trois règnes. L'histoire naturelle forme donc une partie très-importante de son ouvrage, et méritoit une attention toute particulière : il suffit de nommer le Savant à qui elle a été confiée dans cette édition, pour ga-

rantir l'exactitude de la nomenclature. En outre, le citoyen Lamarck n'a pas épargné ses notes toutes les fois qu'il les a crues nécessaires.

LANGLÈS.

Vendémiaire an IV. (oct. 1795 ère vulg.)

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Les relations de voyages sont si multipliées, qu'aucun écrivain raisonnable ne voudroit en augmenter le nombre, s'il ne se flattoit de rectifier quelques erreurs de ses prédécesseurs ; ce qui est assez aisé, sur-tout pour l'histoire naturelle. Je pourrois citer tel voyageur qui, malgré les honneurs de l'*in-folio*, n'a pas rassemblé, en tout, une page de vérités utiles et incontestables ; je ne parle pas en outre de leur méprise dans la nomenclature.

La muscade, par exemple, est encore peu connue quant à son espèce ; cependant, la plupart des voyageurs qui ont parcouru l'Asie, la décrivoient ou en parloient plusieurs siècles avant qu'elle ne devînt un article important du commerce des Européens. — Pouvons-nous nous flatter de connoître tous les animaux et les végétaux mentionnés seulement dans la Bible, d'après les élucubrations et les recherches de *Bochart*, de *Michaelis*,

et d'une foule d'autres savans infatigables?

La connoissance de l'histoire naturelle est donc bien moins avancée que l'on ne l'imagine, et il faut en accuser l'impéritie des voyageurs. Ils désignent souvent plusieurs espèces différentes sous un seul nom, appellent indifféremment *tigres* toutes les races de chats sauvages, et renards tous les chiens. C'est ainsi qu'on a confondu les *jackals* (1), ou renards de Samson, avec les renards communs d'Europe et le chien d'attache; qu'on trouve enfin une foule de passages aussi inintelligibles pour le lecteur que pour

---

(1) On connoît la prouesse de Samson, qui brûla les moissons des Philistins en attachant des flambeaux à la queue de plusieurs renards liés ensemble. De savans naturalistes ont décidé, d'après le texte de la Bible, que les complices innocens de ce brigandage étoient des jackals et non pas des renards, comme l'ont cru jusqu'à présent la plupart des traducteurs de la Bible. Voyez, sur le *thos* ou jackal, une savante et curieuse *Dissertation de A. L. Millin*, insérée dans le *Journal d'histoire naturelle*, décembre 1787. *Note du Rédacteur.*

l'auteur, qui n'entendoit pas toujours la matière qu'il vouloit traiter.

Ainsi, toute relation capable de répandre un nouveau jour sur quelque partie de la géographie, de l'histoire naturelle ou politique, ou autre science, ne peut pas être regardée comme un ouvrage superflu. Je n'ose me flatter d'avoir réussi dans quelques-uns de ces points; mais au moins tel a été le but de mes courses et de mes recherches.

Un si grand nombre d'Européens ont visité et décrit avant moi le Cap de Bonne-Espérance, qu'on seroit tenté de croire qu'il n'y a plus même à glaner pour un naturaliste dans cette extrémité méridionale de l'Afrique.

La description publiée par Kolben, en Hollandois, a été, pour le malheur de plusieurs libraires, traduite et imprimée en différentes langues d'Europe. On en a fait ensuite une espèce d'abrégé, avec quelques additions, lequel ne vaut guère mieux que l'original. Le savant astronome *Lacaille*, arrivé en 1751 au

Cap, d'où il partit en 1753, en a donné une courte relation, d'après de simples rapports. La plupart des faits qu'il raconte sont plus que hasardés.

Je n'ai pas cru devoir trop m'appesantir, dans la relation de mes voyages, sur l'histoire naturelle, et encore moins donner des descriptions latines, pour ne pas interrompre le fil de mes narrations, ni rebuter les lecteurs peu curieux de ce genre d'érudition. J'ai réservé ces détails pour un ouvrage particulier. Je me suis donc contenté d'indiquer les noms véritables, autant qu'il m'a été possible ; j'ai généralement rejetté tous les rapports, me bornant à raconter ce que j'avois vu et observé par moi-même ; et je donne les faits tels qu'ils se trouvent disposés dans mon *journal*, sans art et même sans autre ordre que celui des époques où ils sont arrivés (1). Je ne prétends pas

---

(1) Les lecteurs, et l'auteur lui-même, ne me sauront pas mauvais gré, je crois, d'avoir mis plus d'ordre dans cette édition. *Rédacteur.*

à la gloire d'historien, encore moins à celle de romancier ; je regrette seulement que mes nombreuses occupations ne m'aient pas permis de soigner mon style et ma rédaction ; mais l'indulgence des lecteurs, qui s'occupent plus des choses que des mots, suppléera aisément à ces imperfections.

Vers 1705, on imprima *in*-4°. une thèse soutenue devant le professeur Volerii, sur le Cap de Bonne-Espérance, où l'on donne, aussi exactement qu'il étoit possible alors, la description du pays, le portrait des habitans, leur religion, leurs mœurs et usages ; mais les planches qui représentent les vues sont gravées en bois, et conséquemment peu nettes ; en outre, depuis cette époque, nous avons pénétré bien plus avant dans le pays, sur lequel nous avons aussi acquis des notions bien plus étendues.

La cinquième partie du volumineux ouvrage de *Valentyn* renferme une description de la pointe méridionale de l'Afrique ; mais ce voyageur, au reste

très-estimable, n'ayant vu le pays qu'en passant, n'a pu écrire que d'après des rapports plus ou moins fidèles.

M. Masson, habile jardinier anglais, avec qui j'ai fait deux voyages dans l'intérieur des terres (1), a donné une relation de ces deux voyages dans sa lettre à M. Pringel, président de la Société de Londres. Cette lettre, ainsi que la relation de son premier voyage avec M. Oldenbourg, a été insérée dans le soixante-sixième volume des *Transactions philosophiques*, année 1776, page 268 et suivantes; mais l'auteur ayant été obligé de se restraindre dans les bornes resserrées d'un mémoire semblable à ceux qui composent ces *Transactions*, s'est vu contraint de supprimer une multitude de détails dans lesquels j'ai cru devoir entrer.

Le professeur Sparrmann, dans son ouvrage publié à Stockholm en 1783, s'étend principalement sur la géographie

---

(1) Voyez t. I, p. 416, et t. II, p. 138 et suiv.

et la zoologie. Cet habile et laborieux naturaliste a décrit une foule d'animaux sur lesquels Kolben n'avoit débité que des absurdités : nous lui devons en outre beaucoup de découvertes utiles. Je me serois bien gardé de rien publier sur le Cap de Bonne-Espérance, si l'on eût pu me soupçonner de vouloir entrer en lice avec un concurrent aussi redoutable ; mais l'attention toute particulière que j'ai donnée à la botanique, doit écarter un soupçon aussi mortifiant qu'injuste. Je me flatte qu'on ne m'accuseroit pas de présomption, si je prétendois avoir éclairci quelques points relatifs à l'histoire naturelle, à la géographie, à la physique et à la médecine, qui avoient été négligés par mes prédécesseurs. Il s'en faut bien que j'aie tout épuisé ; et ceux qui parcourront ces contrées, où la nature est encore au berceau, ne perdront certainement pas leurs peines.

La colonie hollandoise du Cap prend chaque jour de nouveaux accroissemens ; non-seulement le terrain qu'elle occupe

est défriché, mais il y en a des portions d'une fertilité surprenante ; il produit tout ce qui est nécessaire aux besoins de la vie, et alimente amplement les habitans.

On ne trouve dans toute l'étendue de cette colonie aucun grand lac, ni aucune rivière navigable ; on ne pêche que sur les côtes de la mer, et à l'embouchure des rivières. Il n'y a point de forêts, pas même de bocages à l'ombre desquels on puisse se refugier pendant les grandes chaleurs ; point de prairies pour les bergers et les troupeaux. L'avide Européen dédaigne les métaux vils et grossiers que cette terre semble produire à regret.

On n'a pas encore songé à introduire dans cette colonie des établissemens qui me paroissent indispensables, tels que des tribunaux, des magistrats, des postes, pour favoriser le transport des voyageurs et de leurs bagages, des manufactures ; les colons n'ont pas encore de métier à tisser, ni même de puits pour arroser

leurs plantations au défaut de l'eau du ciel. Si le gouvernement du Cap persiste dans son insouciance à leur égard, ils finiront par devenir aussi sauvages et aussi brutes que les Hottentots, tandis qu'avec du soin et de l'activité, on pourroit améliorer le sort des colons, apprivoiser les Hottentots; il suffiroit de permettre aux premiers sur-tout de naviguer, de faire le commerce sur leurs propres côtes, et d'échanger les productions de leur territoire contre les objets dont ils ont besoin.

Quoique des plumes plus exercées que la mienne aient déjà essayé de tracer le portrait et le caractère des naturels de ces contrées lointaines, je n'ai pu résister au plaisir de rassembler quelques notes sur ces malheureux Hottentots, qui, par leur morale et leur physique même, tiennent plus de la bête que de l'homme.

Dans ma description du terrain occupé par la colonie du Cap, j'ai été obligé d'employer plusieurs mots hollandois dont je dois fixer le sens.

Eyland, signifie toujours une île.

Rivier, un ruisseau ou une petite rivière.

Walley, une vallée ou une espèce d'étang, couvert quelquefois de roseaux, et dont la largeur varie dans son étendue.

Brackt, eau dormante, et plus ou moins salée, dans les terrains bas et dans les vallées.

Drift, gué, endroit d'un lac ou d'une rivière où l'eau est plus basse, et conséquemment où les voitures peuvent passer.

Dunor, dunes, endroits des côtes couverts de sable amoncelé.

Bay, port plus ou moins grand.

Hoek, pointe d'une montagne qui avance dans la mer.

Kloof, vallée ou gorge des montagnes habitées par les colons; on peut y passer à cheval ou en voiture.

Après une résidence de trois années, tant au Cap que dans l'intérieur des terres, je passai à Java, où je portai le

même goût pour l'étude et la même ardeur pour les recherches dans les différens règnes de la nature.

Mes découvertes, et les agrémens de toute espèce que me procuroit l'île de Java, ne me faisoient pas oublier le Japon, principal but de mon voyage. On ne sera donc pas étonné que j'y aie consacré une partie du second, le troisième en entier, et presque la moitié du quatrième volume de cette relation.

Nous n'avons pas encore pu porter un jugement bien fixe sur les habitans de ces îles; on les a loués et blâmés outre mesure, sans doute à cause de l'opposition diamétrale qui existe entre leurs usages et ceux d'Europe, et faute sur-tout de renseignemens fidèles et authentiques. S'ils nous le cèdent en science, ils nous sont supérieurs en plusieurs objets. Ils ont, comme les autres nations civilisées, des établissemens utiles, dangereux et abusifs; au reste, tout chez eux semble marqué au coin de l'immuabilité.

Depuis une longue suite de siècles,

leur système politique est toujours le même ; des loix rigoureuses, rarement violées ou éludées par les protections ou l'autorité, le plus grand ordre dans les villes et les villages, un goût héréditaire et un zèle infatigable pour l'agriculture, un amour passionné pour leur pays, où ils sont cependant enfermés; un dévouement aveugle à la volonté de leurs princes, volonté, au reste, qui plie devant la loi ; aucune innovation dans les modes, un costume absolument semblable pour tout le monde, la paix à l'extérieur depuis plusieurs siècles, les troubles intestins étouffés dès leur naissance, une abondance régulière, qui les dédommage bien amplement de tous les jouets pompeux des Européens ; point de dettes nationales, point de banque, ni de change, ni de papier-monnoie ; point de luxe chez les gens opulens, ni même à la cour, mais en récompense une aisance générale ; point de corporations, la plus parfaite concorde entre tous les différens ordres, entre ceux même qui professent

différentes religions; tel est le tableau rapide, mais fidèle, du Japon. Je me suis attaché à représenter les habitans au naturel, avec leurs bonnes qualités, leurs défauts et leurs inconséquences, au risque de paroître quelquefois inconséquent moi-même. Les innovations ou les changemens étant très-rares au Japon, j'ai cru devoir annoter soigneusement tous ceux arrivés depuis Kœmpfer jusqu'à mon séjour dans ce royaume. Puissai-je obtenir des voyageurs qui marcheront sur mes traces le témoignage avantageux que j'ai rendu à celui-ci! Au reste, je n'ai quitté le Japon que lorsqu'il ne m'a plus présenté d'observations curieuses ou utiles.

J'aurois bien desiré, à mon retour, séjourner un peu plus long-tems à l'île de Ceylan; je n'ai eu le tems que de parcourir les cantons les plus connus de cette île. Néanmoins j'ai encore été à même de me convaincre par moi-même que le climat et la fertilité du sol en feroient un des plus heureux séjour de la terre, sans

le despotisme des princes naturels, l'avidité insatiable des Européens, non moins despotes que les premiers; enfin, sans l'intolérance de la religion musulmane, trois fléaux qui affligent également l'île de Java et la plupart de celles de l'Océan indien. C'est-là sur-tout que l'on doit gémir sur la coupable industrie des hommes qui semblent s'être étudiés à traverser toutes les bienfaisantes intentions de la Providence; c'est-là véritablement que l'on rougit d'être homme, en voyant ses semblables ravalés au niveau des bêtes brutes, et aveuglément soumis aux caprices ridicules et sanguinaires d'un stupide despote, qui se croit l'égal de la divinité, dont il se dit allié; mais plus méprisable encore que les malheureux qui végètent et gémissent sous son sceptre sanglant.

Les seules productions de la nature me présentoient d'heureuses distractions, la vue d'une magnifique campagne reposoit mes yeux et mon cœur; je tâchois d'oublier les infortunés qui l'habitoient, pour

n'examiner que les animaux qu'elle nourrissoit, les végétaux qui y croissoient, et les minéraux renfermés dans son sein.

Pendant les neuf années de mes voyages en Afrique et en Asie, j'ai rassemblé quatre cents animaux nouveaux, soixante-quinze genres et plus de quinze cens espèces d'herbes inconnues, sans en compter une foule d'autres que je réserve pour un plus mûr examen.

Je terminerai cette préface par la citation des productions naturelles les plus intéressantes par leur utilité, que j'ai observées dans mes voyages.

Voici les animaux et les végétaux bons à manger que j'ai trouvés au Cap, et que les habitans emploient effectivement à leur nourriture.

Le cavia du Cap (1).

Le porc-épic (2).

---

(1) *Cavia Capensis.* Erxleb. *hyrax Capensis.* Gmel. Syst. nat. 1, p. 166.

(2) *Hystrix cristata.*

Le fourmiller (1).

Le glayeul plissé (2).

La racine d'anis (3).

L'aponoget à deux épis (4).

La racine de gatagay, le calac d'Afrique (5).

Le ficoïde comestible (6).

L'Euclée à grappes (7).

La strelitz (8).

La vigne (9).

La salicorne ligneuse (10).

Le zamia du Cap (11).

---

(1) *Myrmecophaga*. Est-ce le *myrmecophaga jubata*, ou le *myrmecophaga Capensis?*

(2) *Gladiolus plicatus*. Lam. Illustr. n°. 531.

(3) *Pimpinella anisum*. L.

(4) *Aponogeton distachyon*. Lam. Illust. pl. 276, f. 2.

(5) *Arduina bispinosa*. L. *Carissa arduina*. Lam. Dict. n°. 14.

(6) *Mesembrianthemum edule*.

(7) *Euclea undulata*. *Euclea racemosa*. Lam. Dict, 2, p. 399.

(8) *Strelitzia*. Lam. Illustr. pl. 148. *Heliconia*. Lin.

(9) *Vitis vinifera*. Lam. Illustr. pl. 145.

(10) *Salicornia fruticosa*.

(11) *Zamia caffra*. Thunb. *Zamia cicadis*. L. f. suppl. p. 443. L'arbre à pain des Caffres.

Le gayac d'Afrique (1).

Le grand albuca (2).

Le galé (3).

Les comestibles des Hottentots sont :

La cyanelle du Cap (4).

L'iris comestible (5).

La racine de fenouil (6).

La stapele incarnate (7).

La stapele articulée (8).

L'oreille de mer (9).

Le zamia du Cap (10).

Le melon d'eau des Hottentots (11).

---

(1) *Guajacum afrum*. L. *Schotia speciosa*. Jacq. Lam. Illustr. pl 331.

(2) *Albuca major*. Lam. Illustr. pl. 241.

(3) *Myrica*. Quelle espèce ?

(4) *Cyanella Capensis*. Lam. Illustr. pl. 239.

(5) *Iris edulis*. Th. Lam. Dict. n°. 41.

(6) *Anethum fœniculum*.

(7) *Stapelia incarnata*. Thunb. pl. cap. prodr. p. 46.

(8) *Stapelia articulata*. Ait. Hort. Kew. 1. p. 310, n°. 4.

(9) *Haliotis*. Est-ce l'*haliotis midæ*, ou seulement l'*haliotis tuberculata* ?

(10) *Zamia caffra*.

(11) *Hydnora*. Thunb. *Aphyteia*. L. f. Lam. Illustr. pl. 568.

Ainsi que le gli et leur mameka, qui leur sert à étancher leur soif et à s'enivrer (1).

Les plantes médicinales les plus remarquables, tant pour les maladies internes que pour les plaies et autres maux extérieurs, sont :

L'oursine hérissée (2).

Divers geranions (3).

La bryone d'Afrique (4).

L'asclépiade ondulée et crépue (5).

L'ériocéphale (6).

L'hémanthe écarlate (7).

La renouée barbue (8).

La crotalaire perfoliée (9).

---

(1) *Mesembrianthemum emarcidum.*

(2) *Arctopus echinatus.* Espèce d'ombélifère.

(3) *Gerania.*

(4) *Bryonia Africana.* L. Lam. Dict. 1. p. 497.

(5) *Asclepias undulata* et *crispa*. ibid. p. 280.

(6) *Eriocephalus.* Dict. vol. II, p. 387.

(7) *Hœmanthus coccineus.* Lam. Dict. III, p. 101, et Illustr. pl. 228.

(8) *Polygonum barbatum.* L.

(9) *Crotalaria perfoliata.* L. N'est-ce pas plutôt le *crotalaria perforata* de Linné, qui croît véritablement au Cap, l'autre étant indigène de la Caroline ? *Lam.*

Le poivrier du Cap (1).

Le fagarier du Cap (2).

Le ficoïde comestible (3).

L'osmite camphrée et astéroïde (4).

L'attragène ou clématite, vésicatoire (5).

L'adiante d'Ethiopie (6).

Le proté mellifère (7).

Le proté à grandes fleurs (8).

L'oxalide penchée (9).

La tulbage du Cap (10).

Le moutin (11).

---

(1) *Piper Capense*. L. f. suppl. 90.

(2) *Fagara Capensis*. Thunb. pl. cap. prodr. p. 28.

(3) *Mesembrianthemum edule*. L. et Lam. Dict. II, p. 483.

(4) *Osmites camphorina*, et *osmites asteroïdes*. Gærtn. de Fruct. tab. 174.

(5) *Atragene vesicatoria*. Thunb.

(6) *Adiantum Æthiopicum*.

(7) *Protea mellifera*. Lam. Illustr. n°. 1229. Boerh. t. 187.

(8) *Protea grandiflora*. Thunb. Dissert. n°. 51. Lam. Illustr. n°. 1210.

(9) *Oxalis cernua*. Thunb. Diss. de Ox. n°. 12, t. 2.

(10) *Tulbagia*. Lam. Illustr. pl. 243.

(11) *Montinia*. L. suppl. p. 427. Gærtn. de Fr. t. 33.

Le ricin (1).
La morelle noire (2).
Le laitron commun (3).
La crassule tétragone (4).
La vesse-loup en massue (5).
L'armoselle (6).
Le sang de tortue.

Voici l'indication de différentes productions naturelles dont les Hottentots, ainsi que les Indiens, se servent dans le ménage, ou comme objets économiques.

Ils font des tapis avec des joncs fins, et principalement avec du souchet à nattes (7); ces tapis leur servent à s'asseoir, et à couvrir leurs voitures. Ils couvrent leurs maisons et font des balais avec le restion dichotome (8).

---

(1) *Ricinus communis*. L.

(2) *Solanum nigrum*. L.

(3) *Sonchus oleraceus*. L.

(4) *Crassula tetragona*. L. et Lam. Dict. 2, p. 172. n°. 9

(5) *Lycoperdon carcinomale*. L. suppl. p. 433.

(6) *Seriphium*. Quelle espèce?

(7) *Cyperus textilis*. Thunb. pl. cap. prodr. p. 18.

(8) *Restio dichotomus*. Rotb. p. 2, t. 1, f. 1.

Des

Des citrouilles creuses font leurs lanternes.

L'aloës fourchu (1) leur fournit des carquois ; et le buisson à mouches (2) leur sert à prendre les mouches dans l'intérieur des maisons.

Ils font d'excellent charbon avec l'acacie du Cap (3), le proté à grandes fleurs, &c.

On trouve aussi en Afrique plusieurs espèces de bois propres à faire des meubles et divers ustensiles, tels que le bois de camassie (4), le poirier rouge (5), la cunone (6), l'eke-

(1) *Aloë dichotoma.* Paters. pl. 2, 3. 4, et 5.

(2) *Roridula dentata.* Voyez le tome II, p. 30.

(3) *Mimosa nilotica.* Thunb. Il paroît que cet arbre est le *mimosa Capensis* de Paterson (planches 18 et 19), arbre fort différent de mon acacie d'Egypte, *mimosa nolitica* (Diction. vol. I, p. 19, n°. 43), qui est représenté dans l'ouvrage de Blackwell (pl. 377), et que je crois être en effet le *mimosa nilotica* de Linné, quoiqu'il confonde avec lui mon acacie arabique. *Lam.*

(4) Arbrisseau en buisson. Son genre est inconnu.

(5) Arbrisseau pareillement inconnu.

(6) *Cunonia.* Lin. et Lam. Illustr. pl. 371.

berg (1), le curtis (2), le bois puant (3), l'olivier d'Europe et du Cap (4), la gardène verticillée (5) et campanulée (6), le royen velu (7), le sophora du Cap (8), l'acacie du Cap (9), le proté à grandes fleurs et le proté barbu (10), le bois d'amande (11), le houx safrané (12).

---

(1) *Ekebergia*. Sparm. act. Stockh. 1779. t. 9. Lam. Illustr. pl. 358.

(2) *Curtisia*. Ait. hort. Kew. 1. p. 162. Lam. Illutr. pl. 71.

(3) Sa fructification n'est pas connue. Voyez la p. 110 du 2 vol. et la note n°. 4, qui la termine.

(4) *Olea Europea* et *Capensis*. Ce dernier ne paroît pas devoir être confondu avec mon *olea laurifolia* (Illustrat. n°. 79), que M. Thunberg ne mentionne pas dans son Prodr. des plantes d'Afrique. *Lam.*

(5) *Gardenia Thunbergia*. G. *Verticillata*. Lam. Diction. 2, p. 607, n°. 3. Illustr. pl. 158, f. 3.

(6) *Gardenia rothmannia*. Thunb. act. Stockh. 1776. t. 2. Gærtn. de fruct. t. 177.

(7) *Royena villosa*.

(8) *Sophora Capensis*. L. *Virgilia*. Lam. Illustr. planche 326, f. 2.

(9) *Mimosa nilotica*. Thunb.

(10) *Protea grandiflora* et *pr. speciosa*. (*p. barbata*. Lam. Illustr. n°. 1228.)

(11) *Brabejum stellatum*. Amygd. Breyn. cent. t. 1.

(12) *Ilex crocea*. Thunb. pl. cap. prodr. p. 32.

On exprime des couleurs du morinde à feuilles de citronnier (1), de l'indigotier franc (2), de l'écorce du fruit du mangoustan (3), et de la ketmie rose-de-Chine (4).

On fait des cordes avec l'écorce de l'anthyllide (5), des jattes avec l'écaille ou carapace de tortue, des stors et des chaises avec des joncs, une sorte de tabac avec le chanvre (6), de l'amadou avec l'hermas gigantesque (7), du thé avec la borbone en cœur (8), du café avec le fruit du brabei (9), du savon avec

(1) *Morinda citrifolia*. L. *Cada pilava*. Rheed. 1, t. 52. Zanon. t. 124. Lam. Illustr. pl. 153. f. 2.

(2) *Indigofera anil*. Lam. Dict. 3, p. 244, et Illustr. planche 626, f. 2.

(3) *Garcinia mangostana*. Lam. Dict. 3, p. 699, et Illustr. pl. 405, fig. 1.

(4) *Hibiscus rosa sinensis*. Lam. Dict. 3, p. 354.

(5) *Anthyllis*. Est-ce l'*anth. linifolia ?*

(6) *Cannabis sativa*. L.

(7) *Buplevrum giganteum*. Th. *Hermas Gigantea*. L. et Lam. Dict. vol. III, p. 122.

(8) *Borbonia cordata*. Lam. Illustr. pl. 619, f. 1.

(9) *Brabejum stellatum*.

la soude sans feuilles (1), des chandelles avec les fruits du galé à feuilles en cœur, et de celui à feuilles de chêne (2).

Le varec buccinal (3) sert de trompette. On emploie pour les haies et les clôtures l'acacie du Cap (4), le calac d'Afrique (5), le houx commun (6), l'aloës succotrin (7), la galiène d'Afrique (8), la fabagelle vésiculeuse (9), des coignassiers, des poiriers, des pommiers, des épines, des rosiers, des buissons d'ours, des saules, des ormes, des tilleuls, des cerisiers, le fusain (10), le

---

(1) *Salsola aphylla*. L. Suppl. 173.

(2) *Myrica cordifolia*, et *myrica quercifolia*. Dict. 2, p. 593, n° 4 et n°. 6.

(3) *Fucus buccinalis*. L. Mant. 312.

(4) *Mimosa nilotica*. Th.

(5) *Arduina bispinosa*. L. *Carissa arduina*. Lam.

(6) *Ilex aquifolium*. Lam. Illustr. pl. 89.

(7) *Aloë succotrina*: Cette plante n'est point mentionnée dans le Prodr. des plantes du Cap de M. Thunberg, ni dans Linné. Est-ce mon aloës succotrin, Diction. n°. 2 ? *Lam.*

(8) *Galenia Africana*. L. Dict. 2, p. 601, et Illustr. pl. 314.

(9) *Zygophyllum morgsana*.

(10) *Evonymus*.

buis, le cornouiller (1), le gaînier (2), le chèvre-feuille (3), le lyciet à feuilles étroites (4), la coronille des jardins (5).

On se chauffe avec le proté à grandes fleurs (6), conocarpe (7), axillaire (8), barbu (9), mellifère (10), et argenté (11), les bruyères (12), les brunies (13).

---

(1) *Cornus mascula.*

(2) *Cercis siliquastrum.*

(3) *Lonicera caprifolium.*

(4) *Lycium barbarum.* Thunb. pl. cap. prodr. p. 37. Ce lyciet passe en France pour être originaire de la Chine. Voyez *Lyciet*, n°. 3 de mon Dict. *Lam.*

(5) *Coronilla securidaca.* Th. C'est sûrement *coronilla emersus* que veut dire M. Thunberg, le *coronilla securidaca* n'étant qu'une herbe que je distingue comme genre dans mes Illustr. pl. 629. *Lam.*

(6) *Protea grandiflora.* Lam. Illustr. n°. 1210.

(7) —— *Conocarpa.* Lam. *ibid.* n. 1260, pl. 53, f. 3.

(8) —— *Hirta.* Lam. Illustr. n°. 1213.

(9) —— *Speciosa.* Th. *Protea barbata.* Lam. Illustr. n°. 1228.

(10) —— *Mellifera.* Lam. Illustr. n°. 1229.

(11) —— *Argentea.* Lam. Ill. n°. 1236, pl. 53, f. 1.

(12) *Erycæ.* Voyez ce beau genre dans mon Diction. vol. I, p. 476, et dans mes Ill. pl. 287 et 288. *Lam.*

(13) *Bruniæ.* Dict. vol. I, p. 474, et Illustr. pl. 126. *Lam.*

On emploie généralement pour la menuiserie et pour différens meubles et ustensiles le bois de camassie, le houx safrané (1), l'olivier d'Europe et celui du Cap (2), la gardène verticillée (3), le bambou (4), et le curtis (5).

On me saura peut-être gré d'avoir visité les bains chauds et deux autres sources chaudes, d'autant plus remarquables dans les montagnes d'Afrique, qu'on ne leur a point encore vu jeter de flammes ni de fumée; aucun habitant ne se rappelle même d'y avoir éprouvé quelque tremblement de terre.

En parlant des couches différentes qui constituent les montagnes et du sol même, j'ai cru devoir m'étendre sur les cuves à sel, dont il seroit difficile de

---

(1) *Ilex crocea*. Thunb. pl. cap. prodr. 32.

(2) *Olea Europæa*, et *olea Capensis*.

(3) *Gardenia Thunbergia*.

(4) *Arundo bambos*. L. Nastus. Juss. *Bambusa*. Schr. *Bambos*.

(5) *Curtisia*. Retz. *Ait*. Fasc. 5, p. 24.

trouver les pareilles sur toute la surface du globe.

L'île de Java a été assez fidèlement et assez amplement décrite par *Valentyn*; mais il a donné peu de détails sur l'histoire naturelle, et c'est une lacune que j'ai tâché de remplir. Les végétaux qui ont fixé mon attention, sont les ananas, les bananiers, les goyaves, le carambolier et le bilimbing (1), le mangostan, la mangue (2), le coco, les melons d'eau, les fruits de joncs, le salac, le calappa, la papaye, le nanca, l'annona, le boa sansa, le nephel (3), la melongène (4), et les nids d'oiseaux.

Les Indiens font une grande consommation d'épices, de betel, d'arek, de poivre-long, de racines de concombre, de racine de bambou, de gingembre, de cardamome, et de fruit du nellika (5).

(1) *Averrhoa carambola*, et *averrhoa bilimbi*. L.

(2) Fruit du mangier (*mangifera indica*).

(3) *Nephelium*. L. Gærtn. de fruct. t. 140.

(4) *Solanum melongena*.

(5) *Phyllanthus emblica*. L.

Les naturels du Japon se nourrissent avec de la chair de baleine, de perche à six raies (1), des cailleu-tassart (2), des saumons, des huîtres, des coquilles, des squilles (3), et autres crabes; avec du gruau de riz, du bled de Turquie, de l'orge, du froment, de la houque sorgho (4), du coracan (5), du panic (6), du chervi (7), des pommes de terre et des melongènes (8), des turneps ou chous-rave (9), du gouet comestible (10), de la flechiére (11), de la renouée multiflore et du sarrazin (12), l'ignhame du Japon (13),

(1) *Perca 6 lineata.*
(2) *Clupea thrissa.*
(3) *Squilla.*
(4) *Holcus sorghum.*
(5) *Cynosurus coracanus.* Eleusine.
(6) *Panicum corvi*, et *verticillaum.*
(7) *Sium sisarum.* L. Berle des potagers.
(8) *Solanum melongena* et *tuberosum.*
(9) *Brassica rapa.*
(10) *Arum esculentum.*
(11) *Sagittaria sagittata.*
(12) *Polygonum multiflorum* et *fagopyrum.*
(13) *Dioscorea Japonica.*

des carottes (1), des patates (2), des laitues (3), des pois (4), des fèves (5), des haricots (6), et des dolics (7).

Ils ont aussi des oranges, des citrons, des pamplemuses (8), de gros apelsines, des poires, des pêches, des prunes, des cerises, des nèfles, des figues de kaki (9), des raisins, des grenades, des châtaignes.

Ils savent très-bien fricasser les nids d'oiseaux, confire ou accommoder avec des épices les bananes (10), les fruits de jacquier (11), le bobange, painugai et le coco, les amomes (12), les radis (13), le

---

(1) *Daucus carotta.*

(2) *Convolvulus edulis.*

(3) *Lactuca sativa.*

(4) *Pisum sativum.*

(5) *Vicia faba.*

(6) *Phaseoli. — Phaseolus vulgaris* et *radiatus.*

(7) *Dolichos.*

(8) *Citrus decumanus.*

(9) *Diospyros kaki.*

(10) *Musa paradisiaca* et *trogloditarum.*

(11) *Radermachiæ, arctocarpi fructus.*

(12) *Amomum thioga* et *mioga.*

(13) *Raphanus sativus.*

bambou, les truffes (1), les amanites (2), les fruits de fagarier (3), les pimens (4), les melons (5), les potirons (6), les concombres à sillons (7), les poivres (8), les cubebes (9), des tjernuelles et des marmelles (10).

Les Japonois tirent de l'huile à manger et à brûler du sésame (11), du camelli (12), de la bygnone tomenteuse (13), de l'abrasin (14), des sumacs (15), de l'if et du ginkgo (16), du

---

(1) *Lycoperdon tuber.*
(2) *Agarici.*
(3) *Fagara piperita.*
(4) *Capsicum.*
(5) *Cucumis melo.*
(6) *Cucurbita pepo.*
(7) *Cucumis conomon.*
(8) *Piperes.*
(9) *P. cubeba.*
(10) *Anona Asiatica* et *crateva marmelos.*
(11) *Sesamum.*
(12) *Camellia Japonica.*
(13) *Bignonia tomentosa.* Thunb. Fl. Jap. 252.
(14) *Driandra.*
(15) *Rhus succedanea* et *vernix.*
(16) *Taxus baccata* et *ginckgo.*

chou oriental (1), du camphrier et du laurier glauque (2), de l'azedarach (3), du cocotier (4).

Ils se font des habits avec des étoffes de coton et de soie, des cordes avec des orties (5), du papier et des éventails avec le mûrier, le licual et le rondier (6), des bouteilles avec la callebasse (7).

Ils tirent du vernis du laque de croton, et différentes couleurs de plusieurs renouées (8).

Les bois que leurs menuisiers emploient communément, sont le lindera (9), le dentz ou joro (10), le sapin, et le pin sauvage (11), le buis, le cy-

(1) *Brassica orientalis.*

(2) *Laurus camphora* et *glauca.*

(3) *Melia azedarach.*

(4) *Cocos.*

(5) *Urtica nivea.*

(6) *Morus papyrifera, licuala, borassus.*

(7) *Cucurbita lagenaria.*

(8) *Polygonum chinense, barbatum* et *aviculare.*

(9) *Lindera.* Fl. Jap. 145.

(10) *Dentzia.*

(11) *Pinus abies* et *silvestris.*

près (1), l'if à grandes feuilles (2).

Leurs peignes sont en bois de nagi (3).

Les haies vives qui environnent leurs propriétés sont composées de serisse du Japon (4), d'oranger à trois feuilles (5), de gardène (6), de viornes (7), de thuya (8), de spirée (9), de dolic à épis (10), dont ils font aussi des berceaux et des allées couvertes.

Ils emploient beaucoup d'oreilles de

---

(1) *Cupressus.*

(2) *Taxus macrophylla.*

(3) *Myrica nagi.*

(4) *Lycium Japonicum.* Thunb. Fl. Jap. p. 93. Ce n'est point un *lycium*, mais une plante rubiacée, voisine des *spermacoce* par ses rapports, et dont le fruit n'est pas suffisamment connu. Voyez *Serissa.* Juss. Gen. p. 209. *Lam.* Ill. pl. 151.

(5) *Citrus trifoliata.*

(6) *Gardenia.*

(7) *Viburna.*

(8) *Thuya.*

(9) *Spireæ.*

(10) *Dolychos polystachios.* Voyez l'observation de mon Dict. vol. II, p. 298, n°. 23. *Lam.*

mer (1), et ornent leurs temples avec du skimmi (2).

Voici les principaux ingrédiens dont les médecins javans et japonois composent leurs médicamens, la renouée multiflore (3), le muguet du Japon (4), l'anserine à balais (5), l'acore aromatique (6), la draconte polyphylle (7), l'inule aunée (8), la racine de squine (9), la corète du Japon (10), le lézard du Japon (11), le camphre, le moxa, le dolic à poils cuisans (12), l'aristoloche d'Inde (13), la périploque d'Inde (14), la cannel-

---

(1) *Haliotis.*
(2) *Illicium anisatum.*
(3) *Polygonum multiflorum.*
(4) *Convallaria Japonica.*
(5) *Chænopodium scoparia.*
(6) *Acorus colamus.*
(7) *Dracontium polyphyllum.*
(8) *Inula helenium.*
(9) *Smilax china.*
(10) *Corchorus Japonicus.*
(11) *Lacerta Japonica.*
(12) *Dolichos pruriens.*
(13) *Aristolochia Indica.*
(14) *Periploca Indica.*

le (1) de plusieurs espèces, le bois de couleuvre (2), la racine de mongo (3), des racines de lopès (4), des semences de ben (5), de l'arbre puant, des pierres de serpens, des cornes de rhinocéros, &c. (6).

J'ai réservé pour mon *Flora Japonica* (7), la description botanique et les figures des plantes que j'ai observées dans les îles de Nipon. Je me suis borné, dans la relation de mon voyage, à celles

---

(1) *Cinnamomum.*

(2) *Lignum colubrinum.*

(3) *Ophiorhiza mungos.*

(4) *Lopes.*

(5) *Moringa.*

(6) Quant à la racine de Colombo, qu'on apporte de l'Inde à Ceylan, et même en Europe, comme un spécifique contre différens maux, racine dont M. Thunberg n'a pu découvrir la plante et la déterminer ; je crois que cette plante est une menisperme. Voyez dans mon Dictionnaire (vol. IV, p 99) *Menisperme palmée*, plante de l'Inde, qui y est connue sous le nom de Calombo ou Colombo, et qui paroît être celle qui produit la racine dont il est question. *Lam.*

(7) Publiée à Leypsick en 1784, *in*-8°, un vol. *Note du Rédacteur.*

qui ont quelque utilité dans l'économie domestique ou rurale, ou dans la médecine ; et comme on les trouvera fidèlement représentées dans l'ouvrage que je viens de citer, je n'ai donné dans celui-ci que les dessins de quelques ustensiles ou instrumens particuliers aux nations que j'ai visitées. Leur nouveauté dédommagera peut-être de la grossièreté de l'exécution. Il est vraiment fâcheux, pour ne pas dire honteux, de ne pas trouver dans une ville telle qu'Upsal, un graveur habile, ni même une planche de cuivre planée et propre à recevoir la gravure. Il a donc fallu me borner aux objets les plus essentiels, supprimer les monnoies, qui feront l'objet d'une dissertation particulière quand j'aurai plus de facilités pour en donner les ectypes (1).

---

(1) M. Thunberg a publié cette dissertation à Stockholm en 1779 ; nous en avons inséré la traduction à la tête du quatrième volume de cette édition. *Note du Rédacteur.*

Académies et Sociétés savantes, qui ont admis M. Thunberg au nombre de leurs associés.

Pendant son absence, le chancelier de l'académie d'Upsal, M. *Rudensehiold*, sénateur du royaume, l'a fait recevoir, le 31 mai 1771, *démonstrateur d'anatomie* à ladite académie.

Le 5 mars 1781, le professeur Linné ayant entrepris un voyage considérable, il a été nommé *directeur du jardin de botanique*, et *inspecteur des leçons publiques.*

Des lettres-patentes du roi, en date du 7 novembre 1781, lui donnent le titre de *professeur extraordinaire.*

Le 7 septembre, il a été admis au nombre des *professeurs ordinaires de botanique* et *de médecine.*

La même année, l'académie des sciences de Stockholm, l'a élu *président et recteur*. Le 21 novembre 1785, il a été reçu *chevalier de l'ordre de Wasa.*

Il

Il est aussi membre des sociétés suivantes :

Académie impériale des Curieux de la nature.

— Lundens, physiolog, 1773, 8 décembre.
— Norwegiana, 1772, 17 octobre.
— Upsaliens, 1777.
— Stockholm. scient. 1780.
— Harlemens. 1781.
— Amstelodamens. 1781.
— Stockholmens. œcon. patr. 1782, 16 mars.
— Monpeliens. 1784, 1 juillet.
— Paris. agricult. 1785, 7 juillet.
— Zeland. à Vlissing. 1785.
— Berolinens. nat. scrut.
— Edimburgens. medic.
— Edimburg. nat. stud. 1786, 4 mai.
— Florentin. 1787, 7 février.
— Paris. scient. 1787, 7 septembre.
— Hallens. nat. scrut. 1787, 12 mai.
— Londinens. scient. 1788.
— Londin. Linnean. 1789.
— Londin. medicin. 1789.
— Batavica Ind. orient.

Academia Paris. hist. nat. 1791, 7 janvier.
— Philadelph. 1791, 15 avril.
— Bacniens, hist. nat. 1792, 2 juin.

Catalogue des ouvrages de M. Thunberg.

1. Son *Voyage*, en quatre parties, imprimé à Upsal, *in*-8°. en 1788-1793, trad. en allemand, à Berlin, en anglois à Londres, et en français à Paris.

2. *Discours d'entrée sur les différentes sortes de monnoies qui ont été battues au Japon*, lu à l'académie des sciences de Stockholm, le 25 août 1779, trad. en hollandois, et imprimé à Amsterdam, 1780; ensuite en allemand, 1784 (1).

3. *Discours sur la Nation Japonoise*, en quittant la présidence de l'académie des sciences à Stockholm, le 3 novembre 1784, trad. en allemand, par M. Stridsberg. Francf. 1783.

4. *Eloge de M. Montin*, docteur, assesseur,

---

(1) Et en français par le Rédacteur du *Voyage*. Voyez t. IV, p. 359 et suiv. *Rédact.*

et médecin provinc. *Stockholm*, 1791. 2 vol.

5. *Flora Japonica*, imprimé à Leipsick. 1784., 1 vol. avec vingt-neuf planches.

Dissertations académiques du même auteur.

1. *De Venis resorbentibus*, præs. C. V. Linné, 1767, 4.
2. *De Ischiade*, præs. J. Sidren, 1770.
3. *De Gardenia*, resp. Dinxedins, 1780. Tab. réunies dans la Gazette de la société d'Upsal, 1781, n°. 49.
4. *De Protea*, resp. Gevolin. 1781, tab. 2.
5. *Oxalis*, resp. Hart. 1781, tab. 2.
6. *Nova genera plantarum*. P. 1. Resp. C. Hornsteds, 1781, tab. 1.
7. *Novæ insectorum species*, P. 1. Resp. Castrom. 1782, tab. 1.
8. *Nova plantarum genera*. P. 2. Resp. Saulberg. 1782, tab. 1.
9. *Iris*. Resp. Ekman. 1782, tab. 2.
10. *Nova insectorum species*. P. 2. Resp. Ekelnud. 1780, tab. 1.
11. *Nova plantarum genera*. P. 3. Resp. Ladin. 1783.

Academia Paris. hist. nat. 1791, 7 janvier.
— Philadelph. 1791, 15 avril.
— Bacniens, hist. nat. 1792, 2 juin.

Catalogue des ouvrages de M. Thunberg.

1. Son *Voyage*, en quatre parties, imprimé à Upsal, *in*-8°. en 1788-1793, trad. en allemand, à Berlin, en anglois à Londres, et en français à Paris.

2. *Discours d'entrée sur les différentes sortes de monnoies qui ont été battues au Japon*, lu à l'académie des sciences de Stockholm, le 25 août 1779, trad. en hollandois, et imprimé à Amsterdam, 1780; ensuite en allemand, 1784 (1).

3. *Discours sur la Nation Japonoise*, en quittant la présidence de l'académie des sciences à Stockholm, le 3 novembre 1784, trad. en allemand, par M. Stridsberg. Francf. 1783.

4. *Eloge de M. Montin*, docteur, assesseur,

---

(1) Et en français par le Rédacteur du *Voyage*. Voyez t. IV, p. 359 et suiv. *Rédact.*

et médecin provinc. *Stockholm*, 1791. 2 vol.

5. *Flora Japonica*, imprimé à Leipsick. 1784., 1 vol. avec vingt-neuf planches.

Dissertations académiques du même auteur.

1. *De Venis resorbentibus*, præs. C. V. Linné, 1767, 4.
2. *De Ischiade*, præs. J. Sidren, 1770.
3. *De Gardenia*, resp. Dinxedins, 1780. Tab. réunies dans la Gazette de la société d'Upsal, 1781, n°. 49.
4. *De Protea*, resp. Gevolin. 1781, tab. 2.
5. *Oxalis*, resp. Hart. 1781, tab. 2.
6. *Nova genera plantarum*. P. 1. Resp. C. Hornsteds, 1781, tab. 1.
7. *Novæ insectorum species*, P. 1. Resp. Castrom. 1782, tab. 1.
8. *Nova plantarum genera*. P. 2. Resp. Saulberg. 1782, tab. 1.
9. *Iris*. Resp. Ekman. 1782, tab. 2.
10. *Nova insectorum species*. P. 2. Resp. Ekelnud. 1780, tab. 1.
11. *Nova plantarum genera*. P. 3. Resp. Ladin. 1783.

12. *Ixia*. Resp. Rung. 1783, tab. 2.
13. *Nova insectorum species*. P. 4. 1784, tab. resp. Lundahl.
14. *Nova insectorum species*. P. 4. 1784, tab. resp. Eergestrom.
15. *Gladiolus*. Resp. Acymelæus, 1784, tab. 2.
16. *Nova genera plantarum*. P. 5, resp. Berg. 1784, tab. 1.
17. *Nova genera plantarum*. P. 4, resp. Blumemberg. 1784, tab. 1.
18. *Insecta suecica*. P. 1. Resp. Borgstrom. 1784, tab. 1.
19. *Aloë*. Resp. Herselius.
20. *Medicina Africanorum*. Resp. Berg. 1785.
21. *Erica*. Resp. Struve, tab. 6, 1785.
22. *Ficus*. Resp. Gedner, 1786, tab. 1.
23. *Museum nat. acad.* Ups. P. 1. Resp. Nordloffe, 1787.
24. — P. 2. Resp. Holmer. 1787.
25. — P. 3. Resp. Ekeberg. 1687.
26. — P. 4. Resp. Bierken, 1787, tab. 1.
27. — P. 5. Resp. Gallen. 1787.
28. *Moræa*. Resp. Zach. Colliander. 1787, tab. 2.

29. *Museum nat. acad. Ups.* P. 6. Resp. Sehalen. 1788.

30. *Restio. resp. Petr.* Lindmark. 1788, tab. 1.

31. *Abor. toxicaria Macassariensis*, 2. Resp. Acymelæus. 1788.

32. *Moxæ atque ignis in medicinâ nationali Usus*. Resp. Halman. 1788.

33. *Myristica*. Resp. Radloffe. 1788.

34. *Cariophylli aromatici*. Resp. Hast. 1788.

35. *Museum nat. acad. Upsal*. P. 6. Resp. Branzell. 1789.

36. *Characteres insectorum generum*. Resp. Jonner. 1789.

37. *Museum nat. acad. Upsal*. P. 8. Resp. Rademine.

38. *Novæ insectorun species*. P. Resp. Moreens. 1789, tab. 1.

39. *Muræna et ophichthus*. Resp. J. N. Alhl. 1789, tab. 2.

40. *Remedia nonnulla indigena*. Resp. Holmer. 1790.

41. *Museum nat. acad. Upsal*. Append. 1, Resp. Londelini, 1791.

— Append. 2. Resp. Uman. 1791.

42. *Museum nat. acad. Upsal.* P. 9. Resp. Ekelund. 1791.

43. *Novæ insectorum species.* P. 6. Resp. Lagus. 1791.

44. *Mus. nat. acad. Upsal.* P. 10. Resp. Kugelberg. 1791.

45. *Flora Strengnesis.* Resp. 1791.

46. *Insecta Suecica.* P. 2. Resp. Becklin. tab. 1, 1791.

47. — P. 3. Resp. Akerman. 1792.

48. — P. 4. Resp. Sebaldt. 1792, tab. 1.

49. *Genera nova plantarum.* P. 6. Resp. Strom. 1792.

50. — P. 6. Resp. Trasvenælds. 1792.

51. *Mus. nat. acad. Upsal.* P. 11. Resp. Sioberg. 1792.

52. — P. 12. Lindbladh. 1792.

53. — P. 13. Terelius. 1792.

Mémoires sur différentes matières, présentés à diverses Sociétés savantes.

A l'Académie des Sciences de Stockholm.

1. Sur un accident occasionné par la céruse, 1793, p. 29.

2. *Description d'un nouveau genre d'éponges curieux et inconnu*, hidnora Africana, 1775, p. 69, tab.

3. *Description d'un nouveau genre d'insectes*, pneumora, 1775, p. 254.

4. *Nothmannia*, nouveau genre d'herbes, 1776, p. 65.

5. *Description d'un nouveau genre de plantes*, Radermachia, 1776, p. 250.

6. *Observations sur l'*hidnora Africana, 1777, 2, p. 144.

7. *Description d'un bézoar equinum*, 1778, p. 27.

8. Un nouveau genre de *gramen*, jusqu'à présent inconnu.

9. *Observations faites sur la cannelle à Ceylan*, 1780, trad. et insérées dans les Mémoires de la Société, à Vlening, t. XII, p. 1, D. Hontym. p. 296.

10. *Description de la* Veigela Japonica, plante rare de l'île du Japon, 1780, p. 137.

11. *Description de quelques bains chauds en Afrique et en Asie.*

12. *Description de deux insectes nouveaux*, 1781, p. 168.

13. *Noctua serici*, nouveau ver à soie, 1781, p. 240.

14. *Description de deux espèces de la véritable muscade de l'île de* Banda, 1782, p. 46.

15. *Quelques observations sur l'ornithologie*, 1782, p. 118.

19. *Description d'un nouveau genre des herbes* sagræa Ceilanica, 1782, p. 223.

17. *De l'huile* caïaputi, *et de son utilité en médecine*, 1782, p. 223.

18. Nipa, *nouveau genre de palmier*, 1782, p. 231.

19. *Description des palmiers en général*, et *particulièrement du palmier* licuala, 1783, p. 284.

20. *Description d'un genre d'herbes Japonoises*, houtuynia cordata, 1783, p. 149.

21. *Observations sur les astéries*, 1783, p. 224.

22. *Description des minéraux et pierres précieuses qu'on trouve dans l'île de Ceylan*, 1784, p. 286.

23. *Observations sur des oiseaux du genre de l'*oxia *au Cap de Bonne-Espérance*, 1784, p. 286.

24. *Observations et descriptions du genre des herbes* albuca, 1786, p. 57.

25. *Observations sur les herbes nommées* orchides, 1786, p. 254.

26. *Descriptions de quelques lézards rares et inconnus*, 1787, p. 133.

27. *Description de trois tortues*, 1787, p. 178.

28. *Description de la* vildenovia, *genre de gramen, curieux et inconnu.*

29. *Description de deux poissons du Japon*, 1790, p. 106.

30. *Valbomia Indica*, décrite en 1790, p. 215.

31. *Deux poissons exotiques*, gobjus patella, *et* silarus Lineatus, 1791, p. 190.

32. *Deux poissons du Japon*, callionimis Japonicus *et* silurus Linea.

33. *Description des poissons inconnus*, perca 6 Lineata *et* picta, 1792, p. 141.

B. *A la Société littéraire d'Upsal.*

1. *Cycas Caffra*, 1775, vol. 2.
2. *Kœmpferus illustratus*, p. 1, 1780, vol. 3.
3. *Cussoniæ genus*, 1780, vol. 3.

4. *Novæ species insectorum*, Sueciæ, 1783, vol. 4.
5. *Kæmpferus illustratus*, p. 2, 1783, vol. 4.
6. *Curculis cycadis*, 1783, vol. 4.
7. *Descriptiones insectorum Suecicorum*, 1792, vol. 5, p. 85.
8. *Observationes in linguam japonicam*, 1792, vol. 5, p. 258.

V. *A la Société physiog. de Lund.*

1. *Retzia Capensis*, 1776.
2. *Montinia et papiria.*
3. *Préparation de la gomme d'aloës en Afrique.*
4. *Aitonia Capensis.*
5. *Fakia repens.*
6. *Sygnati nova species.*

C. *A la Société Norvégienne de Trondheim.*

1. *Hypoxis.*
2. *Cliforniæ genus.*

C. *A la Société des Sciences de Harlem.*

1. *Observationes thermometricæ in Japonica habitæ.*
2. *Criptogamarum fructificatio in cicade et zamia.*

A la Société des Sciences de Londres.

1. *Relation de mon voyage au Japon.*
2. *Sitodium*, ou *préparation et utilité économique du fruit à pain.*

A la Société impériale des Curieux de la nature.

1. *Crassulæ novæ species*, 28.
2. *Mesembryanthemi species novæ*, 21.

A la Société des Scrutateurs de la nature, à Berlin.

1. *Dilatris genus.*

A la Société d'Histoire naturelle, à Paris.

1. *Nouveau genre de plantes*, boscia undulata, genre voisin du *toddalia*, mais octandrique.
2. *Description des nouvelles espèces de plantes du Japon et du Cap de Bonne-Espérance, non encore décrites ou connues.*

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

PREMIÈRE PARTIE.

Voyage de Suède au Cap de Bonne-Espérance, depuis le 13 août 1770, jusqu'au 17 avril 1773.

SECONDE PARTIE.

Séjour au Cap de Bonne-Espérance, et courtes excursions dans l'intérieur des terres.

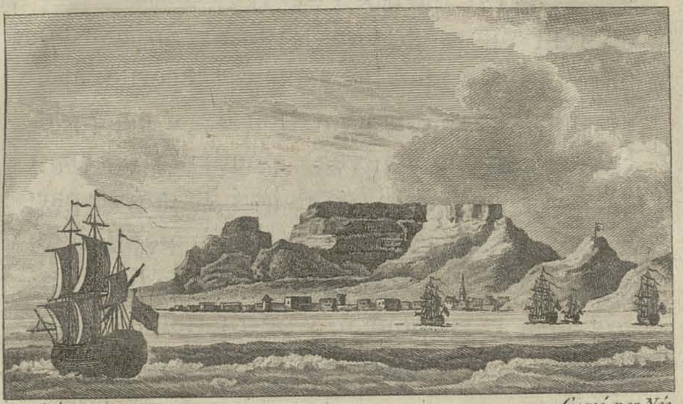
TROISIÈME PARTIE.

Premier voyage dans l'intérieur de l'Afrique : du 7 septembre 1772, au 2 janvier 1773.

QUATRIÈME PARTIE.

Séjour au Cap, après le premier voyage dans l'intérieur de l'Afrique; du 2 janvier à la mi-septembre 1773.

FIN DE LA TABLE.



Dessiné par Ozanne. *Gravé par Née.*

VOYAGES
DE
C. P. THUNBERG.

PREMIÈRE PARTIE.

VOYAGE de Suède au Cap de Bonne-Espérance, depuis le 13 août 1770, jusqu'au 17 avril 1772.

CHAPITRE PREMIER.

VOYAGE d'Upsal, en Hollande : du 13 août au 5 octobre 1770.

APRÈS avoir étudié neuf années dans la célèbre université d'Upsal, et subi les examens nécessaires pour parvenir au grade de

docteur en médecine, j'obtins du consistoire académique le secours accordé aux savans sous la dénomination de *stipendium kohreanum*, pour voyager pendant trois ans, et qui se monte à 1100 dalers de cuivre par an (1). Cette somme, jointe à mon foible patrimoine, me mettoit en état de faire un voyage à Paris pour m'y perfectionner dans la médecine, la chirurgie et l'histoire naturelle.

Le 13 août 1770 je partis d'Upsal et passai par Stockholm, Joe, Kœping, Halmstad, Helsingbourg, et Helsingor; pendant mon séjour à Helsingbourg M. Barkenmeyer, apothicaire de cette ville, me combla d'amitiés et partit avec moi.

Je quittai donc ma patrie le 15 septembre, bien éloigné d'imaginer que je ne la reverrois qu'après neuf années d'absence et de voyage dans les contrées les plus lointaines.

En passant le Sund nous crûmes voir une ville flottante; c'étoit une multitude innombrable de vaisseaux en rade, dont les mâts ressembloient à une forêt; ils payoient à Kronbourg l'impôt qu'un seul royaume (2)

---

(1) 366 liv. 13 sols 4 den. tournois.

(2) Le Danemarck.

perçoit sur toutes les nations. Il est fâcheux pour la Suède de ne pas avoir sa part d'une pareille contribution ; mais le défaut de profondeur le long de ses côtes ne permet pas aux navires d'en approcher ; en outre, la rade d'Helsingbourg et les environs se remplissent chaque année de sable et de plantes marines (1).

Ne trouvant pas à Helsingor de bâtiment prêt à mettre à la voile pour Amsterdam, je résolus de faire, en chaise de poste, une petite excursion jusqu'à Copenhague. Le chemin qui conduit à cette capitale est très-beau, il longe en partie le rivage de la mer, traverse ensuite un bois de charmes et de chênes, et un parc, où il est défendu, dit-on, sous peine de mort, de tirer un coup de fusil. Sur le bord du chemin croissent (2) la paquerette vivace, la valériane officinale, la chicorée sauvage, et l'orge des murs. Cette dernière plante pousse dans les rues même de Copenhague. Je vis aussi, principalement sur la route voisine de cette

---

(1) Les varechs (*fuci*), et la zostère marine (*zostera marina*).

(2) *Bellis perennis*, *valeriana officinalis*, *cichorium intybus*, *hordeum murinum*.

ville, de très-belles allées de maronnier d'Inde (1) aux troncs tortueux par le bas. Les ceps de vigne se trouvent fréquemment entremêlés dans les haies (2).

Je vis à Copenhague le jardin de botanique, où l'on travailloit au rempotement, l'hôpital & l'apothicairerie qui en dépend: c'est un établissement fondé par la feue reine Caroline Mathilde, d'origine angloise; il pouvoit y avoir alors deux cents malades. Je vis aussi différentes collections d'histoire naturelle.

Mes premières visites furent chez mes anciens amis et camarades de l'université d'Upsal, les professeurs Zoega et Fabricius, qui ne se bornèrent pas à de simples démonstrations d'amitié, car ils me donnèrent tout accès dans le jardin botanique, et me montrèrent leurs collections particu-

---

(1) *Œsculus hippocastanum*. En France ce défaut a rarement lieu.

(2) Avant la connoissance de ce fait, je ne croyois pas que la vigne (*vitis vinifera*) pût se trouver sauvage ou habiter sans culture dans des parties de l'Europe aussi septentrionales. Linnæus, en parlant de la patrie ou du lieu qu'habite naturellement cette plante intéressante, dit qu'on la trouve dans les lieux tempérés des quatre parties du monde. *Lam.*

lières. J'admirai sur-tout les insectes du professeur Fabricius. Ces savans m'auroient déterminé à prolonger mon séjour à Copenhague, et me l'auroient rendu bien plus amusant et plus utile, si, le soir même, ils n'eussent été obligés de faire un voyage indispensable à Schlesvig.

En parcourant les rues, je remarquai que les ruisseaux sont couverts de pierres plates ou de planches, ce qui est infiniment commode pour les piétons. Les caves mêmes, en plusieurs endroits, sont habitées.

Après avoir jetté un coup-d'œil rapide sur les plus beaux monumens de la ville, tels que le château royal, l'académie, la bourse, le chantier, la place Frédéric, les quais, les ports, &c. je m'empressai de retourner à Helsingor, par une voiture de renvoi que me procura M. Gisler, mon hôte ; elle ne devoit me conduire qu'à une certaine distance, ensuite j'aurois pris une chaise de poste pour me rendre à ma destination. Mais arrivés un peu au-delà du parc, nous trouvâmes les cabarets et les auberges tellement remplis de musiciens, de danseurs et de buveurs, qui arrivoient en foule avec leurs compagnes, que je ne

pus me procurer ni chevaux, ni même un asyle pour y passer la nuit. Quoique la musique et ces danseurs me rappellassent que nous étions au dimanche soir, ils ne m'en causoient pas moins de distraction et même d'inquiétudes. Je résolus donc d'aller, avec mon paquet d'herbes sous le bras, chercher plus loin une autre auberge. Mais, sans guide, ne connoissant pas le pays, je fus surpris par la nuit, étant encore dans le parc. Il fallut donc me jetter au pied d'un grand arbre, et y dormir avec les habitans des bois.

La journée suivante fut belle, mais chaude; et comme je continuai ma route à pied, le manteau qui m'avoit été si utile pour me garantir de la fraîcheur de la nuit, me devint terriblement incommode par sa pesanteur. Cependant j'arrivai vers midi à une auberge où l'on me procura une chaise de poste, qui me conduisit à Helsingor.

Il est aisé de s'appercevoir sur la côte que le sable et les plantes marines, telles que les varechs (1), la comblent insensiblement, beaucoup moins, à la vérité, que du côté de la Suède. On peut conclure de

---

(1) *Fuci.*

cette observation, que le Sund s'est déjà beaucoup étrécit et s'étrécira encore davantage par la suite des temps. Les plantes du rivage sont différentes espèces de varechs (1), de *soude* (2), et la zostère. Plusieurs beaux jardins, ornés de bosquets et de cabinets de verdure, bordent la route et la rendent assez agréable.

Les maisons d'Helsingor sont bâties, les unes entièrement en briques, les autres en briques et en bois, comme dans la province d'Hollande. Les nombreuses fontaines, distribuées dans les rues et dans les places publiques, forment un établissement d'autant plus précieux, qu'on peut se procurer facilement au moins de l'eau dans un pays où la cherté semble avoir fixé son séjour.

Peu de temps après mon retour à Helsingor, je montai à bord d'un vaisseau chargé de grains, venant de Pilau, et destiné pour Amsterdam. Nous mîmes à la voile le 18 septembre, et ne tardâmes pas à perdre de vue les côtes de Danemarck et de Suède. Mais une tempête nous obligea de relâcher dans un port de Norvège, à trois milles de

---

(1) *Fuci.*
(2) *Salsola.*

Fredericks-homs, où je trouvai un vaisseau suédois et plusieurs autres.

Les montagnes qui environnent ce petit port ont un aspect affreux, et le rivage y est très-profond. Je reconnus dans l'eau, non loin de la côte, une grande quantité d'étoiles de mer (1), de varechs (2), d'ulves (3), de balanites (4), de crabes (5), et d'autres productions de la mer, tant végétales qu'animales. Les homares (6) étoient à très-bas prix. Au reste, autant tout est cher à Helsingor, autant tout est ici à bon marché. Je ne vis à cette époque, sur les rochers, que le *silene ruspestris*, une espèce de rosier, et l'*empetrum nigrum*.

Le 24 du même mois, nous mîmes à la voile avec un assez bon vent. Mais bientôt il nous devint contraire; nous essuyâmes, pendant plusieurs jours, des ouragans et des pluies qui retardèrent notre traversée, et la rendirent même désagréable.

Les comestibles de l'équipage hollandois

---

(1) *Asteriæ.*
(2) *Fuci.*
(3) *Ulvæ.*
(4) *Lepades.*
(5) *Canceres.*
(6) *C. Gammarus.*

consistoient en haricots blancs à la sauce piquante, merluches à la moutarde, pommes de terre, pois bruns à l'étouffée, pois jaunes cuits, gruaux épais avec un peu de graisse, poudding avec de la graisse et du sirop, gros pain aigre de Hollande, beurre et fromage. On prenoit souvent, pendant le jour, du thé et du café. Ils font ordinairement leur thé très-fort, et quand le temps est mauvais, ils y mettent un peu de safran. Leur café est foible; ils le prennent le plus souvent sans sucre, et toujours sans crême ni lait; ils n'avalent jamais moins de dix à douze tasses de ces breuvages, à chaque fois qu'on en sert. Le capitaine et moi y mêlions un peu de sucre candi, et nous mangions des beurrés de pain blanc à l'angloise, ainsi que du gruau de riz cuit avec des raisins secs et du beurre. Ils assaisonnent toujours leur viande de moutarde, et boivent peu d'eau-de-vie, à moins qu'il ne vienne quelque pilote-côtier, ou qu'il ne fasse un très-mauvais temps. Ils boivent encore moins de vin. Leur bierre se conserve dans de grandes cruches, mais ils en font peu d'usage. Les alimens secs et nutritifs sont ceux qu'ils préfèrent pour leur consommation journalière; ils les accommodent avec beaucoup de

graisse. Attentifs à entretenir la propreté dans le navire, ils ne cessent de le laver et de le peindre.

Nous arrivâmes en Hollande le 1[er] octobre 1770. L'île de Texel fut la première terre que nous découvrîmes. Le pilote-côtier qui devoit nous conduire à Amsterdam vint à bord. La mer nous parut couverte d'une multitude innombrable de frégates, de vaisseaux des Indes orientales et occidentales, et de bâtimens moins considérables de toutes grandeurs et de toutes formes; les uns reposoient sur leurs ancres, d'autres mettoient à la voile, et formoient un spectacle vraiment enchanteur, sur-tout pour des yeux qui n'y étoient pas accoutumés.

Lorsque nous arrivâmes devant Bergen, petite ville maritime, il nous fut défendu, sous peine de mort, de descendre à terre, parce que le bâtiment venant de Pilau et des frontières de Pologne, étoit soupçonné d'apporter la peste; et quoique je ne vinsse point de cette dernière ville, mais d'Helsingor, mes malles furent cependant portées à terre pour y faire la quarantaine; on nous permit ensuite de cingler vers Amsterdam, après toutefois nous être fait tâter le pouls par un chirurgien, qui vint

exprès à bord. Il se contenta de presser le poignet de cinq personnes. Mais la rétribution qu'il exigea nous montra tout le parti qu'il savoit tirer de son état ; elle étoit certainement proportionnée à la grandeur du danger qu'il croyoit avoir couru en se mêlant avec des voyageurs présumés pestiférés.

En continuant notre navigation pour nous rendre à Amsterdam par le *Zuider-zée* (ou mer du Sud), nous rencontrions souvent des îles peuplées comme de petites villes. L'horison, borné par une forêt de mâts, les vaisseaux de toutes grandeurs auxquels ces mâts appartenoient, la réunion de tous ces objets, en un mot, offroit une perspective qu'il est impossible de décrire. Je remarquai que la marée, en remontant et en descendant, avoit formé dans la terre de longues baies tortueuses abritées contre les vents. Il nous fallut naviguer plusieurs jours pour faire dix-huit milles, parce que, pour la plupart du temps, nous manquions de vent, ou nous n'en avions que de très-foible. Quelquefois nous nous laissions aller au courant, et quand le vaisseau étoit tout-à-fait immobile, les gens de l'équipage s'amusoient à le laver et à le peindre. Pendant cette traversée, j'eus le plaisir de voir

conduire au Texel un grand navire sur des *chameaux* (1) ; moyen qu'il faut employer ici pour transporter les grands bâtimens depuis la ville jusqu'à l'entrée de la mer. Au reste, on ne voit, dans cette baie, que des morceaux flottans de la grande pincette de mer (2).

CHAPITRE II.

SÉJOUR et voyage en Hollande, depuis le 5 octobre 1770 jusqu'au 16 octobre 1771.

LE 5 au soir, nous arrivâmes à Amsterdam, ville magnifique, très-peuplée, et formant une demi-lune le long des côtes de la mer. Une multitude incroyable de vaisseaux bien rangés bord à bord sur plusieurs lignes, forment une espèce de mur qui dérobe la vue de la ville ; les plus grands bâtimens sont les plus éloignés de la terre. On a planté dans la mer, tout auprès de la côte, plusieurs ran-

(1) Ce sont des madriers posés sur deux vaisseaux de moindre grandeur, qui en soutiennent un beaucoup plus considérable, et le font ainsi passer dans des endroits où il n'auroit pas assez d'eau. *Note du traducteur.*

(2) *Zostera.*

gées de pilotis pour servir d'asyle aux petits navires, qui peuvent passer par les ouvertures qu'on a ménagées, ou même sous les ponts. Du côté de la mer, et dans l'intérieur de la ville, tous les parapets des canaux sont en briques, de manière que les petits vaisseaux, les iachts, les barques et bateaux peuvent mettre à bord très-commodément.

Toutes les maisons d'Amsterdam sont très-ornées, extrêmement propres, mais non pas toujours également commodes. Elles se ressemblent presque toutes pour la construction; elles sont en briques, à cinq étages et couvertes en tuiles; l'inclinaison du toit correspondant aux côtés de la maison, forme la mansarde sur le devant, et des espèces de gradins sur les côtés, ce qui produit un bien meilleur effet que quand les toits donnent du côté de la rue. Les caveaux servent ordinairement d'atteliers, de cuisines, et quelquefois de logement. Les fenêtres du premier sont très-hautes, pour qu'on puisse les couper en deux et que la partie supérieure serve à éclairer le second, de manière que ces deux étages ont l'air de n'en faire qu'un. Il n'y a pas de porte cochère, on entre dans les maisons par de

petites portes. Celles qui sont situées dans les belles rues ont, sur le devant, un bel escalier par où l'on monte au premier étage au-dessus du rez-de-chaussée. Les murailles et les pignons sont très-minces, à cause du sol marécageux et du peu de profondeur des fondemens. Ainsi leurs cinq étages sont à peine aussi hauts que trois étages de Stockholm. Les corridors, les paliers et les chambres entières sont revêtues de porcelaines divisées par petits carreaux, et les planchers couverts de marbre blanc ou d'une autre pierre. Ils sont très-resserrés pour le local; leurs maisons n'ont qu'un très-petit nombre de chambres, quelquefois une seule à chaque étage. Je ne parle pas ici de celles qu'on voit en certains quartiers et qui ressemblent à des palais. L'eau circule dans les rues et dans les maisons par le moyen de petits canaux; elle en sort de même par d'autres conduits. On ne se sert que de cheminées dans toute la Hollande; l'excellent usage des fourneaux ou poëles y est absolument inconnu, parce qu'on ne pourroit pas les allumer avec la tourbe qu'on emploie généralement ici pour se chauffer, et dont on ne craint pas les vapeurs sulphureuses. Le milieu des rues est

pavé de longues pierres de granit, les côtés, d'une brique jaune ; c'est ce qui forme les trottoirs. Enfin, plus près des maisons, aussi loin que les escaliers peuvent s'étendre, on marche sur du marbre blanc ou sur des pierres bleues. Quoiqu'ils soient obligés de tirer des pays étrangers leurs différentes pierres à paver, je n'ai pas vu, dans tous mes voyages, de ville dont le pavé fût aussi égal et aussi bien choisi que celui d'Amsterdam. Les trottoirs, qu'on lave régulièrement tous les jours, offrent une promenade aux piétons, qui ne sont incommodés ni par les voitures, ni par les chevaux : ils ne craignent pas même les éclaboussures. En outre, on rencontre fort peu de carrosses ou d'autres voitures semblables, car il n'y a guère que les médecins qui se servent de grandes chaises montées sur de hautes roues et traînées par un ou deux chevaux.

Tout l'intérieur de la ville est entrecoupé par des canaux sur lesquels circulent de petits navires chargés de toutes sortes de marchandises, et qui peuvent approcher positivement contre le parapet. Le long de ces canaux et des deux côtés, règne une rangée d'arbres entremêlés de potences qui

soutiennent des lanternes. Les rues détournées sont extrêmement étroites, ainsi que les allées de traverse.

Si l'aspect des magnifiques édifices d'Amsterdam frappe les yeux d'un étranger, ses oreilles ne sont pas moins agréablement affectées par la multitude des carrillons de l'hôtel-de-ville et de la plupart des clochers, qui se font entendre plusieurs fois dans une heure; de cinq minutes en cinq minutes ils donnent un petit fredonnement; à tous les quarts-d'heure ce fredonnement est plus long, et un peu avant que l'heure sonne, ils exécutent un air entier.

De tous les édifices de cette ville, le plus remarquable est la *maison commune*, qui n'a peut-être pas sa pareille; la *cour du prince*, où tous les vaisseaux doivent déclarer les marchandises dont ils sont chargés, et la bourse, méritent quelqu'attention. La *maison commune* est revêtue, en dehors, de pierres de taille; au second est une salle vaste et élevée, ornée de différentes sortes de marbres, et qui renferme des statues également en marbre.

On imagine bien que dans une ville aussi vaste, aussi peuplée, et où il y a une aussi grande activité, on doit entendre beaucoup

beaucoup de bruit dans les rues, et sur-tout beaucoup de cris différens. En effet, d'un côté on promène des légumes et des fruits, de l'autre une femme crie : *mon beau poisson à vendre.* Tous les matins une autre porte deux seaux bien propres et remplis d'un excellent lait. Ici, un Juif déguenillé vous fend la tête pour acheter vos *vieux habits ;* là, une vieille femme s'égosille pour vendre *son pain frais.* Ces différens cris ont, à la vérité, leur utilité ; car les particuliers, qui les distinguent très-bien, font appeller le marchand, et ne sont pas obligés d'envoyer leurs servantes chercher dans la ville une foule d'objets de première nécessité. A mon arrivée, je vis un homme, armé d'une crécerelle, parcourir les rues pour avertir de les balayer ; et chaque matin, des tombereaux, divisés en plusieurs compartimens, reçoivent les ordures que l'on s'empresse d'apporter dès qu'on entend le cri des charretiers. Ce sage établissement évite l'encombrement des canaux, qui ne manqueroit pas d'avoir lieu, si l'on y jettoit les ordures de la ville.

Le peuple jouit ici d'une liberté complète, sans qu'elle dégénère cependant en licence. L'homme magnifiquement habillé

passe auprès de celui qui n'a que des haillons, sans être insulté. On garde son chapeau par-tout dans les maisons et même dans les temples. Chacun gagne sa vie comme il l'entend, pourvu que ce soit d'une manière honnête. Au reste, toutes les professions sont libres; il n'y a ni corps, ni maîtrise, ni privilége, qui empêchent les particuliers d'exercer leur industrie. Les étrangers n'ont pas le désagrément d'être visités aux portes de la ville, et craignent encore moins d'être mal menés; car on ne connoît pas ici les douanes provinciales.

Le lendemain de mon arrivée, il y eut exécution; on attacha plusieurs malfaiteurs à un carcan dressé devant la maison commune: un autre fut roué. Les juges, en grand costume, restèrent aux fenêtres de l'hôtel-de-ville pendant toute l'exécution, afin de la surveiller et d'y donner plus de solemnité, ne voulant pas confier cette importante opération à un procureur-fiscal ou à quelqu'autre sous-officier de justice, qui pourroit être trop indulgent ou trop sévère.

J'observai chez mon hôte, une manière simple et ingénieuse d'apprendre aux enfans à marcher, sans les exposer à tomber et sans le secours d'aucun domestique. On

leur attache sousles bras deux fortes bandes de toile, assez longues pour qu'après en avoir noué ensemble les extrémités, on puisse les passer dans un bâton assujetti au plancher. Les enfans ainsi soutenus, peuvent aller seuls en avant ou en arrière. On les garantit des mouches pendant leur sommeil, en couvrant le berceau d'une toile ou d'une autre étoffe posée sur des cerceaux qui leur laissent un espace suffisant pour respirer.

Le 9 octobre, j'allai rendre visite aux professeurs Burmann, qui me reçurent avec beaucoup d'honnêteté et d'amitié. Ils me montrèrent leurs nombreuses et magnifiques collections d'histoire naturelle, en m'invitant à la venir voir aussi souvent que je le desirerois. On imagine bien que je ne manquai pas de profiter d'une offre aussi obligeante. Ils m'accordèrent aussi l'entrée de leur précieuse bibliothèque, qui a été si utile au savant Linnée pour terminer sa *Bibliotheca Botanica*. Je m'occupai, d'après leur invitation, de donner des noms à une grande quantité de minéraux, d'insectes, de plantes, et sur-tout à différentes espèces de *gramen* et de mousses. Leurs coraux et leurs pétrifications me parurent beaux et bien choisis, la bibliothèque très-complète

en excellens livres de médecine et d'histoire naturelle. Je n'ai pas besoin de dire combien ces agrémens contribuèrent à me rendre utile et amusant le séjour d'Amsterdam. Quoique l'automne fût déjà un peu avancé, je ne me serois pas pressé de quitter cette ville, si j'eusse eu mes habits, que l'on retenoit toujours en *quarantaine*. Rien de plus ridicule, à mon avis, que de laisser librement circuler dans une grande ville l'équipage d'un vaisseau soupçonné d'apporter la peste, et d'envoyer sa cargaison faire la *quarantaine* dans l'île de Texel. Des mesures aussi absurdes n'auroient pas empêché la communication des maladies contagieuses dont on craignoit que nous ne fussions attaqués ; et quoique le chirurgien qui s'étoit fait payer si chèrement la peine qu'il prit de nous tâter le pouls, n'eût reconnu aucun indice de peste, on ne s'obstina pas moins à retenir les malles d'un passager qui ne venoit pas même de l'endroit qui avoit inspiré ces inquiétudes. Pour faire évaporer plus promptement les miasmes mortifères qu'elles pouvoient contenir, on eut soin de les tenir bien enfermés dans les magasins.

Je ne puis m'empêcher de plaindre un

gouvernement, qui, pour des objets de cette importance, emploie des hommes aussi stupides et aussi imprudens que ceux à qui j'avois affaire. Enfin, grace aux bons offices de M. Baillerie, agent de Suède, l'amirauté consentit à me permettre de reprendre mes malles, en passant près de l'île de Texel, pour me rendre en France. Ainsi je fus obligé, non-seulement de changer mon plan de voyage, mais encore de supporter de gros frais pour le temps que mes ballots avoient passé en *quarantaine*, et pour leur transport des magasins dans le navire.

En attendant une occasion pour me rendre en France, je résolus de faire un petit voyage dans l'intérieur de la Hollande, et d'y visiter les collections d'histoire naturelle, les jardins et autres objets remarquables.

Le 15 octobre, le professeur Burmann me conduisit en voiture à une de ses maisons de campagne peu éloignée de la ville. Il a un fort beau jardin anglois : les charmilles sont composées d'ifs, de hêtres et de chênes (1). Parmi les plantes rares en fleurs, j'y remarquai l'amaryllis de Ceylan et le glayeul bi-

(1) *Taxus*, *fagus*, et *quercus*.

garré (1), et parmi les arbres sauvages qui y étoient plantés, on y voyoit (2) la kalmie à feuilles larges, le pavier rouge, le clethra glabre, et le magnolier à grandes fleurs.

A huit heures du soir je partis pour Leyde par un bateau de poste nommé *treckschnit.* C'est la voiture la plus commune en Hollande; tout le pays étant entre-coupé par des canaux, les voyageurs sont à l'abri de l'injure du temps dans ces bateaux longs et couverts. La cahute, située à l'une des extrémités du bâtiment, est à la disposition du patron, qui la loue à ceux qui veulent dormir ou être en leur particulier. Ces voitures d'eau partent et arrivent régulièrement, comme celles de terre, à certaines heures, et ont une destination marquée. Au milieu de la barque s'élève un mât où l'on attache une corde tirée par un cheval. Quand le vent est favorable on hisse la voile et on se dirige avec le gouvernail. Les passagers ont droit de prendre avec eux autant d'effets qu'ils peuvent en porter, sans en payer le port. Dès que le bateau de poste est en chemin, chacun compte le modique prix de sa place.

---

(1) *Gladiolus tristis.*

(2) *Kalmia latifolia, œsculus pavia, clethra alnifolia magnolia grandi flora.*

Cette manière de voyager n'est pas plus dispendieuse que fatigante.

En débarquant à Leyde le 16 octobre, mon premier soin fut de me rendre chez le professeur David-van-Royen, qui eut la complaisance de me montrer son herbier, un autre qui lui avoit été nouvellement envoyé de l'île de Ceylan, et le cabinet d'histoire naturelle confié à la garde du professeur Allamand. Je me promenai dans le jardin botanique, où je rassemblai plusieurs plantes rares pour mon herbier, ainsi que des graines, oignons et racines pour le jardin botanique d'Upsal. Celui de Leyde est environné de trois côtés par les bâtimens de l'académie, les logemens des professeurs, celui du jardinier, le cabinet d'histoire naturelle et d'autres bâtimens nécessaires. Le côté où l'on n'a pas construit d'édifices est ceint d'une muraille. Je remarquai, entre autres choses, un herbier qui servoit pour les leçons, et qui avoit été recueilli de toutes les plantes élevées dans le jardin; preuve non équivoque du zèle du professeur pour la science qu'il cultive, et pour l'avancement des élèves dont il est chargé. Le jardinier, nommé Nicolas Meerburg, me montra d'excellentes collections qui lui apparte-

noient, telles que des plantes, des animaux conservés dans l'esprit-de-vin, et des insectes. Je lui achetai ou je troquai avec lui des papillons des Indes orientales et occidentales.

L'université est divisée en plusieurs salles ou classes : les chaires sont petites et les banquettes des auditeurs garnies d'un pupître sur le côté. La bibliothèque, quoique belle, ne me parut ni grande, ni magnifique. Il y a un catalogue imprimé (1); au-dessous est situé le cabinet d'anatomie.

Je rendis une trop courte visite au bibliothécaire Gronovius, homme profondément savant, mais malheureusement un peu

(1) En 1716, et augmenté d'un supplément en 1741, *in-fol.* 1 vol. Cette bibliothèque est enrichie des manuscrits orientaux de Scaliger, d'Erpenius, de Golius, de Warnier, et de plusieurs autres savans orientalistes qui ont légué leurs bibliothèques à l'université de Leyde. Ces manuscrits sont d'autant plus précieux, que la plupart ont été compulsés et chargés de notes marginales par les propriétaires même. J'observerai en passant, que les notices des manuscrits persans ne sont pas, à beaucoup près, aussi bien faites que celles des autres manuscrits orientaux. Il y a des bévues qui prouvent que l'auteur n'avoit pas les premières notions de la littérature, ni même de la langue persane. *Note du rédacteur.*

avancé en âge. Je ne saurois trop me louer de l'accueil flatteur dont il m'honora ; il me fit le plus pompeux éloge du savant assesseur Swedenborg, qui, quelques semaines auparavant, avoit passé par la Hollande pour aller en Angleterre.

Je me rendis ensuite chez le conseiller Scabinus Gronovius, personnage aussi gai que savant. Ses occupations ne l'empêchèrent pas de me montrer ses estimables collections de coraux, de poissons, d'amphibies, de vers, d'insectes, de pierres, de plantes et de livres. Les flacons qui renfermoient les animaux conservés dans l'esprit-de-vin, étoient couverts d'une plaque de verre, scellée d'une cire rouge dont il me donna la composition ; elle est si bonne, que depuis sept ans que ces flacons n'avoient pas été remplis, l'esprit-de-vin ne paroissoit pas avoir souffert une évaporation considérable. Il faut faire l'opération du remplissage dans l'été, et non pas au printemps, afin que l'air ne fasse pas casser la plaque de verre. Je retrouvai, dans sa collection de minéraux, ceux que M. Gother lui avoit envoyés de Suède. En parlant des minerais de fer, il me dit qu'il regardoit comme fer natif tout celui qui étoit sensible à l'aimant.

Les maisons de Leyde ressemblent à celles d'Amsterdam, avec cette seule différence qu'il n'y a pas de logemens souterrains. Partout on vend des raisins, des pêches et des noix.

J'allai me promener hors de la ville, dans le jardin d'un fameux jardinier-fleuriste, nommé Van-Hazen, qui vend chaque année des milliers d'oignons et une immense quantité de graines, de fleurs, d'arbustes ou de buissons.

Je passai le soir à Zudwyk, où demeuroit Wittbom, jardinier suédois, qui me reçut comme un compatriote. Il me donna, pour me reconduire à la ville, un guide qui porta les plantes achetées à Leyde pour le jardin botanique d'Upsal. Je le chargeai de les envoyer au printemps prochain, par mer, en Suède.

Le magnifique jardin dont Wittbom avoit la direction, appartenoit à un certain comte Hahn, et réunissoit tous les genres d'embellissemens imaginables ; allées, charmilles, viviers, grottes, belvedères anglois, jets d'eau, temples chinois, ponts, &c. Il n'a d'autre défense qu'un large fossé rempli d'eau. C'est ce qui forme ici la séparation ordinaire des propriétés, comme terres la-

bourées ou prairies ; séparation que les animaux ne franchissent pas.

Le 18 octobre au matin, je me rendis à la Haye à pied : le chemin, quoique sablonneux et fatigant, me parut agréable. Il est bordé des deux côtés de larges fossés et d'arbres ou de petits bois taillis ; de jolies maisons de campagne sont dispersées à droite et à gauche. Le long du chemin je remarquai le peuplier blanc, l'aune commun, le genêt à balais, le genêt germanique, l'alpiste en roseau (1), et d'autres plantes communes. Les cabarets ne sont pas éloignés les uns des autres sur ce chemin ; on y boit de la bierre, du vin, et sur-tout de l'hydromèle.

Avant d'entrer dans la ville je passai auprès du palais du prince d'Orange, qui a un très-beau jardin ; je vis aussi le jardin médicinal qui, dans un petit espace, renferme des plantes rares et précieuses.

La Haye est une assez belle ville ; les maisons y sont plus grandes que dans tout le reste de la Hollande, et ressemblent beaucoup à celles de Stockholm ou de Paris. La

---

(1) *Populus alba, betula alnus, spartium scoparium, genista germanica, phalaris arundinacea.*

pente du toit donne sur le devant de la maison, et le comble en est très-petit. Les places et les marchés sont très-vastes et ombragés par des arbres.

Je logeai chez un Suédois natif de Calmar, nommé Walmann; il avoit un poële à la suédoise.

On ne connoît en Hollande que les cheminées à tourbe sans tuyaux. Les habitans sont persuadés que les cheminées ordinaires, ou nos poëles suédois, seroient plus nuisibles qu'utiles dans un pays si humide, et s'imaginent que s'ils s'en servoient ils seroient encore plus tourmentés des rhumes, de la goutte et des rhumatismes : mais la véritable raison est qu'ils manquent de bois, ou au moins qu'il est horriblement cher dans tout le pays; et on ne chauffe jamais bien un poële avec de la tourbe. On la vend au compte ou par tonne. Elle rend, dans le feu, une mauvaise odeur, presque semblable à celle de la graisse, et donne des maux de tête et des nausées à ceux qui ne sont pas accoutumés à cette espèce de chauffage. Elle est taillée en carreaux longs, brûle lentement, ne jette presque point de flamme, mais elle rend une vive chaleur : on l'allume avec de petits morceaux de bois.

Le jour même de mon arrivée à Leyde j'en repartis à trois heures d'après-midi par le paquebot pour me rendre à Amsterdam, où je débarquai le lendemain matin à six heures. Toutes les fois que notre bateau s'arrêtoit à une auberge, différentes marchandes venoient nous offrir du pain, du poisson et d'autres comestibles.

Les maisons de campagne qui bordent les deux côtés du canal, contribuent à embellir et à abréger le chemin, car on ne se lasse pas d'admirer leurs magnifiques jardins et leurs charmans belvedères. Le lierre couvre souvent les murailles entières des maisons, et le buis taillé en mille formes différentes représente des figures d'animaux, des pyramides, des charmilles, &c.

En attendant le vaisseau qui devoit me conduire à Rouen, je ne manquois pas un jour d'aller rendre visite aux collections et à la bibliothèque de M. Burmann.

Ce fut-là que je jugeai par ma propre expérience combien il est utile pour celui qui étudie une science quelconque, d'avoir sa bibliothèque sous la main, de pouvoir la ranger dans un ordre conforme aux différentes parties auxquelles il se livre, et de comparer, par exemple, les des-

criptions d'histoire naturelle avec les sujets même qu'on a sous les yeux. En effet, souvent deux ou trois volumes ne suffisent pas, et il faut compulser un certain nombre d'auteurs.

Je n'ai pas besoin de démontrer le peu d'utilité des grandes bibliothèques ouvertes seulement certains jours de la semaine, et confiées à un bibliothécaire qui ne peut s'intéresser également à toutes les sciences. D'abord elles n'ont pas toujours un catalogue imprimé (1); ensuite on ne peut emprunter à la fois le nombre de livres nécessaires; il est même difficile de les changer. Ainsi un étudiant ne peut se dispenser, pour son propre intérêt, de se former peu à peu, selon ses moyens, une bibliothèque relative à la science qu'il cultive; car l'expérience, dis-je, a prouvé combien on

---

(1) Le catalogue imprimé de la bibliothèque nationale, en 10 vol. *in-fol.* renferme au plus la moitié des titres des ouvrages manuscrits ou imprimés, conservés dans ce magnifique dépôt. Il faut espérer que le gouvernement profitera des premiers momens de tranquillité que nous aurons, pour faire suivre cet important ouvrage, et indiquer au moins aux savans de l'Europe les richesses que nous possédons. *Note du rédacteur.*

devoit attendre peu de secours des grandes bibliothèques publiques.

Parmi les livres rares de M. Burmann, je crois devoir indiquer les figures de Rumphius, représentant des coquillages et des poissons, dessinées et enluminées par Rumphius le fils, dans l'île d'Amboine; les dessins originaux de plantes, par Petiver; les papillons enluminés de M[elle] Mérian, les plantes d'Amboine par Rumphius, également enluminées. J'examinai avec la plus grande attention plusieurs herbiers des Indes orientales et occidentales, particulièrement celui d'Hermann et d'Oldenland, collés dans des livres.

Après m'avoir vu classer et décrire des plantes de genres qui comprennent un grand nombre d'espèces, comme l'yxie, la bruyère, l'aspalat, &c. (1) M. le professeur Burmann me confia qu'il cherchoit les moyens de me faire voyager à Surinam ou au Cap de Bonne-Espérance, aux dépens du Gouvernement Hollandois. Je tâchai de lui exprimer ma reconnoissance pour ses officieuses intentions, et le desir que j'avois de les voir réaliser. Mais en lui laissant appercevoir com-

---

(1) *Yxia, erica, aspalathus.*

bien j'étois surpris de la confiance qu'il accordoit à un étranger qui n'avoit pu se faire connoître que depuis quelques jours, il me répondit, que depuis l'été qu'il avoit passé à l'académie d'Upsal, il avoit conçu la plus tendre amitié pour la nation suédoise, et que je lui avois plu en particulier, à cause de l'assurance avec laquelle j'avois nommé, classé et décrit une grande quantité d'objets d'histoire naturelle peu connus.

Il me fit part en même temps de ses plaintes sur la modicité des appointemens des professeurs, qui suffisent à peine pour le paiement du loyer, de manière qu'il est obligé d'avoir recours à la médecine-pratique pour subsister; ce qui le dérange des études pour lesquelles il avoit le plus de goût. Je félicitai intérieurement nos professeurs d'Upsal, qui n'ont pas besoin de partager leur temps entre l'étude, leur classe et des courses lucratives.

Je visitai le jardin médicinal d'Amsterdam, et différens hôpitaux, situés, les uns dans l'enceinte de la ville, les autres dehors. Le jardin botanique qui est à une extrémité d'Amsterdam, me parut grand et beau : il renferme plusieurs serres et orangeries, ainsi qu'une grande quantité de plantes succulentes,

succulentes (1), la plupart du cap de Bonne-Espérance. L'aloès d'Amérique (2) étoit en pleine floraison, et se voyoit tous les jours pour de l'argent. Le fils du professeur Burmann étoit déjà nommé préfet du *Nosocomium* ou hôpital établi dans la ville, à la place de son père, dont le grand âge exigeoit du repos. On m'assura que sept à huit cents malades étoient traités gratuitement dans cet hospice. La plupart des femmes couchoient deux dans un lit : on écrit à la visite du matin, sur une ardoise, le numéro du malade et les médicamens qu'il doit prendre dans le cours de la journée : l'apothicairerie est tout auprès.

L'établissement nommé *maison de poste*, est à une petite distance hors de la ville.

A cette époque l'air de la basse Hollande étoit extraordinairement humide, mal sain, et aussi épais que dans une étuve ; on ne pouvoit conserver ses cheveux frisés sans épingles, et j'avois beaucoup de mal à faire sécher mes plantes devant un bon feu ; il tomboit souvent une pluie très-fine, ensuite il s'élevoit un brouillard épais ; et quand

---

(1) *Succulenta.*
(2) *Agave Americana.*

il venoit à tomber, quelques momens après, on ne voyoit dans les rues que la tête des passans, ensuite la moitié du corps, ainsi du reste. Ce phénomène me parut très-singulier. Les fièvres de rhume commençoient à devenir communes et même générales.

Les femmes du commun se servent, pendant l'hiver, de chaufferettes percées de plusieurs trous; elles y mettent de la tourbe allumée, et les placent ensuite sous leurs jupons pour se chauffer.

Comme les Hollandois sont de grands fumeurs, on voit, sur une table dans presque toutes les maisons, un vase de cuivre renfermant de la tourbe enflammée pour y allumer la pipe, et une tasse à large bord avec une ouverture étroite, pour servir de crachoir et ne pas salir le plancher.

On boit en Hollande plus de thé et de café que de bierre. On prend du café au lait le matin avec un morceau de sucre candi qu'on laisse fondre dans sa bouche. Il est brûlé légèrement dans des cylindres ou dans des poëlons de grès : on le fait très-foible, pour en prendre plusieurs tasses à la fois, souvent sans lait ni sucre. On boit le thé l'après-midi en assez grande quantité, tantôt avec du lait et du sucre, et tantôt tout-à-fait pur.

A bord nous buvions quelquefois le soir de l'eau mêlée avec du lait, dans lequel on avoit fait infuser du thé ou de la sauge : nous avions soin d'y faire fondre un peu de sucre pilé. On mange rarement de la soupe, et on ne sert que des alimens solides en herbages, en poissons et en viandes. Le poisson est la nourriture la moins chère, et conséquemment la plus commune. La viande, au contraire, est toujours à un assez haut prix, et d'un usage moins général. Les gens peu aisés mangent à chaque repas des tartines de deux espèces de pain différentes, sur lesquelles ils étendent du fromage. On consomme peu de salaison. Les pauvres se nourrissent principalement de pommes de terre et de poisson de mer; celui de rivière, tel que les brochets et les perches, se vend très-cher.

Les femmes portent, pour la plupart, de petits paniers, les autres ont sur le côté une bourse avec une grande serrure d'argent.

CHAPITRE III.

VOYAGE de Hollande en France, du 26 octobre au 1er décembre.

LE 26 octobre je m'embarquai sur un vaisseau hollandois chargé pour Rouen ; le port étoit rempli d'une multitude de ces barques qui viennent vendre journellement dans la ville des fruits, du lait, des herbes et d'autres comestibles.

Le 1er novembre nous mîmes à la voile, et le 5 nous arrivâmes au Texel. Là, par l'entremise du commissaire Rosebom à Ausgell, où tous les vaisseaux arrivant et partant font leurs déclarations, on me rendit enfin mes malles : on s'étoit donné la peine de les garder aussi soigneusement qu'inutilement pendant plusieurs semaines dans un vaisseau qui étoit retenu en quarantaine. J'allai les chercher dans une charrette absolument semblable à celles de Danemarck, qui ont une courbure sur le devant. Un rempart ou une digue formée de pincettes de mer accumulées (1) environne l'île : le chemin en fait aussi le tour ; il est assez élevé,

(1) *Zostera.*

longe le rivage de la mer, et consiste en grande partie en terre glaise que les pluies consécutives de la saison avoient considérablement détrempées. Cette île paroît être, comme une grande partie de la Hollande, au-dessous du niveau de la mer : aussi cette riche contrée ne se préserve-t-elle des inondations que par des digues immenses et superbes dont l'entretien coûte annuellement des sommes considérables.

L'eau, qui facilite tant le transport des marchandises, qui en outre fertilise les prairies des Hollandois, qui est, en un mot, la principale cause de leurs richesses, est aussi l'ennemi contre lequel ils sont continuellement obligés de se défendre. Les digues qu'ils opposent à ce terrible élément sont souvent rompues par des vents violens et des ouragans du nord-ouest. Alors des villes et des cantons entiers se trouvent submergés, et les habitans noyés ou ruinés.

Le terrain a rarement une certaine solidité, presque par-tout il est léger et marécageux : ainsi on peut bien dire qu'il n'y a pas de pays plus mal-propre de sa nature, et que l'art, le travail aient rendu plus agréable et plus florissant.

Je passai la nuit dans un village auprès

duquel notre bâtiment avoit mouillé. Les moules, les huitres (1) que j'avois vu vendre à Amsterdam se mangent-là cuites ou crues et assaisonnées avec du vinaigre, de l'huile et du poivre. La moule (2), que l'on trouve ici comme sur les autres côtes en abondance, se cuit ordinairement dans l'eau pour que la coquille s'ouvre; on l'accommode ensuite à la sauce piquante, et c'est un mets très-agréable et très-nourrissant. Les matelots alloient en chercher tous les soirs plein des seaux, tant que le navire resta à l'ancre. Ils mangent aussi, en guise de pain, des oignons blancs, pelés et cuits, des pois et d'autres alimens semblables. On ne trouve pas sur eux la même propreté qu'ils entretiennent si soigneusement dans leurs navires, car il est difficile d'imaginer rien de plus sale que leur manière de manger; ils portent au plat des doigts tellement enduits de goudron par le maniement continuel des cordages, qu'ils paroissoient à l'abri de toute espèce de pourriture.

Le 13 novembre, comme nous étions encore à l'ancre, le soir, tout paroissoit fort

---

(1) *Mytilus* et *ostrea edulis*,

(2) *Mytilus edulis*.

calme, tout à coup on entendit un mugissement du côté de la pleine mer, l'eau monta au niveau du rivage, et étinceloit comme le feu, quand on l'agitoit avec les rames ou qu'on y jettoit quelque chose, de manière qu'on auroit cru voir un clair de lune; ce qui formoit un spectacle imposant et curieux.

Le 15, nous mîmes à la voile avec un bon vent, et la nuit suivante nous fûmes accueillis d'un orage qui dura jusqu'au 17; alors nous nous trouvâmes entre Douvre et Calais, au milieu de la Manche. Nous vîmes deux phares du côté de l'Angleterre. La tempête et le vent avoient été si violens, que nous eûmes plusieurs voiles déchirées : il tomba une pluie abondante.

Le 18, nous découvrîmes les côtes de France qui nous parurent fort hautes, le vent étoit doux et favorable.

Le 19, nous vogâmes tout près de la terre, à la distance du jet d'une pierre. Le rivage étoit très-élevé, composé de pierres calcaires, avec de petites pointes d'espace en espace : enfin, nous arrivâmes vers midi au Hâvre-de-Grace. Plusieurs vaisseaux étoient à l'ancre dans la grande anse qui avance dans les terres. La quantité d'eau

salée qui avoit passé pardessus notre pont avoit tellement fait enfler les pieds des matelots, qu'il s'y étoit formé de fortes ampoules dans différens endroits : on les guérit en les lavant avec de l'eau-de-vie.

Le 20, le capitaine se rendit au Hâvre pour avoir une lettre de santé, et pour prendre à bord un pilote-côtier.

La ville est située sur le penchant d'une hauteur, entre deux collines ; elle est peu considérable, mais belle et bien située, avec un beau port qui renfermoit alors environ cent cinquante bâtimens, dont plusieurs de Hambourg étoient en quarantaine.

Le lendemain nous levâmes l'ancre et arrivâmes avant midi à Quilleboeuf, où la Seine se jette dans la mer. Nous eûmes la visite de quelques commis de la douane, qui mirent leur scellé sur le vaisseau. Un pilote-côtier nous conduisit à Rouen : là, nous vîmes deux vaisseaux échoués, dont on n'appercevoit plus que l'extrémité des mâts : la craie avoit rendu l'eau toute blanche. Faute de vent, et la marée nous étant contraire, le soir nous mouillâmes devant un village nommé Vilcair : quoiqu'il n'y ait que dix lieues par terre de Rouen à l'embouchure de la Seine, on en compte trente

par eau, à cause des sinuosités de la rivière.

Le 23, je descendis à terre avec le pilote du bâtiment, et nous trouvâmes que la marée ayant humecté au loin le rivage qui consistoit en terre grasse, il faisoit si glissant qu'on avoit peine à tenir pied. Ici les paysans demeurent très-près les uns des autres; leurs cours et leurs propriétés ne sont séparées que par des haies vives de pommiers, de poiriers, d'aube-épine, de fusain (1) et de saule, parmi lesquels j'ai aussi reconnu des rosiers, des ronces (2), et le lierre qui grimpe autour des arbres. A cette vue, je renouvellai bien sincèrement les vœux que j'avois déjà formés, qu'on puisse déterminer les paysans suédois à substituer des haies vives aux barrières de bois qui séparent leurs héritages, et à confier la conduite de leurs troupeaux à des bergers qui vaudroient beaucoup mieux que toutes leurs barrières stériles et dispendieuses. Si l'on encourageoit la plantation et la culture des arbres en Suède, ce royaume deviendroit un véritable paradis terrestre.

Les arbres fruitiers sont ici plantés au cor-

---

(1) *Cratagus oxiacantha, evonymus, salices.*

(2) *Rosæ, rubus cæsius, hedera.*

deau. Le pot de cidre ne se vend que trois sols, et les pommes à proportion.

Les habitans ont une manière très-simple de faire leur cidre ; ils pilent leurs pommes par le moyen d'une meule qui roule dans une auge circulaire remplie de pommes : cette meule est tirée par un cheval qui tourne toujours autour de l'auge. Quand les pommes sont bien écrasées et réduites en pâte, on les transporte sur la table du pressoir, et on en forme plusieurs couches séparées par de la paille ; le jus qu'elles rendent, quand on les presse, tombe dans un baquet destiné à le recevoir.

Les maisons sont construites en bois et en mortier ; les paysans portent des sabots avec des chaussons de laine ou de la paille.

Les plantes sauvages qui croissent ici sont la carotte commune, la marguerite, la crucianelle, la menthe, la bétoine et le gui (1). L'hélice hispide (2) se trouvoit sur les arbres.

Le soir, nous arrivâmes à un endroit de la rivière environné de hauteurs qui interceptoient le vent : on fit tirer le bâtiment

---

(1) *Daucus carota, bellis, senecio, mentha, betonica viscum.*

(2) *Helix hispida.*

par quatre ou cinq chevaux, que les paysans nous louèrent de très-bonne grace. Plus près de Rouen nous vîmes plusieurs îles qui s'élevoient au milieu de l'eau.

Le 25 novembre, vers midi, nous débarquâmes à Rouen, ville assez grande et assez fortifiée. Les maisons y sont bâties, les unes entièrement en pierres, les autres en pierres et en bois; il y a un grand couvent qui s'étend sur-tout en longueur. Les vaisseaux mouillent auprès du pont, précisément devant la place et la bourse. Cette bourse-ci est un lieu découvert, et ne s'ouvre que dans les beaux temps; elle est environnée d'une grille de fer et sert aussi de promenade. L'autre bourse est plus avant dans la ville. Les guérites des commis remplissent la rue parallèle au port. On entre de ce côté dans la ville par des portes qui se ferment à neuf heures. Les maisons sont couvertes en ardoises. Les chevaux sont petits et ont une mauvaise allure. Les personnes des deux sexes s'en servent également, et ont souvent encore quelqu'un en croupe. On leur met de grandes selles incommodes, ornées quelquefois de franges et de grelots. On en attelle quatre ou cinq de file, à de grands tombereaux ou à d'énormes charrettes fort

mal construites ; on y met aussi des ânes chargés de grelots qui forment une musique peu harmonieuse.

Quoiqu'il ne fît pas encore très-froid, les habitans portoient déjà des habits fourrés.

Les poëles sont d'un usage assez général, mais ils ne ressemblent pas à ceux de Suède ; ils sont très-petits, de fer ou de porcelaine (1), avec un long tuyau de tôle, qui n'a pas de soupape pour l'ouvrir ou le fermer. On les place communément au milieu de l'appartement qui est échauffé en moins d'un quart-d'heure, et se refroidit presqu'aussi-tôt, à cause de l'air qui circule par le tuyau, qui ne tarde pas cependant à rougir, dès qu'on chauffe le poële un peu fortement : on y emploie du petit bois. Les boutiques et différentes manufactures ont des arcades ouvertes, sur-tout au rez-de-chaussée.

Les bourgeois et les gens de la campa-

---

(1) Il est aisé de voir que notre voyageur s'est trompé : cependant je dois observer qu'en suédois et en allemand, la fayance se nomme *demi-porcelaine*, ou *fausse porcelaine ;* de manière qu'il leur arrive souvent de confondre ces deux matières, n'ayant pas, comme les Italiens et nous, de mot particulier pour désigner la première. *Note du rédacteur.*

gne, sans distinction, parlent une langue qui, dans d'autres pays, n'est en usage que parmi les personnes distinguées. Cela m'étonna et m'auroit même paru très-étrange, si je ne me fusse rappellé que j'étois en France. Mais ce qui me parut encore plus extraordinaire, ce fut de voir des servantes en bonnets montés et en sabots.

Il y a quelques fontaines publiques dans cette ville.

J'allai voir M. Pinard, professeur de botanique; il me montra son herbier lié en bottes et rangé sur des tablettes.

Le jardin botanique, situé à l'une des extrémités de la ville, est peu considérable, et cependant divisé en deux parties; au milieu est un bassin rond. Il renferme une orangerie dans trois serres; mais elle n'est pas fort belle.

De toutes les marchandises de contrebande, le tabac est la plus prohibée, puisqu'il ne s'agit pas moins que des galères pour ceux qui veulent en passer en fraude. Tout le tabac de notre vaisseau fut promptement enregistré et bien enfermé, et comme les gens de l'équipage ne pouvoient s'en passer, on leur en donnoit chaque semaine la quantité nécessaire pour leur consommation.

On vend, dans les rues, des châtaignes qui sont fort grosses, et se mangent grillées dans une poële percée de petits trous comme une écumoire.

Le 28, je fis porter mes ballots à la poste, où on les pesa, et je donnai 24 liv. pour leur transport et ma place dans le carrosse de Paris.

Le 29, à quatre heures du matin, on vint m'avertir que le carrosse alloit partir à l'ouverture des portes. Je me trouvai absolument seul dans cette énorme voiture, destinée pour dix personnes, tirée par quatre chevaux, et chargée devant et derrière. Le froid étoit assez vif et le temps nébuleux ; il avoit gelé tout blanc, et une croûte de glace couvroit la surface des ruisseaux. Quand nous descendions quelque hauteur, on enrayoit une roue de derrière avec une chaîne de fer, et la violence du frottement de cette roue produisoit une fumée assez épaisse. Je vis beaucoup de pierres à fusil bleues et jaunes. Les maisons situées le long du chemin, étoient construites avec ces cailloux entremêlés de chaux. La route est large et bordée d'arbres des deux côtés.

Nous descendîmes entre dix et onze heures du matin à une auberge où le dîner étoit

tout préparé, et où l'on changea de chevaux. A neuf heures du soir, nous arrivâmes à la couchée. L'hôte vint me présenter une chaise pour descendre de voiture. Pendant trois jours que dura mon voyage, je traversai plusieurs villes fortifiées, et dans toutes les auberges j'avois le choix de manger en mon particulier, ou ce qu'ils appellent *à table d'hôte*, c'est-à-dire, avec un certain nombre de personnes qui paient tant par tête, et sont servies en commun. Il ne faut pas oublier de donner *pour boire* au garçon, afin qu'il vous réveille le matin au départ du coche.

Le long de la route les lieues sont marquées sur des bornes, et les demi-lieues sur des pieux de bois recouverts de plaques de cuivre.

Je remarquai, dans le voisinage des couvens, de petits garçons et autres mendians, qui récitoient l'oraison dominicale en latin.

J'observai de différens côtés que les haies étoient formées d'épines assez claires.

CHAPITRE IV.

Séjour à Paris, depuis le 1er décembre 1770, jusqu'au 12 juillet 1771.

Le 1er décembre 1770, j'arrivai à Paris, vers dix heures du matin. Mes ballots furent visités à l'hôtel même des diligences, et on les transporta tout de suite dans une chambre garnie du voisinage, où je m'installai provisoirement, en attendant un logement plus proche des hôpitaux et des cours publics. J'allai voir le même jour mon compatriote M. Hesseen, qui me donna plusieurs instructions utiles pour un nouveau débarqué. Je vis aussi en même temps le bel hôpital de la Charité.

Le lendemain, de très-grand matin, mon hôte vint prendre mon nom pour l'envoyer à la police avec mon adresse, et il voulut bien me conduire à l'Hôtel-Dieu, que je ne manquai pas ensuite de visiter tous les jours au moins une fois, pendant mon séjour dans cette capitale, parce qu'il s'y présente continuellement des occasions de s'instruire, soit pour les opérations, soit pour les traitemens.

J'allai

J'allai encore trouver deux autres de mes compatriotes, MM. Rudolph et Lücke, qui étoient venus se perfectionner dans la chirurgie. Ils pouvoient m'être d'autant plus utiles, que nous suivions tous trois le même cours, et qu'il y avoit déjà quelque temps qu'ils habitoient Paris. En effet, ils me donnèrent des renseignemens très-utiles; car un étranger peut résider long-temps dans cette ville immense, sans connoître toutes les facilités qu'elle offre pour tous les genres d'instruction. Comme ils se disposoient à me conduire, l'après-midi, à l'Hôtel-Dieu et à la Charité, ils furent très-étonnés d'apprendre que j'avois déjà visité ces deux hôpitaux, dans l'espace de vingt-quatre heures qui s'étoient écoulées depuis mon arrivée. Ils me dirent qu'avec une pareille activité je ne perdrois ni mon temps ni mon argent. L'après-midi, je traversai plusieurs églises catholiques, parmi lesquelles je distinguai la cathédrale, sur le plan de laquelle a été construite celle d'Upsal. La plupart de ces édifices ont la forme d'une croix, et se ressemblent beaucoup. Ils sont tous d'une grande beauté : il n'y a pas de bancs dans l'intérieur.

Le 2 décembre on fit, à l'Hôtel-Dieu, la procession du premier dimanche du mois;

les prêtres et les religieuses qui servent les malades y assistent vêtus en blanc, avec des manteaux noirs. Devant l'autel chantoient trois jeunes filles, qui avoient une voix très-agréable et que je retrouvai dans plusieurs autres églises.

Le 9 du même mois, j'assistai au service divin qui se célèbre dans l'hôtel de Suède. Il y eut sermon en allemand.

Je présentai mes respects à l'ambassadeur, M. le comte de Ruetz, qui, pendant mon séjour à Paris, me témoigna la plus grande bienveillance, et qui, quelques années après, a contribué à ma fortune. Tant de bienfaits lui donnent des droits éternels à ma reconnoissance.

Le 14, j'allai voir le couvent des chanoines de Sainte-Geneviève, leur bibliothèque, leur cabinet d'histoire naturelle et leur beau jardin.

La bibliothèque occupe le dernier étage de la maison, et forme une croix. Les tablettes règnent le long des murs et sous les fenêtres avec des grilles fermées à clef. Les livres sont numérotés. Dans les intervalles des corps de la bibliothèque on a placé des statues de rois ou de philosophes. Cette bibliothèque s'ouvre les lundis, mercredis et ven-

dredis après-midi, depuis deux heures jusqu'à cinq. On peut obtenir la permission d'emporter des livres. A côté sont la salle des antiques, et le cabinet d'histoire naturelle dans deux appartemens séparés. On y voit, à travers des grilles fermées à clef comme celles de la bibliothèque, divers amphibies et des poissons empaillés, des momies, des minéraux, des coquillages et des coraux, avec une grande quantité d'antiques. Le jardin est charmant et supérieurement dessiné en buis taillé avec le ciseau.

Le 24, veille de Noël, j'assistai à l'office divin qui se célèbre dans les églises catholiques pendant la nuit, avec beaucoup de cérémonies; elles sont très-brillamment illuminées avec de gros cierges dans des lustres.

Afin de ne pas perdre de temps, quoique j'allasse une et deux fois par jour à l'Hôtel-Dieu, je m'attachai à M. Dumas, chirurgien de cet hôpital pour les dissections anatomiques, et tout en suivant bien assidument les leçons publiques de chirurgie à S. Côme, celles de l'école de médecine, du jardin du roi, et le cours de physique du collège de Navarre; je prenois encore des leçons particulières d'anatomie, de chirur-

gie et d'accouchemens. Les établissemens où l'on enseigne toutes ces différentes branches de la médecine sont nombreux et excellens; on ne les étudie pas toutes à la fois, mais successivement; les professeurs se succédant alternativement, les auditeurs ne se trouvent pas accablés de travail.

En hiver, on s'occupe d'anatomie, ensuite de chirurgie, de chymie, d'accouchement; à l'approche de l'été, de botanique, de pathologie et autres sciences semblables. On joint toujours la pratique à la théorie.

Outre leurs leçons publiques, la plupart des professeurs ou de leurs adjoints en donnent de particulières, quelquefois *gratis*.

Dans presque toutes les séances publiques, le professeur a son adjoint ou prévôt; et quand le premier a traité d'un objet, l'autre le démontre aussi-tôt par la pratique.

M. Sabathier professoit, pendant les mois de janvier et de février, l'anatomie, et opéroit ensuite publiquement à S. Côme : il faisoit chez lui un cours particulier d'anatomie et d'opérations chirurgicales, qui duroit six semaines, et coûtoit 36 liv. par personne. Il prenoit aussi des pensionnaires à l'hôtel des Invalides qu'il dirigeoit.

De la Faye, vieillard respectable, dé-

montroit parfaitement bien, tous les matins, à S. Côme, les opérations de chirurgie. L'après-midi, Goursaud, son prévôt, répétoit ses leçons. Il indiquoit, sur des morceaux d'anatomie gravés et enluminés, les différentes parties du corps humain et les sièges des maladies.

Petit, homme aimable et jovial, donnoit, au jardin du roi, en mars et en avril, un cours d'anatomie, de physiologie et d'opérations chirurgicales : chaque leçon étoit suivie de démonstrations.

M. Suë professoit l'anatomie à S. Côme, l'après-midi, de la même manière que Sabathier le matin. Il commençoit par présenter les parties dans leur état naturel ; on les disséquoit ensuite pour en démontrer la structure. Il présentoit aussi ces mêmes parties bien desséchées et bien préparées, et enfin gravées sur de grandes feuilles et bien enluminées.

Au commencement du printemps, Tenon donnoit, à S. Côme, un cours particulier de pathologie et de maux d'yeux.

En mai et en juin, les mercredis et samedis, Brasdor professoit à Saint-Côme la thérapie, à onze heures du matin, et Hévin à trois heures d'après-midi.

Au mois de juin, Macquer commençoit son cours de chymie; pendant la leçon, l'on préparoit toujours, dans un appartement séparé par une grille, des opérations, expliquées ensuite par Roël, apothicaire.

A la même époque, Jussieu enseignoit la botanique au jardin du roi, partie dans sa classe, partie dans le jardin, auprès des plantes.

Louis, la physiologie, à S. Côme, le matin, et Bordenave l'après-midi.

Fabre et Tenon, la pathologie, au même endroit, l'un le matin, et l'autre l'après-dînée, deux fois seulement par semaine, le mardi et le vendredi, jusqu'au mois de novembre.

Les mardis et jeudis, à une heure et demie d'après-midi, Péan démontroit, à Saint-Côme, les accouchemeus aux élèves en chirurgie, et Barbeau, aux sages-femmes, les mercredis et samedis, à onze heures du matin.

En mai et juin, les lundis, mardis et vendredis à onze heures du matin, Gendron traitoit des maladies des yeux; il démontroit toutes les parties de cet organe de deux manières, anatomisées et gravées en couleur sur de grandes feuilles. Les maladies des yeux sont représentées en émail.

Pendant l'hiver, les lundis, jeudis et sa-

medis à onze heures, il y avoit un cours gratuit de physique expérimentale au collége de Navarre: le professeur et les instrumens sont sur une estrade un peu élevée et environnée de gradins, sur lesquels s'asseyent les auditeurs.

On donnoit des leçons à l'Ecole de Médecine, six jours par semaine, d'abord pour l'anatomie et la pathologie, ensuite pour la chymie.

Le professeur d'anatomie lisoit, pendant une demi-heure, son texte latin; quand il avoit fini, le démonstrateur présentoit les objets même dont on avoit parlé, et faisoit les explications en françois : c'étoit toujours Leroux qui faisoit les expériences de chymie.

La même marche s'observoit pour les opérations chirurgicales : le professeur Dionis parloit latin; tout ce qu'il disoit étoit répété en françois par Franc, démonstrateur.

L'après-midi, à la même école, M. Millin donnoit aux sages-femmes des leçons anatomiques d'accouchemens; il avoit Goubelly pour démonstrateur.

Voilà l'énumération des cours publics et gratuits.

Les professeurs, principalement ceux de médecine et de chirurgie, donnoient beaucoup de leçons particulières, quoiqu'il semble que les cours publics doivent suffire. Aussi suit-on ces leçons moins pour apprendre par la théorie, que pour acquérir un peu de pratique, et procéder par soi-même aux opérations chirurgicales. C'est cette considération qui me détermina à souscrire promptement chez MM. Dubut et Dumai pour un cours d'opérations en chirurgie, afin de manier journellement le scalpel sous leurs yeux, et pour un cours d'accouchement chez M. Salairis, afin d'apprendre les opérations nécessaires, quand l'enfant se présente dans une mauvaise position.

M. Didier, savant chirurgien, enseignoit tout ce qui concerne les maladies des os.

On peut, moyennant 30 livres, disséquer un cadavre entier chez M. Riel, et assister à la leçon.

M. Suë, au contraire, prenoit 100 liv. pour un cours d'anatomie, qui ne duroit que quatre mois.

Guérin et Ferrand donnoient des leçons particulières, l'un pour les maladies des yeux, et l'autre pour les opérations chirurgicales.

Quant aux accouchemens, il n'y a pas moins de six professeurs qui en donnent des leçons particulières.

M. Levret prenoit deux louis pour un cours de six à sept semaines.

Goubelly, Lauverjat, Suë et Péan, opéroient en ville, chez deux sages-femmes.

Le Roi donnoit des leçons d'accouchemens gratuites, afin d'attirer des élèves ; mais il exigeoit un louis pour la manipulation.

Je ne dois pas oublier Didier, qui enseignoit *gratis* l'ostéologie, et Moreau les opérations chirurgicales quatre fois par semaines, au troisième étage de l'Hôtel-Dieu.

Les prêtres de la Charité donnoient quelquefois des leçons d'anatomie.

Les professeurs n'ayant pas de tableau indicatif de leurs leçons, on répand des cartes pour annoncer aux étudians les leçons publiques et particulières. Alors on se fait inscrire, et il y a quelquefois un appel nominal.

Outre cela le jardin royal est toujours ouvert pour ceux qui veulent s'instruire dans la botanique et dans la matière médicale. M. Royer, épicier-droguiste dans la grande rue du fauxbourg Saint-Martin,

prévient, par des affiches, qu'il ouvre son jardin botanique, les mardis, jeudis et vendredis du mois de mai; les mercredis et samedis il donne des leçons de botanique. Dans tous les temps son jardin est ouvert aux sages-femmes et aux élèves en pharmacie. Il laisse voir aussi son cabinet d'histoire naturelle et de drogues.

Barbeu du Bourg ouvroit aussi un cours de botanique.

On peut, moyennant la somme de 18 liv. se procurer toutes les plantes en fleurs dans le jardin des apothicaires.

La longue énumération que je viens d'offrir au lecteur, prouve que l'Ecole de Médecine de Paris est la plus complète qui existe en Europe, et qu'on y trouve toutes les facilités imaginables de se perfectionner dans cette science. Aussi le nombre des étudians est-il plus considérable que par-tout ailleurs. On compte plus de trois mille élèves en médecine.

Les cours se tiennent ordinairement dans des salles rondes, garnies de bancs en gradins sans dossier. Dans le fond le professeur est assis devant une table, à-peu-près comme dans la salle d'anatomie d'Upsal. Il y a toujours un garde à la porte

pour prévenir les désordres et le tumulte, et empêcher d'entrer avec l'épée ou le couteau-de-chasse, de peur de gêner ses voisins. La salle ne s'ouvre qu'au moment où l'heure sonne; et pour avoir une bonne place sur les bancs inférieurs, certains auditeurs viennent souvent une demi-heure d'avance. On applaudit ordinairement quand le professeur entre et quand sa leçon est finie.

Les mardis et jeudis on sontient, à l'Ecole de Médecine, des thèses renfermées dans une demi-page. La salle où l'on dispute est divisée en deux parties; en dehors est assis auprès d'une table, un homme en noir avec un rabat, qui distribue les thèses; en dedans sont placés les officians sur des bancs et des chaises drapés. Le président et le répondant ont un surplis blanc, et sont assis l'un auprès de l'autre. Ceux qui interrogent sont habillés en noir, avec des manteaux de la même couleur et des rabats bleus.

On dispute de même dans l'Ecole de Chirurgie; les chaises et les bancs sont couverts en velours galonné : l'enceinte formée par les gradins qui règnent autour de la salle est occupée par des chaises. Ces apprêts et ces dispositions donnent à la

séance un air de grandeur qui en impose. Les professeurs ont un costume pour donner leurs leçons publiques ; c'est une robe noire avec un rabat blanc.

Les François, en argumentant, prononcent le latin comme leur propre langue, de manière que, dans les commencemens, un étranger a de la peine à les entendre.

Quoique les encouragemens ne paroissent pas nécessaires dans un pays où l'on a déjà tant de facilités pour s'instruire, on ne les a pas cependant oubliés. Il se fait des examens publics, dans lesquels les élèves qui se sont distingués reçoivent des récompenses ; ce sont des médailles d'or ou d'argent, ou d'autres gratifications.

Le 15 février 1771, j'assistai à un concours de ce genre, qui se fit à S. Côme ; les élèves questionnoient et répondoient tour-à-tour. Il y en eut un autre au même endroit dans le mois de mars, où six professeurs furent examinés. Tout le monde est admis à cet examen, excepté les étrangers et les Parisiens. Ceux qui sont reçus à l'école-pratique ou qui remportent quelque prix dans les examens, ont l'avantage de disséquer et de faire d'autres opérations chirurgicales sur les cadavres, sans le moindre déboursé.

L'Hôtel-Dieu est le plus grand hôpital de Paris, et probablement du monde entier; il a, dit-on, un fonds de six millions qui ont été formés et accumulés par différentes donations volontaires. Les malades y sont traités et soignés *gratis*, sans distinction d'état, de nation ou de religion, et quelque nombreux qu'ils soient. On les apporte ordinairement sur un brancard, et on les inscrit dans la *chambre de réception.* On entre par la chapelle, à la porte de laquelle commence un rang de lits qui ne sont pas cependant toujours occupés; de-là on passe dans de vaste salles qui renferment plusieurs rangs de lits avec un grand nombre de malades, principalement des enfans qui sont couchés quelquefois quatre dans un lit. Dans l'étage supérieur on voit les malades qui ont besoin de l'office des chirurgiens; au-dessus les femmes en couche, ou qui n'attendent que le moment. Les malades des deux sexes sont servis par des prêtres et par des religieuses. On apporte le manger sur des tables, et on le distribue aux malades dans des écuelles. Chaque lit a sa chaise percée couverte. De grosses lampes éclairent les chambres pendant la nuit. Quand un malade meurt, on le porte dans la *salle des morts*, où ils sont

ensevelis dans de la toile d'emballage. On sépare soigneusement ceux qui sont morts le matin ou l'après-midi. Le nombre des morts se monte ordinairement de dix à vingt par jour, et celui des malades quelquefois à trois mille, dont deux mille soignés par les médecins, et mille pansés par les chirurgiens.

Le 1er mars 1771 on comptoit à l'Hôtel-Dieu de Paris trois mille neuf cents cinquante malades, et trois mille sept cents huit la semaine suivante.

L'hôpital de la Charité est plus propre et plus beau que l'Hôtel-Dieu, mais bien moins considérable. M. Suë qui en est économe, donne des billets pour y être admis.

L'Hôtel des invalides, où l'on entretient les vieux soldats estropiés, a une grande salle pour les malades, et est situé à l'extrémité occidentale de la ville, sur la gauche de la rivière ; l'église qui est très-grande, a un chœur fort beau, et extrêmement élevé, revêtu de différentes espèces de marbre ; au milieu est une espèce de caveau où le roi seul a la permission d'entrer. C'est pourquoi il y a une sentinelle comme aux portes de l'hôtel. Cette garde est en partie composée de vieux

soldats estropiés. Non loin des invalides est l'Ecole militaire. Bicêtre, hôpital où l'on traite les maladies vénériennes, est hors l'enceinte de la ville. On ne peut y entrer sans une permission.

Le jardin du roi ou des plantes, dirigé par le savant Thouin, est très-vaste, et consiste en deux longues portions de terrein environnées de charmilles. Les plates-bandes sont bordées en buis.

Le bas du jardin est un bois agreste, composé de toute sorte d'arbres. Sur le côté sont les orangeries et les serres, devant lesquelles on a ménagé un espace pour y transporter en été les pots et les caisses, avec plusieurs petits carrés environnés de taxus pour les plantes. Ces bâtimens sont dominés par une hauteur sur laquelle se trouve une couple de serres, le logement du jardinier, et différentes pièces où l'on conserve les semences : au-delà, et toujours sur la même éminence, il y a des allées, un petit bois et une monticule assez élevée pour que du sommet on découvre tout Paris.

Le même jardin est borné du côté de la rue par le cabinet d'histoire naturelle, composé de plusieurs salles; la première renferme

différentes espèces de bois, d'écorces, de semences, de racines, de fruits et autres objets semblables, dans des flacons et dans des armoires vitrées, avec les noms en françois.

La salle suivante offre une magnifique collection de pierres, dans des armoires et sur des tablettes disposées en gradins. Il y a des pétrifications et beaucoup de différentes espèces de marbres polis.

Dans la troisième salle on voit des oiseaux. Les armoires sont divisées en trois parties ; la partie inférieure contient les nids et les œufs des oiseaux ; les deux supérieures, les oiseaux mêmes, avec des coraux et des coquillages, ainsi que des insectes dans des tiroirs de verre quarrés.

Dans la quatrième salle les amphibies sont suspendus au plancher. J'y remarquai la peau du zèbre, apporté du Cap par la Caille, et que l'on a empaillée. On y conserve aussi des insectes, des poissons, des vers dans de l'esprit-de-vin ; la chambre destinée aux préparations anatomiques, n'étoit pas encore achevée.

Ce cabinet s'ouvre les mardis et jeudis, depuis deux heures jusqu'à cinq. Il y a
dans

dans chaque salle une sentinelle qui ne laisse entrer que les gens bien mis.

Les botanistes entrent par-tout, et le jardin forme une promenade publiqne. Les charmilles sont formées de buis, d'if, d'orme, de houx, de tilleul, de cornouiller mâle, de chévrefeuille, de cerisier, de gaînier, du liciet de Chine, de coronille des jardins, de lilas, d'érable commun et de troëne (1).

Les arbres les plus remarquables de ce jardin, sont l'érable plane, l'érable de Montpellier, l'érable commun, le chêne yeuse, le chêne à cochenille, le cyprès, le genévrier de Bermude, l'if, l'orme, le tilleul, le maronnier, le gaînier, le filaria, le platane, le poirier, le cognassier, &c. (2)

L'eau de la Seine qui traverse la ville,

---

(1) *Taxus baccata, ulmus campestris, ilex aquifolium, buxus, Tilia Europea, cornus mascula, lonicera caprifolium, prunus cerasus, cercis siliquastrum, licium barbarum, coronilla emerus, acer campestre, syringa vulgaris, ligustrum vulgare.*

(2) *Acer platinoïdes, monspessulanum, et campestre, quercus ilex, coccifera, cupressus sempervirens, juniperus Bermudiana, taxus, ulmus, æsculus, cercis, phillyrea, latifolia et media, pyrus cydonia, platanus.*

incommode souvent les étrangers, auxquels elle donne la diarrhée, par la craie qu'elle dissout.

Chaque matin des tombereaux emportent les ordures que les balayeurs rangent au coin des bornes.

Les maisons sont, pour la plupart, couvertes en ardoise et assez obscures, parce que l'on perce les fenêtres dans l'intérieur même de la muraille, ce qui ne contribue pas non plus à embellir l'extérieur de la maison. Il y a souvent des balcons au second et même au troisième. Certaines fenêtres du rez-de-chaussée et de l'entresol s'ouvrent à coulisses. Les planchers sont pour la plupart en pierres ou en carreaux, conséquemment froids et incommodes; c'est pourquoi l'on met dans les chambres des pantoufles fourrées. Les lits sont très-hauts et très-grands, isolés de la muraille, et il y a beaucoup de matelas; mais la forme cylindrique des traversins ne paroît pas très-commode aux cols qui n'y sont pas habitués.

Je ne connois pas de ville mieux éclairée que Paris pendant la nuit. De grandes lanternes qui ne projettent pas d'ombre, sont suspendues au milieu des rues, de dis-

tance en distance et à une hauteur convenable. On y promène et on y crie des fruits, différentes marchandises et de l'eau, que des hommes vont chercher à la rivière pour la commodité de ceux qui en sont éloignés.

Dans toutes les places et au coin des rues, les décroteurs vous offrent leur service, qui n'est pas inutile, parce que les ruisseaux qui coulent au milieu des rues, et le grand nombre de voitures de toute espèce, entretiennent des boues éternelles dans cette ville. En Suède ils mourroient de faim pendant les trois quarts de l'année. Quand il pleut, les rues sont, pour ainsi dire, obstruées par les parapluies, dont les Parisiens ne peuvent pas plus se passer que les Japonnais, parce qu'ils ont presque toujours la tête nue.

On commence à prendre les manchons dès le mois de novembre. Ils sont petits, en étoffes ou en plumes, avec des rubans.

Les gens les moins aisés mangent du pain de froment, et par ce moyen peuvent se passer de tout autre aliment.

Quand le froid commence à se faire sentir vivement, les femmes du peuple ont

du feu dans des vases de grès pour se chauffer les mains.

Dans les dégels l'eau coule avec tant d'abondance à la Seine, qu'on ne peut passer dans de certaines rues.

Les ventes publiques à la folle enchère se font quelquefois en plein vent, et l'on y trouve du neuf et du vieux. Le crieur, au lieu de frapper avec un marteau ou une massue, comme en Suède, après avoir crié une, deux et trois fois, dit, *adjugé*, et on paie sur le champ.

Les tables ne sont pas toujours garnies de couteaux, et les convives en portent sur eux qui se ferment.

La police se fait très-bien ; le jour comme la nuit les patrouilles se succèdent très-fréquemment ; il y a presque dans toutes les rues un commissaire chargé d'accommoder les petits différends.

Comme il arrive dans une ville aussi immense, que des personnes périssent par divers accidens sans être reconnues, on les transporte dans une petite chambre basse du châtelet, dont la porte a une petite grille. Ceux qui s'apperçoivent de l'absence d'un parent et qui n'en ont pas

de nouvelles, vont visiter la Morgue, (c'est ainsi que l'on nomme cet endroit), et y retrouvent quelquefois le cadavre de la personne qu'ils cherchent.

Il y a dans ce pays des hommes assez complaisans pour attendre dans la rue ceux qui se sont attardés et les reconduire chez eux avec un falot, moyennant une très-foible rétribution.

Le palais marchand est un fort bel édifice, où l'on vend toutes sortes de bijoux et de colifichets. La nuit du nouvel an, il est magnifiquement illuminé, et chaque boutique garnie de marchandises de toute espèce et des plus à la mode.

Le Luxembourg est un superbe palais, avec une grande cour et un vaste jardin, où les hommes ne peuvent entrer qu'en épée et les femmes en robe. On y voit un cabinet de sculptures et peintures tous les mardis et samedis, depuis dix jusqu'à une heure. D'un côté est l'histoire de Marie de Médicis, peinte en tableaux allégoriques par Rubens ; de l'autre côté, une grande quantité de tableaux de différentes dimensions.

La plupart des couvens sont vastes, et ont dans leur intérieur des cours et de

grands jardins où les séculiers vont se promener librement.

Le waux-hall, situé aux champs-élysées, a été construit et est soutenu par des entrepreneurs. Certains jours de la semaine il y a concert et bal. Tout le monde peut y danser ; le soir on y tire un feu d'artifice. Le billet d'entrée coûte trente sols.

Après Noël on expose l'image de Jésus-Christ et de sa mère, dans de petites armoires collées au coin des rues, et ornées de lumières et de couronnes.

Dans le carême les denrées augmentent de prix, parce que les boutiques des bouchers sont fermées ; l'on ne peut s'en procurer qu'à l'Hôtel-Dieu, qui tire un grand avantage de ce privilége exclusif. Les œufs, le lait et le beurre, sont aussi très-chers.

Pendant le carnaval les Parisiens ont l'air d'avoir perdu la tête, par toutes les extravagances qu'ils font pour s'amuser ; on promène dans les rues un énorme bœuf, avec des cornes dorées, et monté par un enfant. Une multitude innombrable de masques court de tous côtés à pied, à cheval et en voiture.

A cette même époque le Prince hérédi-

taire, aujourd'hui roi de Suède (1), étoit aussi dans cette capitale; il en partit le 26 mars.

Le 29 du même mois j'allai promener au bois de Boulogne, où le peuple danse et trouve différens amusemens.

Au-delà du bois de Boulogne, sur le bord de la Seine, on rencontre la montagne du Calvaire, qui est assez élevée, et sur le penchant de laquelle on a construit sept chapelles où l'on a représenté sept stations de la passion du Christ. Au sommet on voit trois croix, une église et le sépulcre. Aux fêtes de Pâques le peuple y va en pélerinage; l'affluence est considérable, et un prêtre donne une croix à baiser aux dévots pélerins. Deux hermites tiennent des assiettes pour recevoir les offrandes.

Le 30 mars, deux de mes compatriotes, MM. Veber et Volstein, m'engagèrent à voir l'école vétérinaire de Charenton, où il y avoit alors environ cent élèves qui logeoient dans des chambres supérieures, quelque-

(1) Le même dont l'intrépide et immortel Ankastrom a délivré les Suédois, mais sans les affranchir du joug monstrueux de la royauté. *Note du rédacteur.*

fois deux ou trois ensemble. L'amphithéâtre anatomique occupe un côté du bas ; l'autre est une immense salle longue, avec trois rangées de bancs, exhaussés les uns au-dessus des autres, pour les séances publiques. Ce jour-là il y avoit un concours qui a lieu cinq ou six fois par an. Le préfet et quelques députés s'assirent à une longue table avec du papier blanc devant eux pour écrire. Sur une autre table un peu plus petite, on plaça le sujet anatomique. Tous les élèves démontrèrent successivement, et deux à deux, la myologie d'un cheval. Les deux reconnus pour les plus instruits, tirèrent entre eux le prix au sort. Pendant l'examen on appelloit toujours les élèves par leur nom.

L'étage supérieur renferme aussi de superbes préparations anatomiques de différens animaux, dans des tiroirs de verre et dans des armoires à portes vitrées. Le directeur de cette utile et belle école, demeure dans une grande maison voisine; à côté de cet édifice, il y a une forge avec deux foyers, pour l'instruction des élèves.

On cultive pour les médicamens des bestiaux, des plantes usuelles dans un petit

jardin botanique, qui renferme aussi une petite orangerie.

L'apothicairerie est fort belle.

Les pensionnaires paient 20 liv. par mois. Je remarquai entre autres singularités un mouton turc, qui avoit eu la cuisse coupée, et qui marchoit avec une jambe de bois.

Le premier avril on vendit dans les rues des œufs peints, nommés *œufs de pâques*. Dès que le carême touche à sa fin, on étale et on vend des pigeons et de la viande.

Le 25 avril, la Faye présenta à l'académie de chirurgie une servante, âgée de trente-six ans, qui avoit eu la petite vérole à sept ans. Un abcès et la gangrène, suites trop fréquentes de cette maladie, lui avoient fait perdre la langue par morceaux; elle étoit même restée muette pendant deux ans; mais ensuite elle avoit repris insensiblement l'usage de la parole, quoiqu'il ne lui restât aucun vestige de langue, les glandules seulement étoient un peu enflées, de manière qu'elle parloit très-distinctement et chantoit de même, en serrant les dents et pressant la lèvre inférieure contre la supérieure.

Le 27, il fit une telle sécheresse, que l'on arrosa les boulevards pour abattre la poussière. On conduit l'eau dans des charrettes, sur le derrière desquelles se trouve un tuyau placé en travers et percé comme un arrosoir, pour laisser un passage à l'eau.

Le 2 mai, les gardes-françaises en uniforme bleu, galonné de blanc, et les gardes-suisses en uniforme écarlate, se rendirent en grande cérémonie à Notre-Dame, avec toute leur musique, pour y faire bénir leurs drapeaux. Ce jour-là je montai sur les tours de cette cathédrale, où l'on a le plus beau coup-d'œil.

Le 14 du même mois se célébra le mariage du comte de Provence, avec une fille du roi de Sardaigne. Toute la ville fut illuminée avec des lampions et des chandelles placés sur le bord des fenêtres. On distribua différens comestibles et du vin sur les places publiques.

Le 25, je visitai le jardin des apothicaires, qui, dans un petit espace, contient plusieurs plantes rares, et une espèce de bosquet qui forme promenade dans la partie inférieure. On y a ses entrées moyennant douze livres et six livres *pour boire*. Le

jardinier vous donne un catalogue, avec lequel il faut chercher les plantes qui n'ont pas de numéro.

Le 30, jour de la Fête-Dieu, les prêtres se promenèrent en procession dans leur paroisse, portant le *bon-dieu* dans un soleil placé sous un dais : de la musique, des tambours, des encensoirs, des paniers pleins de fleurs, &c. formoient le cortège. Le devant des maisons jusqu'au premier, étoit tapissé, et si bien couvert, qu'un étranger avoit peine à retrouver son logis ; les rues étoient jonchées de fleurs qu'on jettoit devant le soleil, et l'on avoit construit dans différens endroits des autels où les prêtres donnoient la bénédiction au peuple. Pendant la procession, l'on quêtoit pour délivrer des prisonniers du petit-châtelet, et l'on faisoit en général beaucoup de singeries et de pieuses grimaces.

L'après-midi j'allai voir les tapisseries de la magnifique manufacture des Gobelins, exposées dans des cours et dans des appartemens. Elles représentent des histoires de la *bible*, et divers sujets des *métamorphoses* d'Ovide, et autres.

Le 12 juin, je fus chez Roux, célèbre émailleur. Il excelle sur-tout à faire des

yeux d'émail, qu'on ne peut absolument distinguer des yeux naturels. Il en représente aussi fidellement toutes les maladies. Pour imiter les différentes couleurs de cet organe, il emploie différens émaux de Venise, et les mêle avec des métaux.

Comme tout le monde n'a pas l'avantage d'être admis dans son attelier, je vais en donner la description.

Sur une table recouverte d'une plaque de laiton, est un tiroir plein d'huile, avec une fort grosse mêche ; sous cette même table un soufflet qu'il fait aller lui-même, dont le bout passe à travers la table, et se termine par un conduit de verre courbé, qui répond auprès de la lampe ; il s'en sert pour mettre l'émail en fusion. Il commence par mettre le globe de l'œil au bout d'un tuyau de pipe, le cercle s'élargit, et on ne le retire que quand il y a un trou pour la cornée, qu'il fait avec de l'émail bleu ; il chauffe l'extrémité de cette composition, souffle la cornée et le reste du globe. Il prend ensuite un bâton d'émail bleu mêlé de blanc, pour faire des points dans l'intérieur de la cornée ; il en distribue encore de blancs parmi ceux-ci, qu'il entre-mêle encore de petits traits bleus

et blancs, et fond toutes ces couleurs au feu. La prunelle se fait avec un émail noir, dessous lequel se trouve une plus forte épaisseur de crystal fin, pour rendre la cornée transparente. Toute cette composition prend au feu la forme qui lui convient; l'artiste retire le tuyau de pipe, après avoir adapté un bâton de crystal à la cornée, et l'orbite se forme en dedans. Il se sert d'un compas très-exact pour arrêter, tout en soufflant, la grandeur de la prunelle et sa convexité. Il enlève de l'œil le superflu qui pourroit nuire à l'accord de toutes les parties, et unit les bords en les passant au feu. Avant de retirer la pipe, il souffle le globe de l'œil des deux côtés, afin de former les fontaines lacrymales. Quand l'opération touche à sa fin, il colle légèrement un bâton de crystal dans le coin de l'œil, et retire celui qui tenoit à la cornée; on souffle pour égaliser les petites cavités qui pourroient être restées. On met enfin l'œil dans un tiroir plein de feu et de cendres chaudes, où il se refroidit insensiblement. Cet ingénieux artiste travaille avec des lunettes dans une chambre obscure, dont les volets sont fermés. Devant son feu est une

plaque de métal avec un manche, et dont la partie convexe est tournée du côté du feu.

Chaque mois il distribue *gratis* des yeux aux pauvres, les vend assez bon marché aux personnes peu fortunées, et se fait bien payer des riches. Il a des yeux depuis un louis jusqu'à vingt-cinq. Les chirurgiens ne les lui paient que six livres la pièce.

Quand on a eu le malheur de perdre un œil, et qu'on peut le remplacer par un autre d'émail, on va chez Roux, qui vous en fait un bien semblable à celui qui vous reste. On peut aussi envoyer le dessin par la poste, avec une description bien exacte, et vous pouvez compter sur son exactitude. Alors il a soin de mettre de côté les échantillons des émaux dont il s'est servi, les enveloppe dans du papier pour une autre fois. Comme l'iris a différentes teintes, il faut en changer la couleur et les nuances, aussi bien que les rayons, le point visuel, les nues et les gerbes. Il y a des yeux de différentes grandeurs, suivant les divers âges; il les fait quelquefois avec la corne des ongles ou des griffes de différens animaux; un œil de cette sorte ne peut servir que trois mois,

ou six au plus ; alors il faut le changer, parce qu'il doit être usé en partie.

Les yeux qui représentent les maladies de cet organe, se vendent de douze à vingt-quatre livres. Il y en a au moins de cinquante espèces différentes.

Le 2 juillet, on promena dans les rues un mannequin d'homme, à qui l'on coupa la tête et que l'on brûla, en mémoire de ce que plusieurs années auparavant, un Suisse ivre avoit frappé, avec son sabre, une statue de la vierge, posée à la porte d'un couvent (1). Cet acte de folie avoit été puni du châtiment dont le peuple fait tous les ans la représentation sur cette effigie.

Vers la même époque j'allai chez M. Geoffroy, qui me reçut avec beaucoup d'honnêteté. Il eut la complaisance de me montrer sa collection d'insectes, rangée le long des murs d'une chambre, dans des cadres de verre.

Je pris la galiote pour me rendre à Versailles et de-là à Trianon, où se trouve le plus beau jardin botanique que j'aie jamais vu. J'examinai aussi la collection des

---

(1) Cette vierge étoit au coin de la rue aux Ours.

plantes de M. Richard, rassemblée par Richard jeune, dans son voyage à Majorque et à Minorque.

CHAPITRE V.

Retour de Paris en Hollande : du 18 juillet au 10 décembre 1771.

Le 18 juillet je partis de Paris pour me rendre à Rouen, et de-là continuer mon voyage par mer, jusqu'en Hollande ; c'étoit le prélude d'un autre de bien plus long cours, aux Indes orientales, que M. le professeur Burmann m'avoit proposé pendant mon séjour dans la ville d'Amsterdam. Il seroit difficile d'exprimer avec quel plaisir j'avois accepté cette offre.

Je fis mon voyage de Rouen moitié par eau et moitié par terre. En descendant la Seine, je vis la machine de Marly, qui fournit de l'eau à Versailles, en lui faisant franchir des hauteurs considérables.

En marchant la nuit et le jour j'arrivai à Rouen le 19 juillet, c'est-à-dire, le lendemain de mon départ de Paris.

Le grand pont sur lequel on traverse la Seine à Rouen, est construit sur des bateaux,

teaux, et se démonte en plusieurs parties.

J'allai voir, hors de la ville, une manufacture d'indiennes que l'on imprime d'un côté avec de petites formes carrées, dont le nombre est proportionné aux différentes couleurs qu'on emploie.

On commence par tremper la forme dans un tamis, qui nage au milieu d'une couleur liquide; ensuite un garçon passe dessus cette forme une brosse trempée dans la couleur qu'on veut employer. On assujettit cette forme sur l'étoffe, avec des vis d'acier; d'une main on la pose, et de l'autre on frappe avec un maillet. En sortant de l'impression, les couleurs sont toutes pâles, et ne prennent de la vivacité que quand l'étoffe a bouilli dans une espèce de lessive préparée exprès.

La montagne voisine de Rouen, paroît formée de différentes couches de pierres à chaux et de cailloux; chaque couche peut avoir un peu plus d'un empan d'épaisseur. Elles occupent environ la moitié de hauteur de cette montagne; au-dessous commence la pierre à chaux. Les cailloux sont souvent noirs, quelquefois gris, blancs et bleuâtres. Il y a beaucoup de trous et

d'élévations. Quoique cette pierre à chaux soit entremêlée de cailloux, on en tire cependant des pierres de taille pour la construction. Auprès de Paris je vis de la pierre à chaux plus imprégnée de pétrifications que celle-ci.

La montagne près la Bouille, semble aussi renfermer des cailloux, et celle de Quilleboeuf, de petits fragmens de pierres à chaux entre-mêlée de petits cailloux.

Le 9 août je partis de Rouen sur un vaisseau hollandois. En descendant le fleuve, tantôt nous hissions les voiles, tantôt nous nous laissions aller au courant, et souvent nous jettions l'ancre. Plus on approche de la mer, plus le flux est sensible, et quand la marée est basse, beaucoup d'endroits restent à sec, de manière que les vaisseaux s'enfoncent dans la vase.

Les dimanches et fêtes, les habitans des villages s'amusent et dansent dans les prairies; leurs femmes ont une coëffure assez étrange; leur bonnet est de dentelle d'or ou d'argent, des deux côtés pendent des espèces de barbes de toile ou de mousseline. Elles portent des corps et des jupons avec des cocardes de ruban par derrière et sur les hanches.

Outre le caillou et la pierre à chaux qui constitue la masse de la montagne, il y a encore une autre couche de pierre à chaux d'un pouce d'épaisseur, plus claire et plus obscure, formée par le sédiment des flux et reflux, comme on le voit aisément par les élévations cachées sous l'eau, et qui demeurent à sec à la descente du flux. On doit attribuer la couleur de ces couches, à la terre glaise de dessous, qui est assez obscure, et au sédiment que l'eau dépose dessus et qui est plus clair et d'un gris jaunâtre. On peut donc apprendre aisément et de quelle manière se forment les lits dans les montagnes, par le moyen du sédiment que le flux dépose en s'écoulant doucement. Ce sédiment, qui forme des couches placées les unes au-dessus des autres, acquiert, chaque fois qu'il se trouve à sec, une certaine consistance, avant que le flux ne remonte, ce qui ne tarde pas. Depuis Paris jusqu'à la mer, les collines sont presque toutes de la même hauteur, et ont à-peu-près l'inclinaison de celle du château situé près d'Upsal. On remarque des espèces de golfes, tantôt bas et tantôt escarpés; leur escarpement provient des morceaux qui se détachent et

roulent en bas, comme on le voit après le flux, par les petits bancs qui se forment insensiblement sous l'eau. La plupart de ces golfes n'étoient originairement que des fragmens de terre plus ou moins gros, placés au bas de ces montagnes et accrus insensiblement par le sédiment de l'eau, qui les a ensuite abandonnés. Une partie de ces éminences s'étant trouvée nue, une autre peu solide encore, et cependant couverte d'herbes, a pu former des îles, des anses qui ressembloient à de petits ports, et dans leur petite dimension, elles ont la forme des grandes collines situées auprès des grandes montagnes. Ces observations expliquent assez clairement, je crois, la formation des montagnes, et la diminution de l'eau (1).

Plus près de la mer les cailloux sont bien moins abondans et moins formés que dans l'intérieur du pays. Sur le bord de la mer ils sont pâles, la croûte est plus épaisse et plus grise, et ne paroît pas aussi dure. Le cailloux se coagule dans l'intérieur de la terre, par le moyen de la chaux, quoique ces deux matières soient ensuite

---

(1) Ou plutôt la retraite des eaux. *Note du rédacteur.*

bien séparées. C'est ainsi que le pain, arrêté dans sa fermentation ou saisi par le froid, forme quelquefois une masse si dure, qu'on a de la peine à croire que c'est toujours la même pâte du pain ordinaire, qui n'a souffert d'altération que dans la cuisson.

Un pilote-côtier accompagne le bâtiment jusqu'à la mer. Il a soin de faire jetter l'ancre pendant le flux, de manière que le vaisseau se trouve souvent près de la terre et dans des baies, profondément enfoncé et couché de côté dans la vase. Notre pilote-côtier fut assez imprudent pour engager notre navire dans une baie, et s'y placer en travers; quand l'eau baissa, il se trouva porté seulement sur l'avant et l'arrière, et à faux sous le milieu; il se rompit en deux, et on fut obligé de le conduire au Hâvre pour le faire réparer. Ce naufrage arrivé en terre ferme, m'obligea de faire transporter mes malles dans un autre navire pour continuer ma route.

Le 22 août j'abordai à Honfleur, petit port de mer assez sûr. Le reflux laisse à découvert une assez vaste étendue du rivage de la Seine. Je vis pêcher une grande

quantité de crabes squille (1), avec un filet passé dans deux bâtons, et que des hommes poussoient devant eux.

Le vent affoiblit les yeux des matelots et les rend rouges ; le roulis du vaisseau leur cambre les jambes ; le travail et le maniement des cordes, leur remplit les mains de durillons.

Le 30 juillet, je vis Amsterdam pour la seconde fois, et je volai chez les professeurs Burmann, qui me témoignèrent la même bienveillance à laquelle ils m'avoient déjà accoutumé.

La foire annuelle qui dure trois semaines, se tint dans le courant de septembre ; les marchands dressèrent des boutiques sur les places publiques et dans plusieurs autres endroits.

Les préparatifs nécessaires pour mon long voyage, n'empêchoient pas que je n'allasse presque tous les jours visiter dans la matinée, le jardin médicinal, et je passois l'après-midi au milieu des collections du professeur Burmann, ou dans sa bibliothèque. J'examinai, d'après son invitation, toutes les diverses espèces de

---

(1) *Cancer squilla.*

plantes du jardin médicinal, et de plusieurs autres, pour savoir si elles avoient été exactement nommées. Elles étoient rangées suivant le systême de Van-Royens, et chacune avoit son numéro peint sur un pieu.

Je vis à l'académie de peinture, la salle d'anatomie, qui renferme différentes préparations, les animaux étrangers de Blauve-Jan, et d'autres objets très-curieux. Chaque matin je parcourois les hôpitaux. Blauve-Jan est le nom d'une maison bourgeoise où l'on vend du vin en détail, et où l'on montre des quadrupèdes et des oiseaux des Indes et de l'Afrique. Ces animaux, renfermés dans des cages, attirent beaucoup de curieux, qui sont obligés de prendre quelques bouteilles de vin pour les voir *gratis*.

J'eus occasion de faire connoissance avec M. Kleinhof, qui a passé trois ans dans les Indes occidentales, et vingt-un ans à Batavia. Il demeuroit alors à deux journées d'Amsterdam, et vivoit de son revenu. Je lui dois des éclaircissemens précieux sur les Indes orientales.

Je fis aussi connoissance avec M. Schelling, qui avoit été long-tems inspecteur des

hôpitaux en Amérique, et qui se proposoit d'y retourner. Il m'apprit que la maladie dominante parmi les Américains, nommée *yassi* (1), n'est pas connue en Europe. Elle cause des douleurs très-vives, une forte éruption, et est chronique. Ceux qui en sont attaqués ressentent des picotemens sur la peau, semblables à des piquures d'aiguille. On les guérit par l'administration du mercure. La lèpre, me dit-il, est assez commune en Amérique ; elle commence par une petite tache, qui finit par s'étendre sur toute la peau ; la partie du corps couverte de cette tache, est absolument dépourvue de toute sensibilité, même quand on la pique avec une aiguille rougie au feu. Dans la suite du tems les membres tombent en travaillant, sans causer la moidre douleur. On peut arrêter long-tems les progrès de cette maladie, par une bonne diète ; et après s'être étendue par-tout, ordinairement elle disparoît. On y emploie les sudorifiques avec succès, mais le mercure lui est contraire.

Le 4 novembre, on reçut à l'*Atheneum*

---

(1) M. Forster croit qu'il faut écrire *yaws*. (*Trad. allem.*)

ou université, un professeur de droit, qui fit un discours latin sur la jurisprudence civile, qui concerne le commerce (1). Tous les professeurs avoient des manteaux noirs, des rabats blancs et des perruques à marteaux, et à grandes boucles, dont deux pendoient en devant et deux autres sur chaque épaule.

CHAPITRE VI.

Voyage de Hollande au Cap de Bonne-Espérance : du 10 décembre 1771 au 17 avril 1772.

Depuis mon premier voyage à Amsterdam, et pendant mon séjour à Paris, le professeur Burmann, chez qui j'avois passé des momens si agréables, avoit parlé de moi à des Hollandois opulens ; il leur avoit vanté mes connoissances en histoire naturelle, de manière à prouver l'utilité dont je pouvois être à des amateurs d'arbres et de plantes rares, qui voudroient me faire

---

(1) *De Jurisprudentia civili circà promovendam mercaturam.*

voyager à leurs dépens, sur-tout si je pouvois parcourir quelques parties septentrionales de l'Asie, particulièrement le Japon, dont on ne possédoit encore aucune plante en Europe, quoiqu'il y eût tout lieu de croire qu'elles y réussiroient aussi bien que celles qu'on avoit apportées en dernier lieu de l'Amérique septentrionale, en très-grande quantité.

Il n'en fallut pas davantage pour déterminer de riches amateurs, qui n'épargnoient rien quand il s'agissoit d'enrichir leurs jardins et leurs campagnes, à me procurer les fonds et les recommandations nécessaires à faire un voyage au Japon. Comme les Hollandois sont les seuls Européens à qui l'entrée de ce royaume soit permise, il étoit indispensable, non-seulement que j'entendisse bien le hollandois, mais que je le parlasse couramment. C'est pourquoi je demandai à entrer au service de la compagnie hollandoise, et à faire un séjour de deux ans au Cap de Bonne-Espérance, avant de pousser plus loin mes courses.

Cette compagnie fait des armemens pour les Indes orientales, à trois différentes époques de l'année ; mais la flotte la plus con-

sidérable part au mois de septembre, et se nomme *flotte de Kermès;* la seconde, un peu moins forte, met à la voile avant les fêtes de Noël, dont elle porte le nom; la troisième, appellée *flotte de Pâques*, est prête vers cette époque.

La première se trouvant toute disposée à mettre à la voile, et n'attendant qu'un vent favorable auprès de l'île de Texel, et la seconde étant munie de tous ses officiers, il fut décidé que l'on me coucheroit sur l'état, comme chirurgien surnuméraire des vaisseaux destinés pour le Cap de Bonne-Espérance. N'ayant pas contracté d'engagement, je ne devois faire de service qu'autant que je le voudrois bien. J'avois, en outre, l'avantage de pouvoir rester trois années entières et consécutives au Cap, sans être obligé de partir avec les vaisseaux qu'on expédie de là dans différentes contrées.

Je montai donc le vaisseau *Schoonzigt*, capitaine Rondecrantz, Suédois, né près de Calmar.

Je consacrai le peu de tems qui me restoit, à bien connoître la force et les intérêts de la compagnie hollandoise des Indes orientales, le régime de ses vaisseaux, de

ses établissemens, et de ses comptoirs dans les Indes.

Le 6 décembre, on fit la revue de l'équipage de notre vaisseau, et tout le monde prêta serment dans l'hôtel de la compagnie des Indes. Ensuite on transporta tous les ballots à bord. Les caisses, dont on paie le transport, portent la marque de la compagnie, appliquée avec un fer rouge; les barques même du vaisseau les y transportent. On ne donne au soldat qu'un petit coffre, d'environ une aune en quarré, pour cacher son misérable butin; un plus grand, du double, au matelot, qui a besoin de changer d'habit plus souvent que l'autre; un ou plusieurs aux officiers, outre les tonneaux de bière, les paniers, les cantines, tant pour les marchandises, que pour les comestibles. La plupart savent aussi le moyen de charger pour leur compte, des provisions et des ballots.

Chaque vaisseau est monté de plus de cent matelots, et de deux ou trois cents soldats. Deux ou trois jours avant l'embarquement de l'équipage, on annonce au son de la caisse, le jour où il doit se rendre à bord. Si quelque officier reste chez lui, on lui fait l'honneur de battre

la caisse à sa porte, pendant un certain tems. Cette cérémonie lui coûte quelque argent, et attire tous les passans devant sa maison.

Le 10 décembre, je suivis, dans le yacht de la compagnie des Indes orientales, le directeur Beaumont, qui alloit au Texel, où il y avoit plusieurs vaisseaux de la compagnie, qui, pour mettre à la voile, n'attendoient que la revue et le vent. J'étois abondamment pourvu de lettres de recommandation pour M. Tulbagh, gouverneur du Cap de Bonne-Espérance, de la part de Rheede-van-Oudshorn, qui devoit partir à Pâques, pour le Cap, en qualité de vice-gouverneur; du bourgmestre Temming, ainsi que du professeur Burmann, et de sa belle-mère, au conseiller politique Bery, et de M. Nethling, secrétaire de justice.

Nous arrivâmes le 11 au Texel.

Le 14, j'eus le plaisir de voir la revue sur le *Nieuwroon*, vaisseau de la compagnie des Indes orientales. Aussi-tôt que les officiers eurent été appellés, ils reçurent leurs instructions. On distribua les chambres et les cabinets, et le conseil du vaisseau s'établit. Ensuite les soldats et les

matelots passèrent la revue, furent examinés de nouveau, quoiqu'ils l'eussent déjà été à Amsterdam, pour s'assurer de leur capacité, qu'on jugeoit en général, par l'extérieur ou par la mauvaise volonté d'un capitaine, qui diminuoit souvent, en dépit de la justice et de la raison, un ou plusieurs florins sur la paie de chaque mois. Après que le directeur se fut retiré, les gens de l'équipage montèrent aux mâts, et agitant leurs chapeaux et leurs bonnets, firent trois fois retentir l'air de leurs cris d'allégresse; ceux de l'yacht leur répondirent autant de fois, et l'on tira les canons de ces deux bâtimens.

Le soir même, un soldat du navire sur lequel je devois monter, eut le pied gauche pris dans une corde du tourniquet, et se déchira, de manière que l'os de la jambe fut séparé de son articulation, et que les nerfs qui correspondent de la jambe au pied, étoient rompus, et il ne tenoit plus que par le tendon d'achille. Ce triste événement me priva du plaisir de passer mon tems sur l'yacht du directeur Beaumont, où j'aurois attendu que la revue ait été faite sur tous les vaisseaux; mais le lendemain matin il fallut, en qualité de chi-

rurgien, me rendre à bord du *Schoonzigt*. Le blessé étoit déjà pansé, sans que l'on ait pu trouver l'artère pour la lier. Tandis que l'on se disposoit à lui amputer la jambe, il vint des ordres pour le transporter à l'hôpital d'Amsterdam.

Nous attendîmes encore quinze jours un vent favorable pour mettre à la voile. Ce délai me laissa le tems de m'instruire du régime intérieur d'un vaisseau, tant pour les gens bien portans, que pour les malades. Chacun se choisit un camarade pour le voyage, et lui accorde toute sa confiance. On distribue les plats pour des tables de sept personnes; un convive, nommé *maître de la table* (1), est chargé d'y présider. On distribue aux soldats et aux matelots, des écuelles de bois aussi fragiles que celles de terre.

Comme il n'y avoit pas plus de huit jours que l'équipage étoit embarqué, je ne m'attendois pas à trouver des malades à mon arrivée, mais il y en avoit déjà plusieurs; en outre, les vaisseaux en rade devant le Texel, depuis le mois de septembre, avoient un si grand nombre de malades

---

(1) *Back mester.*

et de morts, qu'après avoir gagné au large avec un bon vent, quatre bâtimens (1) furent obligés de virer de bord, pour prendre des hommes frais et bien portans, quoique leur équipage fût de plus de trois cents hommes.

Je trouvai plusieurs causes à cette épidémie : le tems étoit épais, humide et nébuleux à un tel point, que personne n'osoit aller d'un bâtiment à un autre, sans boussole, parce qu'il n'y avoit ni lanterne, ni fanal dont la lumière fût capable de percer le brouillard ; de plus il règne un grand désordre dans l'intérieur du vaisseau, avant qu'il mette à la voile ; mais ce qui contribue plus que tout le reste à augmenter le nombre des malades, c'est incontestablement la prodigieuse quantité de soldats à demi-morts de faim, scorbutiques et mal constitués, que les vendeurs de chair humaine entassent dans le navire. Ces malheureux, non accoutumés à la vie qu'on mène à bord, et à l'air froid et humide de la mer, ne tardent pas à être attaqués de fièvres putrides, et les commu-

(1) Le *Grœnendal*, le *Huyster-mey*, le *Kronebourg*, et le *Hoenkoop*.

niquent

niquent à tout l'équipage. Le défaut d'habits et l'ennui, accélèrent encore les progrès de la maladie.

Comme ces infames marchands d'hommes font le malheur des étrangers nouvellement arrivés, en les attirant chez eux, et en les vendant ensuite pour les Indes orientales, j'ai cru devoir en dire deux mots, pour les faire connoître à ceux qui se proposent de voyager en Hollande. Ce sont des bourgeois, qu'on nomme *Kosthouders*, et qui ont le droit de donner à manger et à loger, au prix courant. Cette espèce de commerce leur sert à en couvrir un autre bien criminel. Leurs cruautés ne parviennent jamais à la connoissance du gouvernement, ou au moins ne sont jamais punies. Non-seulement ils ont des valets qui épient les nouveaux débarqués, mais ils mettent dans leurs intérêts, les charretiers qui transportent les effets de l'étranger, du navire dans une de ces auberges, où il se trouve à l'instant enfermé dans une chambre, avec une quantité d'autres infortunés comme lui. Ils sont quelquefois plus de cent, mal nourris, vendus pour servir comme soldats de la compagnie des Indes, et conduits à bord au moment où

le vaisseau va mettre à la voile. Le marchand reçoit deux mois de leur paie, et un effet nommé *transport*, de la somme de 100, 150 ou 200 florins. Pendant les deux ou trois mois que les pauvres étrangers passent chez lui en captivité, ils gagnent le scorbut, la consomption, et tombent dans une profonde mélancolie, ce qui se reconnoît aisément quand ils sont à bord, par leurs visages pâles, leurs lèvres bleues, et leurs jambes enflées ; on les distingue sans peine des hommes frais et sains. On nomme *transport* ou billets *d'avances*, les *bons* que la compagnie des Indes orientales donne pour une certaine somme à quiconque s'engage à son service, pour pouvoir s'équiper ; mais la compagnie ne paie aucune somme qui n'ait été préalablement bien gagnée ; ainsi, quand le porteur d'un pareil billet meurt avant d'en avoir gagné le montant, il n'y en a qu'une partie de payée, le reste est perdu. C'est pourquoi on ne les négocie qu'avec un désavantage proportionné à la mauvaise santé du propriétaire. Il faut ordinairement sacrifier la moitié de la somme.

C'est ainsi qu'une foule d'innocens et même de personnes bien nées, tombent

dans les mains de ces marchands de chair humaine, et se trouvent contraintes de partir comme soldats, pour les Indes orientales ou occidentales. Leur engagement est pour le moins de cinq ans. A la vérité, tous les soldats de la compagnie ne sont pas recrutés par surprise : quelques-uns contraints faute d'occupations ou de moyens de subsister, vont de leur plein gré chez ces enrôleurs, qui les nourrissent et les logent, mais en même tems les enferment pour s'assurer de leur personne, jusqu'à ce qu'ils puissent être conduits à bord. Au reste, il n'en est pas moins vrai qu'une foule de malheureux sont victimes de leur inexpérience, et que, sans autoriser proprement ces horreurs, le Gouvernement ne laisse pas d'en profiter. Les directeurs de la compagnie sur-tout, ne peuvent se disculper de l'approbation tacite qu'ils y donnent, en feignant d'ignorer de quelle manière les vendeurs d'hommes leur en procurent. Au moment de la revue, si quelqu'un de ces recrues veut faire ses réclamations, le directeur, peu scrupuleux, dit qu'un pareil individu n'est pas assez relevé pour refuser de servir la compagnie. La direction a donc toutes les facilités possibles de

réprimer ces actes aussi violens qu'illégaux, en prenant des informations bien exactes au moment où se fait la revue à bord. Souvent on entend ces malheureux se plaindre d'avoir été volés par le *marchand d'hommes*, qui leur prend leurs habits et autres effets, et qui les dédommage par deux ou trois paires de bas de laine, un pantalon et une jaquette de toile à voiles, seize livres de tabac, et un petit barril d'eau-de-vie. A leur arrivée dans le bâtiment, on leur vole la moitié de ce petit butin, qui ne doit pourtant pas exciter l'envie. Alors ils sont obligés de rester dans les plus grands froids, tête et pieds nuds, sans avoir à peine de quoi se nourrir.

L'équipage, ainsi mal habillé et découragé, forcé, dans des occasions peu importantes, à un travail pénible, doit naturellement être exposé à des maladies de toute espèce; aussi dès les commencemens même de la navigation, la plupart des matelots et des soldats sont-ils déjà hors de service, ce qui cause de grandes pertes à la compagnie. Elle pourroit éviter cet inconvénient en établissant, auprès de son chantier, une espèce d'auberge, où les pauvres qui voudroient entrer à son ser-

vice, seroient nourris et entretenus, jusqu'au moment du départ des vaisseaux ; ils acquitteroient ces petites avances, moyennant une retenue sur leur paie, et l'on n'enrichiroit pas des scélérats qui violent toutes les loix de l'humanité.

Je ne connois pas d'endroits où l'on vole aussi fréquemment et d'une manière plus audacieuse, que sur les navires de la compagnie des Indes, pendant qu'ils sont au Texel. On force les coffres pendant la nuit, et l'on n'y laisse rien, au point que le propriétaire n'a rien pour changer. On vole les hamacs et les matelas, les souliers, les bonnets de nuit à ceux qui dorment ; certains malades ont perdu leurs culottes et leurs bas, sur lesquels ils étoient cependant couchés. Quand ils se lèvent, ou qu'ils se rétablissent, ils sont obligés de marcher la tête découverte, sans souliers, et à demi-nuds, quelquefois même de coucher sur le pont, quand on leur a pris leur lit.

Tant que l'on est à l'ancre dans la rade du Texel, on ne touche pas aux médicamens, parce que la ville fournit tous les remèdes dont on peut avoir besoin, et les malades sont entre les deux ponts, sur

l'avant du vaisseau ; mais dès qu'on a gagné au large, on les transporte sous le premier pont, parce qu'alors le cabestan ne sert plus pour l'ancre. D'un côté, on attache fortement les coffres à remèdes ; de l'autre, on fait un lit de planches pour ceux qui n'ont pas de hamac ; il dure tout le voyage.

Le médecin de la compagnie des Indes orientales, M. Famars, avoit bien recommandé, pour prévenir la communication des maladies sur les bâtimens, que les gardes-malades eussent toujours devant la bouche une éponge humectée de vinaigre, qu'ils se lavassent avec de la même liqueur, et que ceux qui se portoient bien, bussent de l'eau de tamarin, et se servissent d'esprit de *cochlearia*, que les convalescens prissent de la teinture de squine (1), et mangeassent du mouton frais ; que l'on arrosât de vinaigre les cloisons de séparation du vaisseau. Il avoit encore prescrit une foule d'autres précautions qui furent insuffisantes pour arrêter l'épidémie, qui ne cessa qu'après avoir attaqué plus ou moins fort les malheureuses vic-

(1) *Smilax china.*

times de l'avidité des marchands de chair humaine.

Le 30 décembre, à trois heures après-midi, nous partîmes du Texel, avec un bon vent d'est, qui continuoit en augmentant depuis vingt-quatre heures. Le capitaine Morland, qui montoit le vaisseau commandant *Bovenkerker-polder*, donna le signal de lever la première et la dernière ancre. Notre flotte étoit composée d'un grand nombre de bâtimens de la compagnie des Indes, et de vaisseaux marchands. Après que le pilote-côtier et les visiteurs eurent quitté nos navires, et que nous eûmes dépassé la troisième balise, on tira le canon, et nous nous souhaitâmes réciproquement un bon voyage.

Le 31 après-midi, nous traversâmes le canal qui sépare la France de l'Angleterre.

Le 3 janvier 1772, nous nous trouvâmes dans les mers d'Espagne, et l'eau, qui jusques-là avoit paru verte, prit un ton bleu-obscur; nous commençâmes aussi à nous appercevoir qu'il faisoit plus chaud.

Le 4, au repas du soir, on servit sur la table des officiers, des crêpes, espèces d'omelettes faites avec de la farine et des

œufs. L'aumônier (1), en qualité de maître pâtissier, avoit fourni la farine au maître-d'hôtel, et soit par mégarde ou par bêtise, il y avoit mêlé presque la moitié de blanc de céruse, réservé dans une cruche pour peindre le vaisseau, et enfermé dans l'armoire à la farine. Le poids seul devoit suffire pour empêcher une pareille méprise. Les crêpes étoient minces et brûlées dans différens endroits, et sur-tout d'un côté, en outre aussi blanches et aussi sèches, que si l'on n'y avoit pas mis de beurre. On accusa le cuisinier de lésinerie; il fut appellé et fortement réprimandé. Cependant la plus grande partie des officiers se partagèrent une crêpe, à laquelle on trouva un goût très-doux, sans aucun indice de poison. Le reste fut distribué entre le maître-d'hôtel et les mousses. Enfin, vingt personnes en mangèrent; elles agirent différemment sur les individus. Les mousses, par exemple, les rendirent tout de suite, comme ayant sans doute les nerfs plus délicats et plus faciles à irriter; quelques-uns

(1) L'aumônier des bâtimens hollandois est un ministre protestant, qu'ils nomment *Domine*. *Note du rédacteur*.

pendant la nuit, et les autres pendant tout le jour suivant. Le blanc de céruse, d'un gris obscur, déposoit au fond des pots. Quoiqu'on attribuât ces indispositions au vert-de-gris de quelques casserolles et au mal de mer, la vue du sédiment m'inspira l'idée de faire une épreuve. J'en mis donc un peu sur des charbons ardens, que j'animai encore avec le soufflet. Je ne tardai pas à voir du plomb fondu; ceci me rappella que le vinaigre de France, dont nous nous étions servis à table, nous avoit paru très-doux en mangeant les crêpes, ce qui ne se pouvoit attribuer à la légère dose de sucre dont elles étoient saupoudrées. Il falloit donc qu'on y eût employé un ingrédient imprégné de plomb. L'expérience me prouva la vérité de mes soupçons. Ceux qui vomirent dès le soir, furent complètement guéris, comme les jeunes enrôlés et quelques officiers, qui ne ressentirent plus aucun mal-aise. Sans doute qu'ils avoient mangé les premières crêpes qui contenoient moins de blanc de céruse que les dernières. Quelques-uns qui furent plus maltraités, méritent un détail particulier.

Le capitaine, après avoir vomi, se porta bien pendant deux jours; mais il eut en-

suite une colique, qu'aucun émollient externe, ni les tisanes, ni les remèdes ne purent calmer. Elle dura deux jours ; il n'y eut qu'une dose d'opium liquide qui l'en délivra. Il étoit, pour ainsi dire, tombé en éthysie, et sa toux dura plusieurs jours.

Mais l'aumônier du vaisseau, et moi, fûmes les plus maltraités. Le 5 au matin, mon vomissement commença, et me prit trente ou quarante fois dans la journée. Je rendis environ cinq cuillerées d'un sédiment brun. J'avois mangé une des premières crêpes du plat, conséquemment une des dernières faites, qui contenoit bien plus de blanc de céruse que celles de dessous. Je ressentois en même temps un mal de tête et des coliques, peu fortes à la vérité. Le même jour mes gencives enflèrent de la partie inférieure à la supérieure, il y vint même de petites bosses qui renfermoient sans doute du blanc de céruse ; elles étoient fort sensibles. Les glandes de la bouche enflèrent comme celles du menton ; ma salive étoit épaisse, ma langue brunâtre. Je ne me soulageai qu'en buvant beaucoup, pour exciter le vomissement, et j'appaisai l'enflure de la bouche avec

un gargarisme émollient. Le 6, j'eus une bonne salivation, et ma bouche remplie de plaies, principalement sur les côtés, rendoit une mauvaise odeur. Une glaire jaunâtre s'attacha sur mes dents, et mon urine tiroit beaucoup sur le rouge. Pour précipiter la matière par le bas, je pris une médecine. Le 7, mon crachement continua, mais moins abondamment; les plaies de l'intérieur de la bouche devinrent jaunes.

Le 8, je me trouvai beaucoup mieux; mais le blanc des yeux s'enflamma; je me guéris en les frottant avec la paupière. Le 9, les larmes coulèrent en abondance; elles étoient cuisantes et rougeâtres. Le côté gauche de la joue enfla, avec une douleur d'oreille fort incommode, sur-tout quand j'avalois, car je ne buvois qu'avec beaucoup de peine, et je ne pouvois ni mâcher, ni avaler aucun aliment solide. A midi, j'apperçus sur l'enflure de mes doitgs des taches rouges, plus ou moins grandes, comme si elles étoient produites par le froid, mais sans qu'elles me causassent une douleur sensible. Elles disparurent quelques heures après, et reparurent au bout de deux jours; l'enflure du

col étoit passée, et le plomb descendit de la tête dans l'estomac, où il me causa encore quelques vomissemens. Le 11, ils continuèrent, et furent même un peu sanguinolens. Le 13, je n'eus qu'une légère colique, et seulement quelques envies de vomir.

Le 14, la bouche et le gosier furent si secs, que tout sembloit collé ensemble; on appercevoit un peu de blanc de céruse dans la salive. Le 15, j'eus de nouveau la colique, avec une froideur dans les genoux, dont plusieurs officiers s'étoient plaints aussi. Le 19, un grand mal de tête, avec des envies de vomir, et une grande foiblesse. Le 21, je ressentis de nouveau la colique, avec une douleur volante dans le bras droit, mais fixe dans le genou, sous la plante des pieds, et entre les os même des pieds, ce qui me gênoit beaucoup pour marcher, et dura jusqu'au 22. Je me portai ensuite un peu mieux, et repris insensiblement mes forces, jusqu'au commencement de février, où les douleurs me reprirent et se combinèrent avec un rhumatisme, qui me força, le 9 du même mois, à garder le lit, à cause de la foiblesse des genoux, qui augmen-

toit chaque jour de plus en plus. Je pris aussi-tôt un vomitif pour me nettoyer l'estomac.

Le 16, j'eus un grand mal de tête, des douleurs dans les jointures, et la colique, avec la fièvre, quand la douleur se faisoit ressentir vivement, comme avant et après midi. Je me mis à la diète pendant quelques jours, et pris le matin, pour purgatif, une once d'*electuarium diapruni*, qui me causa une violente colique; mais je la calmai avec une dose d'opium. Alors je pus quitter le lit, mais ma tête étoit pesante et mes genoux extrêmement foibles, sans que je fusse changé d'une manière sensible. Ce mal-aise continua jusqu'au 23; la pesanteur de la tête augmenta, il s'y joignit une douleur dans l'oreille droite. Le 24, mon mal de tête devint très-violent, avec de tels battemens, qu'en me mettant sur mon séant, ou seulement en me remuant, je craignois de tomber en convulsions, ou même en apoplexie. La douleur d'oreille étoit très-forte, et répondoit aux dents du côté gauche, ce qui me détermina à me faire saigner. Le 25, les mêmes symptomes continuèrent et furent accompagnés d'insom-

nie pendant la nuit. Le 26, la douleur d'oreille ne se faisoit plus sentir, le battement dans la tête diminua, mais il y succéda des douleurs plus ou moins fortes dans toutes les jointures, particulièrement aux genoux et aux coudes, de manière que j'étois à demi perclus de mes membres. La colique ne fut pas violente, mais je ressentis dans l'aine gauche, une douleur vive, qui se passoit promptement. Etant couché sur le dos, je respirois avec plus ou moins de peine, et j'avois une toux sèche ; les symptomes paroissoient régulièrement plus dangereux depuis dix heures du matin jusqu'à quatre heures du soir, sans doute à cause de la chaleur ; le pouls alors étoit haut et intermittent ; l'estomac n'admettoit aucune boisson aigre, comme eau de tamarin, jus de citron, &c. Je prenois seulement une goutte ou deux d'esprit de nitre dans de l'eau de thé. Les vésicatoires posés sur la nuque du col, ne diminuèrent pas mon mal de tête.

Le 28, le battement de tête diminua, il cessa même, ainsi que la difficulté de respirer, quoique la tête fût lourde comme du plomb ; les douleurs des jointures paroissoient calmées, mais elles augmentè-

rent le soir, ainsi que celles des épaules, continuèrent à peu près de même, jusqu'au 29, et augmentèrent encore. Le 1er mars et les jours suivans, elles diminuèrent; mais la pesanteur de la tête, la foiblesse des genoux, accompagnées d'une légère douleur causée par le plomb, et qui me resta quelque tems, m'auroit été bien plus funeste, si je n'étois arrivé dans un aussi beau climat que celui du Cap de Bonne-Espérance. J'y trouvai tous les rafraîchissemens imaginables en fruits et en légumes, cultivés dans le pays, par les mains de l'industrieux Européen.

L'aumônier du vaisseau eut aussi les premiers jours, de violentes coliques, accompagnées de vomissemens. Il lui vint, comme au capitaine, des enflures et des plaies aux gencives; mais ce dernier ne vomit pas, et n'eut que très-peu de coliques. A la fin de janvier, notre aumônier en ressentit une très-forte, qu'on eut beaucoup de peine à adoucir avec des émolliens. Elle revint encore quelques jours après avec des tranchées terribles. La rhubarbe, la décoction de séné, les pilules laxatives, ou les lavemens émolliens, ne purent le soulager; un lavement de tabac fut éga-

lement sans effet ; on en donna un second qui procura une selle, mais la colique et le vomissement ne s'appaisèrent qu'avec une bonne dose d'opium liquide de Sidenham.

Le sous-chef de la cuisine eut aussi, quelques jours après, une colique qui se passa d'abord par le moyen des remèdes ordinaires ; mais elle revint et augmenta tellement, que le 2 février, on craignit une inflammation d'entrailles, car la douleur le rendit presque furieux, et il vouloit se percer le ventre. On lui ouvrit la veine, et des lavemens le soulagèrent ; mais le second jour la colique le reprit avec plus de violence que jamais ; les pilules laxatives et de forts lavemens, ne procurèrent aucun soulagement ; il n'y eut que ceux de tabac qui produisirent quelque effet, encore fallut-il lui en donner deux ou trois. On appaisa la colique avec de l'opium liquide ; mais l'effet ne fut pas aussi heureux que la fois précédente, car il n'éprouva du soulagement que pendant quelques instans, ce qui détermina à lui appliquer les vésicatoires sur l'estomac, et la colique fut complètement calmée ; mais le malade se trouva perclus d'une cuisse,

cuisse, et ne pouvoit pas même marcher. Cette incommodité n'eut pas de suite, et diminua peu à peu.

Ce malheureux événement, qui ne coûta pourtant la vie à personne, m'apprit, dans la suite de mes longs voyages, à être plus délicat sur le choix de mes alimens.

Le 17 janvier, nous étions à la hauteur de Santo-Porto. Quand les vaisseaux hollandois qui vont au Cap ont été long-temps balottés par des vents contraires, dans les mers du nord, ils s'arrêtent assez volontiers à San-Jago, pour faire eau et prendre quelques provisions fraîches. On prétend cependant que l'eau de cette île ne se conserve pas fort long-tems. Nous la doublâmes avec un très-bon vent, afin de ne pas prolonger notre voyage.

Le 19, les Canaries parurent à notre droite, avec leurs hautes montagnes, jaunes et rouges, et le *Forte-ventura* à notre gauche.

Le 20, bon vent.

Le 26 fut le premier jour depuis notre départ, où nous eûmes le service divin. On récita des prières, on chanta des pseaumes, et on lut la bible. A la vérité, dans les beaux tems, on faisoit la prière du

matin et celle du soir, mais pas très-fréquemment.

Le soir, on voyoit dans l'eau des milliers d'animaux, brillans comme des étoiles, quand le bâtiment les touchoient, et de grosses boules qui répandoient autour de la fenêtre de la cahute, quand elle étoit ouverte, une lumière semblable à celle d'un éclair pâle.

Le 29, nous nous trouvâmes vers le 15e degré de latitude nord.

Le 3 et le 4 février, sous le 8e degré, c'est-à-dire, très-près de la ligne. Il éclairoit pendant la nuit, sans que le tonnerre grondât. On prétendoit que c'étoit signe de vent; mais nous n'en eûmes pas. On prit des poissons et quelques gros oiseaux. Les malmuks parurent. La chaleur devenoit chaque jour plus forte et plus insupportable. Nous trouvâmes que le jus de citron, mêlé avec du sucre, formoit une boisson très-rafraîchissante.

Le 8, l'on apperçut une superbe trombe; la colonne partoit de la surface de l'eau, comme de petits nuages dispersés, qui s'accrurent ensuite. Il en sortit une espèce de tuyau étroit, dont le milieu s'épaississoit insensiblement, et qui se terminoit en

nuée. Elle ne dura pas long-tems, et disparut aussi rapidement qu'elle s'étoit formée.

Le 21, une grande quantité de poissons nageoient à la suite du vaisseau ; c'étoit une grosse espèce d'aiguille de mer (1), dont la dernière vertèbre de l'épine du dos étoit très-longue.

Le 22, un peu après onze heures, nous passâmes la ligne ; la chaleur fut si vive, que le beurre ressembloit à de l'huile, la cire à cacheter se fondoit ; les lettres se collèrent ensemble, et les cachets furent effacés. Les poissons volans (2) parurent alors en foule ; ils voloient presque tous à la file les uns des autres ; néanmoins nous en vîmes quelques-uns voler en sens contraire. Nous apperçûmes aussi un gros oiseau noir, qui voloit très-haut.

Le scorbut commençoit à faire des progrès dans notre équipage ; l'eau dans laquelle nous avions eu cependant la précaution de jetter du vif-argent, devint putride, et avoit une odeur cadavéreuse ; les vers s'y étoient tellement multipliés,

---

(1) *Balistes.*

(2) *Exocœtus volitans.*

qu'on ne pouvoit plus en boire sans thé ou café. Mais, quelques jours après, elle se clarifia d'elle-même, et devint très-potable lorsque toutes ses ordures furent déposées au fond. En attendant, on recueillit de l'eau de pluie, malgré les défenses, parce qu'on la regardoit comme dangereuse, parce qu'on croit qu'elle engendre des maladies. Celle qui couloit le long des cordages, avoit le goût de la poix. On dit qu'on conserve la bière, en y mettant deux œufs qui s'y dissolvent.

Le 28 mars, nous eûmes le soleil à pic, et le dépassâmes de manière qu'il fallut ensuite prendre la hauteur à stribord, quoique nous l'eussions prise précédemment à bas-bord. Parvenus un peu au-delà de la ligne, du côté du sud, nous sentîmes le vent fraîchir de plus en plus, quoiqu'en général il ne fût pas très-bon, car il nous poussa du côté de l'Amérique, à soixante-dix milles environ de la terre. Plus nous tirions vers le pôle méridional, plus le fond de l'air se rafraîchissoit.

Le 24 mars, nous découvrîmes les montagnes du Cap de Bonne-Espérance. Nous pêchâmes des dauphins, que nous mangeâmes.

Le 26, une grande quantité d'oiseaux, particulièrement des malmuks, bruns en dessus, et blancs dessous le ventre, vinrent nous annoncer que nous approchions de la terre. Quand ils étoient fatigués, ils se reposoient sur les vagues de la mer, et ne parurent pas les jours suivans.

Le 28, l'on vit le varech-trompette (1) flotter sur l'eau, marque non équivoque que l'on n'est plus loin du Cap, du rivage duquel cette plante se détache.

Le nombre de malades, qui avoit été très-considérable pendant toute la traversée, commença un peu à diminuer, après que nous en eûmes perdu, à la vérité, une grande partie.

Les maladies dominantes sur le navire, furent les fièvres pourpres, putrides, accompagnées de rhumes, plus ou moins dangereuses, les rhumatismes, les érésipèles, le scorbut. Certains eurent des ulcères, des toux, des diarrhées, des dysenteries, des maux vénériens, &c.

Les matelots qui s'échauffoient à la manœuvre du gouvernail, jusqu'à suer, et

---

(1) *Fucus buccinalis.*

qui ne se mettoient pas ensuite à l'abri du froid, étoient ordinairement malades, mais plus souvent encore les soldats mal sains, et il arrivoit rarement à ces derniers de se tirer d'affaire.

On prend un nombre de gardes-malades, proportionné au besoin des circonstances. Ils donnent à boire aux personnes qui leur sont confiées, leur font prendre leurs médicamens, les aident à descendre de leur hamac, à y monter, et accompagnent les convalescens qui vont prendre l'air sur le pont. La fièvre se déclaroit rarement sans être précédée d'une crise, car les malades se couchoient presque nuds, ou avoient l'imprudence de se lever tout en sueur, buvoient de l'eau froide en secret, ou même s'en versoient sur le corps. Il en résultoit plusieurs métastases, et de cruels abcès aux bras, aux mains, aux jambes, et aux joues; la gangrène se mit à plusieurs, et d'autres se trouvèrent épuisés, au point d'en mourir. Quelques-uns en gardèrent une surdité, qui augmenta toujours.

Le métastase s'attachoit à la cuisse, où il leur causoit une douleur insupportable; quand il leur tomboit sur les yeux, ils ne

pouvoient plus voir ; leurs jambes s'enfloient, quand le pied en étoit attaqué ; enfin, plusieurs eurent la petite vérole. Les symptomes de certaines fièvres, étoient des vomissemens opiniâtres ; une diarrhée cruelle ; au transport, souvent succédoit la malignité ; deux malades eurent un délire doux, vingt-quatre heures avant leur mort, et ils chantèrent jusqu'au moment de rendre l'ame.

Depuis nôtre départ, nous comptâmes régulièrement cent cinquante malades, jusqu'au passage de la ligne, époque où les plus foibles de l'équipage succombèrent.

On avoit eu cependant la précaution de faire toujours marcher les pompes à air ; on empêchoit les ivrognes de dormir pendant le jour, et de boire pendant la nuit. Il y avoit continuellement une voile du grand mât rabattue devant la principale fenêtre du vaisseau, pour favoriser l'introduction de l'air frais ; l'équipage avoit ordre, quand il faisoit beau, de se tenir sur le pont, d'y transporter les coffres et les hamacs, pour leur faire prendre l'air, pendant qu'on nettoyoit l'intérieur, qu'on le parfumoit avec de la graine de

genièvre, de la poudre, et qu'on l'arrosoit de vinaigre. En outre, on excitoit les gens de l'équipage à s'amuser, à être toujours de bonne humeur, sur-tout très-propres, à sécher leurs hardes, et à en changer.

Le médecin ou le premier chirurgien, visitoit les malades deux fois par jour, à huit heures du matin et à quatre heures d'après-midi. C'est à cette dernière visite qu'il fait son ordonnance. Les noms de ceux qui peuvent s'avancer jusqu'au coffre aux médicamens, est marqué sur une ardoise, avec les remèdes qu'ils doivent prendre pendant la journée, et l'on va auprès du lit de ceux qui sont plus incommodés ; le médecin rend compte au capitaine ou au pilote de garde, du nombre des morts de la nuit précédente, et de la situation des malades. Il donne cet état, par écrit, au premier matelot, afin que les malades ne soient pas commandés de garde. Il leur prescrit les alimens qu'ils doivent prendre, et le *boutelier* est chargé de le faire préparer. On donne aux plus malades, la soupe et la desserte de la table des officiers. Quant à ce qui ne fait point partie des médicamens, ou même de

leur composition, comme l'eau fraîche, le sucre, le vinaigre, l'huile, le jus de citron, le vin d'Espagne ou le vin blanc, le salpêtre, l'eau-de-vie, le genièvre, &c. on en fait une liste, qu'on remet au premier pilote.

Après la mort d'un homme de l'équipage, le médecin en fait son rapport; le pilote de garde ouvre aussi-tôt le coffre du défunt, et distribue ses habits aux plus nécessiteux.

Le médecin garde aussi par devers lui un journal des maladies, de ces ordonnances, et une liste des morts, qu'il remet au gouverneur du lieu de sa destination.

S'il meurt un homme de l'équipage, tandis que le navire est dans une rade quelconque, on hisse un petit pavillon à une vergue; alors il vient une barque avec un cercueil, pour enlever le cadavre. Mais en pleine mer, on le coud dans un hamac, avec du sable ou du plomb, pour qu'il tombe au fond de la mer, et après qu'il a été exposé quelques heures au pied du grand mât, on le coule à l'eau.

Quand un homme a fait son testament avant de mourir, le premier matelot et le contre-maître le paraphent.

Les rations de comestibles qui doivent être distribuées toutes les semaines, ou d'une semaine à l'autre, comme huile, tamarin, jus de citron, beurre, froma-ge, &c. ne le sont quelquefois que tous les mois ou toutes les cinq semaines, se-lon le caprice et l'intérêt du capitaine, ou du premier pilote. Il en résulte qu'on soustrait à l'équipage une foule d'objets, qui sont ensuite vendus par les officiers qui ont commis ce vol, ou bien les gens de l'équipage n'ont plus de vaisseaux suffi-sans pour tout ce qu'on leur distribue. En outre, il leur arrive souvent de con-sommer en peu de jours, ce qui devoit leur durer plusieurs semaines. Les moins rusés se laissent voler. La distribution de la viande et du lard, se fait avec plus d'ordre. On donne à discrétion du vinai-gre, de l'huile, du sel et du poivre; mais chaque homme n'a qu'une demi-livre de beurre par semaine, et trois livres et demie de pain. Le mardi, on remet au cuisinier une livre de lard par tête; le jeudi autant de viande, le vendredi de la merlu-che, le dimanche des pois, de la viande; les autres jours, du gruau, des pois, des fèves, des pommes-de-terre, des choux rouges, et

des oignons de différentes espèces, du raifort, des carottes, tantôt avec du lard, et tantôt avec de la viande fraîche. Dès que le navire a gagné au large, chaque homme reçoit trois fromages, pesant chacun plusieurs livres.

La compagnie des Indes fournit aussi des bas, de la burre grosse et fine, qu'on donne à crédit à ceux qui veulent en porter. Mais comme le capitaine préside encore à cette distribution, ceux qui l'importunent en reçoivent préférablement à ceux qui en ont véritablement besoin.

Le 30 mars nous apperçûmes encore de grands oiseaux, qui nous annoncèrent que le Cap n'étoit plus éloigné. On distribua pour la seconde fois des habits aux soldats, qui jusqu'à ce moment avoient été à demi-nuds.

Le 7 avril, nous vîmes une mollusque (1) qui voguoit sur la mer. Les grands malmuks parurent plus nombreux que jamais, et un vent contraire nous empêcha d'approcher de la terre.

Le 10 on vendit à l'encan les effets d'un matelot qui venoit de mourir. Ils se montè-

---

(1) *Holathuria physalis.*

rent à 68 florins, dont la moitié fut destinée pour les pauvres de la Hollande, et l'autre moitié pour ceux du Cap, sans qu'on daignât même songer aux héritiers du matelot.

Vers les quatre heures d'après-midi, nous découvrîmes un bâtiment et un oiseau blanc et bleu, de la grosseur d'une hirondelle, qui se balançoit sur l'eau. Deux baleines passèrent auprès de nous, et l'eau avoit déjà changé du noir au vert, preuve certaine pour les marins que la mer n'étoit plus si profonde, et que nous approchions de la terre.

Le 11 nous vîmes des oiseaux de terre, qu'on distingue aisément de ceux de mer, en ce qu'ils ne volent pas avec la même vîtesse, et qu'ils agiteut beaucoup plus leurs ailes. Vers dix heures on commença à découvrir la montagne de la Table : l'eau étoit toute verte.

Le 12, il s'éleva un vent sud-est, qui nous empêcha de gagner le port, de manière que, pendant plusieurs jours, nous ne fîmes que louvoyer.

Le 14, nous vîmes des souffleurs, des chiens de mer (1) sautant, et le varech-

---

(1) *Phoca*.

trompette (1) nager sur l'eau en grande quantité. Les oiseaux de terre se reposent souvent sur cette plante.

Le 15, une multitude d'oiseaux de mer nageoient devant le port.

Le 16, nous abordâmes heureusement à la rade de la baie de la Table; et après y avoir mouillé, nous fîmes une décharge générale de nos canons, et nous nous félicitâmes mutuellement.

Le commandant des forces navales et un chirurgien, vinrent de la ville; le premier, pour recevoir les dépêches de la compagnie, et autres papiers; le second, pour s'informer du nombre des morts et des malades. Il s'en trouva peu de ceux-ci; mais nous avions perdu cent quinze hommes, dont dix étoient morts à la rade du Texel, et deux noyés par accident. Les autres vaisseaux qui nous accompagnoient avoient encore été plus malheureux; le *Hoenkoop* comptoit en tout cent cinquante-huit morts, dont cent trente-six devant le Texel et ving-deux pendant la traversée; le *Guillaume V*, deux cents trente, et le *Jongé-Samuel*, de Zélande, cent trois.

---

(1) *Fucus buccinalis.*

A peine eûmes-nous mouillé, que notre vaisseau fut environné d'une multitude d'esclaves noirs, et de chinois, qui venoient, dans de petites barques, vendre à prix d'argent, ou troquer de la viande fraîche, des légumes, que les matelots recevoient avec empressement, pour des habits ou des marchandises.

Parmi plusieurs vaisseaux qui nous avoient devancés dans la rade, j'en vis un suédois, qui avoit amené mon ami le docteur Sparrmann.

Le 17, je suivis à terre le capitaine, et j'eus un logement chez M. Hendrick-Fehrsen.

SECONDE PARTIE.

SÉJOUR au Cap de Bonne-Espérance, et différentes excursions dans l'intérieur des terres : depuis le 17 avril jusqu'au 7 septembre 1772.

CHAPITRE PREMIER.

SÉJOUR AU CAP.

En arrivant au Cap, mon premier soin fut d'aller rendre mes devoirs à M. le baron Joachim van Plettenberg, vice-gouverneur, ainsi qu'aux autres membres de l'administration, pour lesquels j'avois des lettres de recommandation. Je remis à M. de Plettenberg, la lettre adressée à M. Tulbagh, qui étoit mort le mois d'août précédent, dans un âge avancé et généralement regretté ; mais je n'y perdis rien, car le vice-gouverneur me reçut très-bien, et promit de me seconder dans le projet que j'avois formé de faire un voyage dans l'intérieur du pays, pendant mon séjour au Cap.

Tandis que ma chère patrie, que j'avois laissée au-delà de la ligne, goûtoit déjà les prémices du printems, l'hiver commençoit ici à se faire ressentir. Il me fallut attendre plusieurs mois avant de m'engager dans l'intérieur du pays, et je ne commençai mes courses qu'en septembre. Je ne crus pouvoir mieux faire que d'employer ce tems à étudier l'économie rurale, à connoître les établissemens de la ville du Cap, les productions animales et végétales des environs et des montagnes voisines, où je fis différentes excursions, en attendant que je pusse pénétrer plus avant, et examiner avec plus d'attention.

Le Cap de Bonne-Espérance est la pointe de terre de l'Afrique, et même de tout l'ancien continent, la plus avancée vers le midi; c'est aussi le plus grand cap connu.

Barthelemi Dias, Portugais, le découvrit en 1487, et le roi Emmanuel lui donna le nom de *Cap de Bonne-Espérance* (1). Vasco de Gama y aborda pour la seconde

(1) Voyez les *Découvertes des Portugais dans les Indes*, par le P. Laffiteau, tom. I, page 67, édit. *in*-12. *Note du rédacteur.*

fois

fois en 1497, par ordre du roi de Portugal; selon les observations de la Caille, ce Cap gît vers le 33e degré 35 minutes de latitude sud, et 35 degrés 2 minutes de longitude.

La baie de la Table, où les vaisseaux mouillent dans une grande rade, est à un peu plus d'un quart de mille de la ville.

Le lendemain du jour de notre arrivée on transporta les malades à l'hôpital; le sous-chirurgien les accompagna. Les soldats, conduits par leur chef, entrèrent dans la ville, où celui-ci ne fait plus que le service de sergent.

La ville est bâtie avec beaucoup de régularité, et s'étend depuis le rivage de la mer jusqu'au pied de la montagne de la Table, derrière la partie gauche de la montagne du Lion, et un peu à l'est de la montagne du Diable. Sa plus grande dimension se mesure conséquemment du sud à l'est.

En descendant à terre, on n'est pas fouillé ni interrogé par des commis, ni arrêté par des barrières. Quoique la ville n'ait ni portes, ni remparts, elle n'en est pas moins en sûreté au milieu des sauvages.

Toutes les maisons ici sont de pierres, et blanchies avec une, quelques fois deux, mais rarement trois couches de chaux; la plupart des toits plats, ou couverts d'une herbe indigène, nommée gazon des toits (1), qui pousse sur une charpente fort basse, à cause des grands ouragans qui empêchent qu'on n'élève les bâtimens à une certaine hauteur, et qu'on ne les couvre en tuiles. Il n'y a que la maison du gouverneur et le magasin de la compagnie qui aient trois étages.

On ne se sert pas de domestiques européens, ce sont des esclaves noirs ou mulâtres de Madagascar, de la côte de Malabar, ou de différentes autres contrées de l'Inde. Ils parlent malais ou mauvais portugais, mais rarement hollandois, et savent différens métiers très-lucratifs pour leurs maîtres. On recherche plus particulièrement les tailleurs, les maçons et les cuisiniers. Les esclaves se louent pour travailler à la semaine ou au mois; pendant ce tems ils sont obligés de payer une certaine somme à leur maître. Les mâles tiennent beaucoup à leurs cheveux, et les

---

(1) *Restio tectorum*. L. Suppl. p. 425.

enveloppent dans un mouchoir roulé en turban autour de leur tête ; les femmes se contentent de les relever et de les attacher avec une grosse aiguille. Une courte jaquette ou espèce de corset, avec un pantalon, forme tout leur habillement. Ils ont toujours la tête et les pieds nuds, comme une marque de leur servitude.

Avant qu'on ne se mette à table, et quand on en sort, un esclave présente aux convives, de l'eau et un essuie-main ; dans les maisons opulentes, chaque convive en a un derrière soi pour le servir. Ils tiennent ordinairement un éventail de feuilles de palmier, pour chasser les mouches, qui ne sont pas moins importunes qu'en Europe.

Dans l'intérieur comme à l'extérieur de la ville, on voit de superbes jardins remplis de légumes et de fruits. Ils sont arrosés par les eaux qui descendent en ruisseaux du haut des montagnes voisines. Le plus grand et le plus magnifique de ces jardins, est incontestablement celui de la compagnie des Indes ; il s'élève là comme un chêne antique, au milieu des foibles roseaux. Il fournit aux nouveaux débarqués leurs premiers rafraîchissemens ; son

extrême fertilité et l'abondance de ses productions, le mettent en état de pourvoir les vaisseaux hollandois, et même les étrangers, de tous les végétaux nécessaires à la continuation de leurs voyages. On tire chaque année des graines nouvelles de Hollande, parce que les espèces dégénèrent par la suite du tems, à l'exception de celle des choux-fleurs, qui se bonifient au Cap, et s'abâtardissent en Hollande.

Les pommes, les poires et autres fruits d'Europe, mûrissent ici plus ou moins bien, mais n'acquièrent jamais le même degré de maturité et de bonté, et ne se conservent pas long-tems. Les pêches n'y sont pas aussi exquises que dans le midi de l'Europe. On les fait sécher comme les poires, avec ou sans les noyaux.

Les arbres transplantés d'Europe, comme le chêne, le peuplier blanc (1), perdent leurs feuilles en hiver, comme dans leur pays natal, tandis que ceux d'Afrique restent toujours verds. Cette différence est d'autant plus singulière, que l'hiver n'est pas plus froid ici que l'automne en Suède;

(1) *Quercus robur* et *Populus alba*.

en outre, les feuilles tombent dans la partie méridionale de la ligne, précisément à la même époque où elles poussent dans le nord. On ne plante pas ici de tilleul (1), parce qu'il ne peut résister aux ouragans qui désolent assez souvent ces rivages, et il ne profite pas. Le noisettier ou coudrier (2), le cerisier (3), le groseiller blanc ou vert, le groseiller rouge et blanc, donnent rarement du fruit. Le myrthe parvient à la hauteur ordinaire d'un arbre, mais son tronc n'acquiert pas de dureté, et il n'est pas très-fourni de branches. Sa flexibilité le rend très-utile pour former de hautes haies dans un pays sujet aux ouragans, parce que son tronc cède volontiers aux efforts du vent.

Le pied de la montagne, ou les collines qui environnent la ville, sont composées d'une terre grasse rougeâtre, couleur qu'elle contracte par l'eau teinte d'acide de fer, qui découle par les fentes des rochers. Plus haut, sur le sommet de ces collines, sont des pierres grandes et pe-

---

(1) *Tilia Europea.*

(2) *Corylus avellana.*

(3) *Prunus cerasus.*

tites, détachées de la montagne, et éparses çà et là.

Je vis le jardinier Auge, qui avoit fait plusieurs voyages de long cours dans l'intérieur des terres, où il avoit rassemblé toutes les plantes et les insectes envoyés depuis en Europe, par le gouverneur Tulbagh, à M. de Linnée et aux professeurs Burmann et Van-Royen. Comme il ne manquoit pas de faire annuellement quelques courses dans l'intérieur du pays, il vendoit aux étrangers des herbiers, des oiseaux, et des insectes. Le docteur Grubb acheta de lui cette belle collection de plantes, qui passa ensuite au professeur Bergius. Ce dernier en a donné une magnifique description dans son ouvrage intitulé *Plantæ capenses*. Les connoissances botaniques d'Auge ne sont pas très-étendues, et il s'est borné à rassembler tout ce qui lui a paru grand et beau. C'est cependant à lui seul, pour ainsi dire, que nous devons les découvertes faites après MM. Herrmann, Obdenland et Hartog, dans cette partie de l'Afrique.

Mais jettons maintenant un coup-d'œil sur l'état militaire du Cap.

La citadelle est bâtie sur le rivage, à

l'est de la ville, environnée de hautes murailles et de fossés profonds. Elle renferme des logemens suffisans pour le gouverneur, qui n'y demeure cependant pas; pour le major et pour les autres officiers, ainsi que pour les soldats. Immédiatement après le coucher du soleil, on ferme la grande porte; les soldats qui n'ont pas la permission de sortir, se rassemblent au son du tambour, et on fait l'appel de chaque compagnie. La petite porte reste ouverte jusqu'à dix heures, moment où l'on sonne une cloche pour rappeller les soldats qui n'ont pas la permission de passer la nuit dans la ville; on ne l'ouvre plus jusqu'au lever du soleil, à moins qu'il ne survienne un événement extraordinaire, ou pour un cas très-pressant, comme, par exemple, lorsqu'on a besoin d'une sage-femme.

Il faut toujours qu'un chirurgien couche dans la citadelle.

Le premier objet dont un soldat est obligé de se pourvoir, est son équipement; la compagnie le lui avance, et il s'acquitte en la servant. Tous les trois ans elle fait établir une certaine quantité d'équipemens pour la troupe. S'il ne s'en trouve pas assez pour les recrues nouvellement

arrivées, ces soldats sont obligés de monter la garde avec les hardes que leur ont donné les marchands de chair humaine, lesquelles consistent ordinairement en un gilet et un pantalon.

Ceux qui ont reçu un *billet de transport* en Hollande, n'en touchent le montant qu'au terme fixé, et lorsqu'il est bien gagné ; ces effets sont en général à dix-huit mois de vue, et même plus ; pendant tout ce tems, le propriétaire ne reçoit que la paie nécessaire pour sa nourriture et son service. Il doit se procurer, par un métier quelconque, son habillement et l'aisance qu'il desire. Ceux qui n'ont pas d'état, montent la garde pour les autres. Un soldat qui sait un bon métier, peut gagner une demi-rixdalle (1) par jour ; il donne quatre schelings de Hollande pour sa garde. Quelques-uns gagnent aussi un peu d'argent en lavant le linge de leurs camarades. Un soldat peut bien toucher double paie pour sa nourriture, mais on lui retient deux florins par mois, pour ce qu'on appelle les *subsides*.

(1) Un ducaton.

Chaque soldat monte la garde de deux jours l'un, ou tous les trois jours; de manière qu'il a toujours à lui un jour et souvent deux. La garde est, comme presque partout, de vingt-quatre heures, le moindre poste est composé d'un caporal et trois hommes; les grands postes sont commandés par un sergent avec douze hommes; les factions durent deux heures; chaque homme en fait quatre, et se repose quatre heures entre chacune.

L'engagement des soldats est de cinq ans, sans y comprendre la durée de leur retour en Europe. Pendant tout ce tems, il ne leur est pas permis de retourner dans leur patrie; mais ceux que les officiers favorisent, ont bien plutôt leur congé; certains même retournent sur le navire qui les a amenés. Un soldat peut se faire matelot.

Quand un soldat a fini son tems, il est libre de s'en retourner dans sa patrie, ou de contracter un nouvel engagement de trois années; alors il reçoit deux florins d'augmentation par mois. A l'expiration de ce second engagement, s'il veut en contracter encore un autre de deux ans, il a une autre augmentation de deux flo-

rins, ce qui forme le *maximum* de la paie d'un soldat, car il ne peut aller au-delà, à moins qu'il n'obtienne un grade. Le simple soldat peut devenir caporal, sergent, et même officier; il peut être *assistant* dans quelque comptoir, ou chirurgien, quand il a fait ses cours en Europe.

Au reste, un soldat a plusieurs moyens de se débarrasser de son mousquet, et même du service. Le plus commun est, comme on dit ici, d'aller en *pass*, c'est-à-dire, d'avoir un congé; alors on est affranchi de tout service, et on se soutient en exerçant la profession que l'on a apprise. Ce congé ne coûte que quatre rixdalles par mois, et un schelling à l'adjudant de la compagnie; et l'on touche en même tems la paie de chaque mois. Pendant mon séjour au Cap, il y avoit cent cinquante soldats en *pass*; le produit de leur congé se partage entre ceux qui font le service de la garnison, et se nomme *argent de service*. Un soldat reçoit huit à neuf rixdalles; le caporal, douze; le sergent, seize; les officiers se partagent le reste. L'argent du *pass* doit être remis régulièrement le dernier jour de chaque mois, entre les mains du ministre, qui en

est dépositaire. En tems de guerre on n'accorde pas de *pass*, et tous les soldats font leur service personnel.

On accorde aussi des congés au profit des officiers de l'état-major, sous la dénomination de *gardes-francs*.

Le gouverneur prend autant de soldats qu'il en veut, pour son service; le major vingt-quatre et même plus; le procureur-fiscal deux; le teneur de livres, un; ainsi des autres. Ces soldats, devenus gardes-francs, travaillent alors pour ces messieurs, ou bien leur remettent le montant de leur *pass*. Plus on en occupe de cette manière, plus souvent le tour de garde revient pour ceux qui restent.

La paie se distribue tous les quatre mois, chez le lieutenant de chaque compagnie, et ce quatrième mois se nomme, à cause de cela, le *bon mois*.

Un habitant de la ville ou de la campagne, qui desire avoir chez lui un soldat pour instruire ses enfans, ou travailler dans son attelier, peut l'obtenir, en payant le montant du *pass*; mais si l'homme sur qui il a jetté les yeux, a eu en Hollande un *billet de transport*, il faut, sur le champ, en compter le montant. C'est en-

viron 80 rixdalles, que le soldat acquitte peu à peu par son travail; mais s'il vient à mourir auparavant, celui qui lui a avancé la somme la perd.

Les matelots obtiennent aussi quelquefois des *pass* ou congés; mais ils sont obligés de payer huit rixdalles par mois, au maître de l'équipage.

On a encore des dispenses de service, avec la perte de sa paie; mais ce n'est qu'autant qu'on est regardé comme incapable de servir la compagnie. On nomme *licenciés* (1) ceux qui ne font pas de service, sans avoir de congé temporaire ou absolu, et qui ne touchent pas de paie. Ils ne sont même libres qu'en tems de paix; en rentrant au service, ils sont obligés de servir cinq ans, c'est-à-dire, de remplir le tems de leur engagement.

On exige une grande propreté de la part des soldats, sur-tout lorsqu'ils sont de garde ou qu'ils vont à la parade. Ils doivent avoir du linge et des bas blancs, veste blanche; le fusil, les boucles et les boutons bien clairs.

Un consolateur des malades fait la prière

(1) *Lichten.*

tous les jours dans la citadelle, matin et soir, excepté le dimanche, jour où l'on pose une sentinelle à la porte de l'église, parce que l'on n'en permet pas volontiers l'entrée aux soldats.

Devant la citadelle est une place considérable pour les tonneliers; les vaisseaux y déposent leurs tonneaux à raccommoder, et beaucoup de planches. Ces objets sont gardés pendant la nuit par une sentinelle, pour qui ce poste devient quelquefois lucratif, quand il lui arrive de surprendre un amant avec sa maîtresse, caché entre les planches ou les tonneaux. Ceux-ci sont obligés de payer quelques rixdalles, pour se soustraire à la honte d'être découverts.

Quand un soldat tombe malade, on le conduit à l'hôpital, où il est traité, soigné et nourri *gratis*, jusqu'à parfait rétablissement; mais pendant sa maladie, sa solde ne court pas, et il ne reçoit pas même l'argent de la subsistance, mais on lui tient compte du montant, encore perd-il cette somme, quand on le traite pour la maladie vénérienne.

Il peut aller par-tout ailleurs qu'à l'hôpital, si cet endroit lui déplaît; mais alors

il se fait traiter à ses frais, et on lui paie ses appointemens et sa subsistance.

Les appartemens n'ont pas de cheminées, elles y seroient inutiles. J'en ai cependant vu dans des salles, plutôt par curiosité que par nécessité. Les poëles y sont inconnus; les femmes se servent en hiver, de charbon dans des chaufferettes.

Août et septembre sont les mois où le froid se fait le plus vivement ressentir, sur-tout les matins et les soirs, quand il fait de la pluie ou du vent. On y est d'autant plus sensible, qu'on est toujours habillé à la légère. La température de l'hiver du Cap, ressemble parfaitement à celle des mois d'août, de septembre et d'octobre en Suède.

On voit rarement des femmes mettre leurs enfans en nourrice; en général elles les allaitent elles-mêmes, ce qui leur procure des couches très-faciles.

Il y a peu de familles issues de mères noires, et sur-tout qui en conservent des traces jusqu'à la troisième génération. Un Européen qui se marie avec une esclave noire affranchie, a un enfant mulâtre d'abord, mais qui, dans la suite, blanchit plus ou moins. Les enfans de celui-ci,

quand il s'unit avec une Européenne, sont tout à fait blancs, et souvent d'une grande beauté.

La maison des esclaves de la compagnie, est voisine du jardin, et renferme une immense quantité de ces malheureux, qui sont tous très-occupés, les uns à la construction des bâtimens, les autres au transport des marchandises, et à d'autres travaux de cette espèce. Les esclaves malades sont soignés par le chirurgien attaché à l'établissement. La compagnie tire la plupart de ses esclaves de l'île de Madagascar ; les habitans en achètent aux officiers qui viennent sur des vaisseaux des Indes, soit Hollandois, François, quelquefois aux Anglois, mais jamais aux Suédois. Avant que le vaisseau ne parte d'ici, on y embarque tous ceux qui sont convalescens.

Pendant leur séjour, les officiers vendent, avec un grand avantage, différentes marchandises d'Europe, comme le vin, la bière, le tabac, les pipes de terre, des ustensiles de fer, délicats ou grossiers, des habits de draps, du verre, des meubles, des jambons salés, de la viande, des saucisses, des langues, des harengs,

de la merluche, du saumon, du fromage, et autres denrées fort recherchées.

Un vaisseau étranger en rade, n'a besoin que d'y rester peu de tems, pour prendre les provisions dont il a besoin; mais les Hollandois y séjournent plus long-tems, pour laisser reposer les malades de leur équipage; à la fin, ils sont obligés de les emmener à demi-convalescens. Ils ont besoin, pour la manœuvre, d'un bien plus grand nombre d'individus que les autres nations européennes, parce que leurs navires sont construits d'après les anciens principes, avec de grosses poulies et de grosses cordes.

Le jardin de la compagnie est toujours ouvert pour servir de promenade publique; il a neuf cents quatre-vingt-seize pas de longueur, sur deux cents soixante un de large, et quarante-quatre compartimens, formés par des haies, composées pour la plus plupart, de chênes et de lauriers (1), qui ont plusieurs aunes de hauteur. J'observai que le royen velu (2), qui croît auprès du chêne de ces haies,

(1) *Laurus nobilis.*

(2) *Royena villosa.*

avoit une de ses branches passée à travers le tronc même d'un de ces arbres, sur lequel il se trouvoit alors une plante parasite (1).

Je remarquai en outre, dans un autre jardin où l'on avoit fait un banc avec une planche clouée, entre deux arbres, que l'écorce d'un de ces arbres avoit crû sur le banc comme une éponge ou comme un champignon (2), et contribuoit à sa solidité.

La ménagerie du jardin de la compagnie, renfermoit plusieurs animaux rares vivans, et sur-tout un grand nombre d'oiseaux.

Il arrive souvent que deux esclaves de différent sexe, et appartenant à deux maîtres, s'entre-aiment; le maître de la femme favorise leur inclination, parce que l'enfant lui appartient. Tous ceux qu'elle peut avoir d'un esclave affranchi, ou même d'un Européen, sont esclaves comme elle. Ils se marient aisément, et se divorcent de même.

---

(1) *Parasitica.* M. Thunberg auroit dû indiquer le genre et l'espèce de cette plante.

(2) *Boletus.*

Un maître peut corriger son esclave avec un nerf de bœuf, mais il n'a nul droit sur sa vie, dont le gouvernement seul peut disposer. Un esclave traité trop durement peut se plaindre au procureur-fiscal, et s'il est dans son droit, le maître paie une bonne amende ; mais s'il lui arrive de lever la main sur son maître, sa maîtresse, ou quelque autre Européen, on le punit de mort.

Un esclave n'est pas admis en témoignage, et ne doit pas avoir d'armes à feu. Comme ils sont toujours infiniment plus nombreux que les Européens, on a soin de les tenir désarmés. Dès qu'un esclave est affranchi, il met des bas, des souliers, et porte un chapeau pour marque de sa liberté.

En avril, mai et juin, époque où les vaisseaux sont en rade, les officiers y font vendre des marchandises à la criée, et paient cinq pour cent au procureur-fiscal. Il reçoit aussi cinq rixdalles pour chaque coffre, nommé *coffre de reconnoissance*, que l'on transporte à terre ; en Hollande, les mêmes ballots ne paient que cinq florins. Toutes les marchandises d'Europe sont vendues à trente, quarante, cinquante et cent pour cent de bénéfice.

L'hiver dure ici depuis la mi-mai jusqu'à la mi-août ; pendant cet intervalle, aucun vaisseau ne peut aborder à la baie de la Table, à cause des orages et des vents du nord-ouest, qui règnent et qui pourroient pousser les vaisseaux sur le rivage ; ceux qui arrivent sont obligés alors de mouiller dans la baie Falso.

Les jalousies des fenêtres sont de joncs fendus très-menus, et attachés avec du fil ; le jonc sert aussi à faire des corbeilles, des chassis de lit, et des siéges de chaises.

Les troncs des gros bamboux, qui sont très-forts, quoique creux, servent à faire des montans d'échelles, à porter des seaux, des caisses ; on emploie les jeunes, dont le tronc est moins gros, à recouvrir le sommet des murs, qui sont de planches, et ressemblent à des espèces de cloisons.

Les pommes à semences de l'arbre d'argent (1), servent ordinairement au chauffage (2).

---

(1) *Protea argentea.*

(2) Ce fruit ressemble beaucoup au cône du pin, qu'on nomme vulgairement pomme de pin. Ceux qui

On emploie le restion fourchu (1) à faire de longs balais.

Les gousses ou baies d'une espèce de gethylis (2), qui se trouve dans le sable des dunes hors de la ville, et qui n'a ni feuilles, ni fleurs, fait les délices des femmes. Cette baie, qui est longue comme le doigt, et un peu plus large par le bout, a un goût agréable et une odeur semblable à celle de la fraise, qui remplit l'appartement.

En creusant des degrés de terre grasse non loin du rivage, on tira devant moi de la terre mêlée de coquillages, que l'on met dans des corbeilles, et qu'on lave ensuite jusqu'à ce qu'il n'y reste plus de terre. Je vis aussi ramasser bien attentivement toutes les coquilles que les vagues poussent sur le rivage, et en former de gros tas pour faire de la chaux. Et

---

nous parviennent ici renferment des graines qui lèvent assez facilement; mais les jeunes et charmans arbres qui en proviennent, sont très-difficiles à conserver, sur-tout lorsqu'ils ont atteint la hauteur de six à sept pieds. *Lam.*

(1) *Restio dichotomus.*

(2) *Gethyllis.* On la nomme *kuku makranka* dans le pays.

voici de quelle manière : on construit un bûcher de troncs d'arbres et de branches, sur lequel on fait calciner les coquillages. Les prisonniers relégués à Robben-Eyland (1), ramassent beaucoup de ces coquilles, que l'on convertit en chaux pour le service de la Compagnie. Il n'y a pas dans toute la contrée, une seule montagne qui renferme de la pierre à chaux.

Les Hollandois ici, et dans toutes les Indes, naissent marchands aussi naturellement que certains hommes, dit-on, naissent poètes. Si un père de famille exerce toute autre profession que le commerce, sa femme ou ses enfans se livrent à celle-ci, de différentes manières, et sans avoir un but bien déterminé ; car on auroit de la peine à trouver au Cap un vrai négociant. Cependant tout le monde se mêle de trafiquer ; ils ne vendent, à la vérité, qu'une certaine espèce de marchandise, à une certaine époque de l'année, et tâchent de gagner là-dessus le plus qu'ils peuvent.

Deux sortes de vents règnent ici, et quelquefois avec une grande violence ; ce-

(1) L'île des Chiens de mer.

lui du sud-est en été, et du nord-ouest en hiver. Quand le premier s'élève, il pousse les nuages bien loin au-delà des montagnes, et bientôt après, il tombe une petite pluie fine ; ces nuages se dispersent sur la cime des montagnes, et quand ils sont complètement dissipés, le vent a beau continuer de souffler, le tems n'en est pas moins constamment beau et serein.

Les habitans du Cap travaillent tous les jours, sans excepter même le vendredi-saint. Ce jour il y a prêche l'après-midi, et l'on ne fête qu'une demi-journée.

La ville ne renferme qu'une seule église réformée, assez grande et belle. Les Luthériens, quoique très-nombreux, n'ont pu encore obtenir la permission d'en faire construire une (1) : deux prêtres logés dans la ville, et largement salariés, desservent l'église réformée.

L'hôpital est fort mal situé et en mauvais état ; on songe même à en bâtir un plus vaste et plus commode. Les malades sont mal sollicités, par l'ignorance de ceux qui les traitent, quoique la Compagnie n'é-

---

(1) Depuis le départ de M. Thunberg, les Luthé-

pargne rien pour cet objet. On m'a dit qu'elle achetoit seulement pour deux cents ducatons, c'est-à-dire, un peu plus de six cents florins d'amandes pour les malades, qui ne peuvent pas cependant en obtenir une. On en paie la moitié tous les six mois, après avoir évalué combien de milliers d'amandes cette somme doit procurer, d'après le taux courant. Elle est toujours la même; mais la quantité d'amandes varie, selon les prix, et les malades n'en ont jamais davantage.

Les chirurgiens reçoivent huit rixdalles pour chaque vérolé qui passe les grands remèdes à l'hôpital; le malade paie deux rixdalles pour les frais de médicamens, ainsi il n'est pas traité *gratis*.

La petite vérole et la rougeole, sont ici les maladies les plus dangereuses; on s'en préserve avec autant de soin que de la peste. C'est pourquoi, dès qu'un vaisseau a mouillé dans la rade, on y envoie un chirurgien pour le visiter, et s'il y trouve un seul homme attaqué d'une de ces

---

riens ont obtenu le libre exercice de leur religion, et ont fait construire, au Cap, une église où ils ont prêche publique.

deux maladies, il est défendu à l'équipage de descendre à terre, et on lui indique un autre endroit où il doit se rendre ; en attendant, on lui envoie tout ce dont il a besoin. Dès que la petite vérole se déclare au Cap, tous les habitans fuient à la campagne (1). J'ai remarqué que la petite vérole, et les vaisseaux françois, qu'on regardoit comme ennemis, faisoient trembler et fuir les bourgeois et les riches paysans. De mon tems, ils n'étoient pas encore assez raisonnables pour adopter l'inoculation.

Un vaisseau danois apporta la petite vérole en 1713. Elle fit des ravages épouvantables parmi les Hollandois et les Hottentots ; peu de familles furent épargnées. La mortalité fut si terrible chez les Hottentots sur-tout, que les chemins étoient jonchés de cadavres, privés de sépulture.

---

(1) Les Chrétiens font la même chose au Levant, dès que la peste se déclare dans la ville qu'ils habitent. Cette précaution les met à l'abri de ce fléau, tandis que les Musulmans, profondément pénétrés du dogme de la prédestination, vivent familièrement avec les pestiférés et meurent par centaines. *Note du rédacteur.*

En 1755, elle se manifesta pour la seconde fois. En 1767, un vaisseau danois l'apporta pour la troisième fois ; depuis cette époque elle n'a pas reparu. La rougeole n'a pas été moins meurtrière à sa dernière apparition, parce que les chirurgiens envoyés par le gouvernement ne savoient pas traiter cette maladie. Il est fâcheux, en parlant de la médecine et de l'état de cette science, depuis quelque tems au Cap, de ne pouvoir pas en donner de meilleurs renseignemens, que ceux de Kœmpfer sur les chirurgiens des Indes orientales (1).

Mais terminons la description de la ville du Cap. On a pratiqué, dans plusieurs rues, des fossés destinés à recevoir l'eau qui coule des montagnes voisines, à la vérité, en très-petite quantité ; mais le canal qui conduit l'eau de ces mêmes montagnes, par des tuyaux, jusqu'au grand port des vaisseaux, est bien plus considérable que tous ces fossés, puisque les chaloupes peuvent y aborder commodé-

---

(1) Voyez *Amœnitates exoticæ. Fascicul. 3*, pages 534 et 535.

ment, et y remplir leurs tonneaux d'eau fraîche.

Il y a dans la ville trois grandes places; dans l'une, on remarque l'église réformée et une fontaine; dans l'autre, la maison commune; la troisième a été construite depuis peu pour la commodité des paysans, qui viennent vendre leurs denrées aux habitans de la ville. On se propose d'y établir un corps-de-garde pendant la nuit.

Sur le rivage qui borne la ville du côté de la mer, on a dressé trois batteries de différentes forces, et aujourd'hui en assez mauvais état (1).

La citadelle est située de manière à protéger la ville contre les ennemis de l'intérieur du pays, et ceux du dehors. Cependant les batteries dont nous venons de parler, seroient bien plus redoutables pour les vaisseaux étrangers, que tous les canons de la citadelle.

---

(1) On les nomme la grande, la nouvelle, la petite batterie, celle de Knocken et de Linievake.

CHAPITRE II.

PROMENADE aux environs du Cap.

Au commencement de juin, je fis un voyage à la montagne Paarl, avec le docteur Le Sueur, né au Cap, qui avoit étudié en Hollande, et reçu docteur à Groningue. On l'avoit engagé à visiter un malade, à qui une longue fièvre avoit laissé une telle foiblesse dans les jointures, qu'il ne pouvoit porter sa main à la bouche, ni se soutenir sur ses jambes.

Dans plusieurs endroits le chemin étoit submergé par l'eau de la pluie, qui entroit quelquefois même dans la voiture, et couloit avec une rapidité extrême.

Le sol est maigre et constitué, presque par-tout, de sable ; au fond est une terre mêlée de corps ferrugineux, de terre glaise, d'acide vitriolique, et de chistes. Cependant il produit beaucoup de phyliques, de bruyères et de protés (1).

Les matinées et les soirées sont plus

---

(1) *Phylicæ, ericæ, proteæ.*

fraîches à Paarl qu'au Cap, et la gelée blanche y fait souvent du tort aux légumes. Le vent d'est y souffle avec force, et casse même les épis de froment dans l'été.

Dans cette saison l'on bat ici le beurre tous les jours, et tous les deux ou trois jours en hiver. On met dans de l'eau tiède l'instrument où l'on agite le lait, afin que la crême s'en sépare plus aisément ; le vase dans lequel on bat le beurre, représente un cône renversé, dont le bas est plus large que le haut ; il a un large rebord fait en cuvette, pour recevoir les éclaboussures du lait, et empêcher qu'il n'en tombe à terre, tandis qu'on le bat (1).

Toutes les maisons sont situées au pied de la montagne, qui leur fournit de l'eau; mais comme elle en manque dans plusieurs endroits, et qu'il résulte de ce défaut une grande stérilité, la contrée n'est pas très-peuplée. Le sol de l'Afrique, en général, est mauvais, et la fertilité de certains endroits, que quelques voyageurs ont encore

---

(1) C'est le même instrument dont on se sert pour battre le beurre dans la Flandre et dans les départemens du nord de la France. *Note du rédacteur.*

bien amplifiée, doit être attribuée à la bonté du climat; et en effet, la portion de terre végétale où il se trouve de l'eau, et que l'on cultive, rapporte assez abondamment.

L'habitant de la campagne qui se propose de former un établissement, choisit un terrain dans le voisinage duquel il y ait de l'eau, pour avoir de bons fruits et de bon vin, objets auxquels ils tiennent fortement.

Ils bâtissent leurs maisons eux-mêmes, tantôt avec de la brique, tantôt avec de la terre glaise, de la chaux et du sable. Ils ont tous beaucoup de bestiaux et de volailles, tels que des chevaux, des bœufs, des vaches, des moutons, des agneaux, des chèvres, des canards et des oies, qu'un esclave conduit dans la campagne, sur les côteaux, et il les ramène au soleil couchant. Ils passent la nuit en plein air, dans une enceinte formée par un mur de terre grasse, et divisée par compartimens, parce qu'on les tient séparés les uns des autres. Ces moutons perdent beaucoup (2) par leur toison. Rien de plus amusant que

(1) *Ovis laticauda*.

de voir les agneaux que l'on garde à la maison tant qu'ils sont petits, courir le soir au-devant de leurs mères, du plus loin qu'ils les entendent; mais ne les voyant point, ils reviennent aussi-tôt sur leurs pas. La faim dont ils sont tourmentés, les fait crier; leurs cris deviennent plus aigus à mesure qu'ils sentent leur mère approcher; dès qu'ils l'ont trouvée, ils la suivent jusqu'à l'étable. Ces moutons d'Afrique ont la queue large et longue; il s'en faut que leur laine soit bonne, car on ne l'emploie ni dans les manufactures de draps, ni à d'autres usages particuliers. On se donne encore moins la peine de l'exporter; cependant il y a quelques années que M. Hemmingh en fit fabriquer une pièce de drap pour s'habiller.

J'ai vu souvent, à la ville et à la campagne, des os de pied de moutons, plantés autour des arbres dans les rues, et formant la séparation des plates-bandes de fleurs dans les jardins, ce qui produisoit un effet assez agréable. Ils avoient soin de les mettre par le bout inférieur, l'articulation supérieure étant toujours tournée en haut.

Ils prennent les loups d'une manière vrai-

ment singulière, et cependant très-simple. Ils bâtissent en briques ou seulement en terre glaise, une cabane carrée ou longue, de la hauteur d'un homme, ou un peu plus. Ils n'y mettent qu'une couverture à claire-voie, et laissent sur le devant une ouverture garnie d'une trappe. Dans l'intérieur on dépose un morceau de charogne, lié avec une corde qui correspond à une cheville qui perce de part en part le mur de derrière, et entre dans une solive posée en long derrière ce même mur. A l'extrémité de cette solive, est attachée une autre corde qui passe par-dessus le toit de la cabane, et retient la trappe; quand le loup est entré dans la cabane, et qu'il se met à tirer la charogne, il arrache aussi-tôt la cheville, la trappe tombe et l'animal est pris.

Les maisons de campagne des gens aisés ressemblent beaucoup à celles de la ville. Elles consistent en une antichambre à l'entrée de la maison, une salle de chaque côté de cette antichambre, qui donne dans une galerie. A une extrémité de cette galerie se trouve la cuisine; à l'autre une chambre à coucher. Les personnes d'une fortune médiocre, ont seulement une ga-

lerie, avec une chambre des deux côtés, et une cuisine sur le derrière.

Les maisons des pauvres sont en terre grasse, avec des portes et des fenêtres mal fermées.

On distribue quelquefois, avec art, l'eau qui coule des montagnes dans les villages voisins. Tantôt on en fait des jets d'eau pour arroser et embellir les jardins, tantôt on la conduit dans des viviers creusés exprès. Quelquefois aussi elle se réunit et forme des ruisseaux si profonds, qu'on ne peut les passer qu'en bateau. Si les habitans de la campagne avoient l'industrie de creuser des fossés auprès de ces ruisseaux, dans les endroits où ils ont planté de la vigne, ils se procureroient le moyen d'arroser ces plants, et de les rendre bien plus féconds.

Les plants de Paarl sont très-considérables, et les ceps me parurent avoir au moins cinquante ans. La vigne produit dès la seconde année de sa plantation, et à la troisième, elle donne abondamment. On a soin de ne pas laisser monter les ceps, parce que plus ils sont bas, plus grosses sont les grappes qu'ils produisent.

Il y a ici une église desservie par un ministre réformé et un marguillier. On n'y

fait

fait pas régulièrement le service divin ; tous les dimanches, quand le ministre est malade, absent, ou qu'il a quelques autres empêchemens, le marguillier lit des passages de la bible.

Les paysans, les nouveaux colons de la contrée, tous les bourgeois de la ville, et les habitans de la campagne, sont obligés de prendre les armes et de défendre l'établissement en tems de guerre ; c'est pourquoi ils sont distribués en compagnie à pied ou à cheval, commandées par des officiers choisis entre eux. Ils s'assemblent, tous les ans, pour s'exercer, faire la garde bourgeoise dans la ville, &c.

Dans des momens d'alarmes on peut rassembler les habitans avec des pavillons placés de distance en distance, et un canon qui sert pour les signaux.

Quand une grande flotte étrangère paroît en mer, on tire sept coups de canon sur la montagne nommée Lewenkop (1) ; on répond à Qoutrivier (2), jusqu'à ce qu'un autre canon, posté plus loin, ait commencé à tirer, ainsi de suite. Avant de tirer

(1) Montagne du Lion.

(2) Rivière à sel.

on hisse un pavillon, et toute la contrée est avertie du danger.

Les serpens sont ici très-communs, et on emploie avec succès le sang de tortue contre leurs morsures. On en fait sécher exprès, et chaque paysan ne manque jamais de s'en munir quand il voyage ; dès qu'il se sent mordu, il s'empresse de mettre sur la plaie une ou deux pincées de ce sang desséché.

Quand les apothicaires et les chirurgiens ne trouvent pas dans les champs les véritables plantes dont ils ont besoin, ils prennent, sans scrupule, celles qui leur ressemblent, soit par la fleur, soit par la feuille ou par le goût, et les baptisent à leur manière. Un médecin averti de ces supercheries, doit y faire attention.

Les feuilles de la calle d'Ethiopie (1), qui croît dans les ruisseaux, hors des jardins du Cap, servent de nourriture au porc-épic (2) d'Afrique.

---

(1) *Calla Æthiopica.* Cette plante, remarquable par la belle spathe de sa fleur, qui est d'un blanc de lait, et qui exhale une odeur très-agréable, fait en Europe l'ornement des serres chaudes vers la fin de l'hiver. Elle est de la famille des gouets ou pied de veau.

(2) *Hystrix* (*ciser varken*).

La racine de l'oursine (1) qui croît au Cap et dans d'autres endroits, est molle et imprégnée d'une résine blanche. On la prend en décoction, comme un souverain épuratif du sang, et contre la gonorrhée.

La racine de la bryone d'Afrique (2), sert de vomitif aux paysans. Infusée dans le vin, elle purge très-bien, sur-tout si l'on mange un morceau de pain après avoir pris cette infusion.

Le géranion entonnoir (3), est une plante odoriférante ; on l'applique, renfermée dans de petits sachets, comme un excellent émollient.

Les agneaux se nourrissent de jeunes branches d'olivier commun (4).

On prend à la campagne des feuilles de borbone (5), en guise de thé.

On dit que les moutons mangent de la montinie (6), quoique cette plante soit d'un goût très-âpre.

---

(1) *Arctopus echinatus.*
(2) *Bryonia Africana.*
(3) *Geranium cucullatum.*
(4) *Olea Europea.*
(5) *Borbonia cordata.*
(6) *Montinia acris.*

Le brabei (1), grand buisson qui croît sur les collines, produit un fruit nommé chataigne sauvage. Les Hottentots en mangent, et les habitans de la campagne le préparent comme le café. Ils commencent à enlever la pellicule extérieure, et lui font perdre son amertume en le mettant tremper dans l'eau, ensuite ils le font cuire, le grillent et le moulent.

On rencontre souvent dans la campagne des goutteux et des hydropiques. J'attribue ces maladies à deux causes principales, à l'excès du vin, et aux changemens de vents qui sont, en général, très-froids dans ce pays.

La terre dans la campagne, n'est pas, comme en Europe, couverte d'un délicieux tapis de gazon émaillé de fleurs ; ici l'on ne goûte aucun plaisir à s'asseoir sur des brins d'herbe, rares et entre-mêlés d'un sable aride et brûlant.

On fait une ou plusieurs coupes de l'orge après qu'elle a bien crû, et qu'elle est montée en épis, à peu près dans le courant

---

(1) *Br.bejum stellatum* : arbrisseau à feuilles presque verticillées ou en étoile, et qui se rapproche par ses rapports des roupales, des bancsies et des protés. *Lam.*

d'août. J'en ai vu conduire des gerbes à la ville pour les y vendre. On n'en sème que pour la nourriture des chevaux, à qui l'on en donne quelques bottes chaque soir, quand ils reviennent du pâturage ; c'est leur provision pour la nuit.

On ne trouve pas de bière à la campagne, où les habitans ne boivent que de l'eau, du café, du thé, et du vin. On a établi une brasserie hors de la ville, mais elle ne donne que de mauvaise bière qui mousse et s'aigrit tout de suite (1) ; c'est pourquoi on est obligé d'en tirer d'Europe. On estime particulièrement ici celle de Hollande, de Danemarck et d'Angleterre ; mais on n'en boit encore que très-modérément pendant le repas.

Les vignes sont bêchées chaque année, et on retourne la terre sans endommager le pied du cep. On creuse aussi tout autour pour y jetter de l'engrais. Quand il meurt un cep, on couche en terre une branche du plus voisin, qui ne tarde pas à prendre racine, et ensuite on le taille.

---

(1) On conçoit aisément que l'excessive chaleur nuit à la fermentation de la bière.

Je vis à Paarl trois Hottentots au service d'une veuve ; ils parloient très-agréablement, avec un claquement de langue précipité, avant et pendant tous leurs discours (1). Ils étoient bruns, et non pas noirs, assez semblables à un Européen hâlé. Cette couleur étoit encore plutôt l'effet des graisses puantes dont ils s'oignoient, que de la teinte naturelle de leur corps. Les filles aiment assez à fumer, mais elles se servent d'une pipe très-courte, dont la tête est tout auprès de la bouche.

Leur chevelure est courte et crépue comme de la laine ; elle forme de petites boucles à égales distances.

---

(1) Voyez, sur la langue et la prononciation des Hottentots, le Voyage du docteur Sparmann. *Note du rédacteur.*

CHAPITRE III.

RETOUR et séjour au Cap, depuis la fin de juin jusqu'au 7 septembre.

En revenant au Cap, vers la fin de juin, j'y vis conduire cinquante-neuf Hottentots, hommes, femmes et enfans, qu'on amenoit de la distance de cent cinquante milles de l'intérieur des terres. Ils avoient commis toutes sortes de violences envers des colons de la campagne. Un capitaine Hottentot, nommé Kes, les avoit pris dans le creux d'une montagne, où ils s'étoient retranchés, et se défendoient contre un détachement de soldats et de paysans armés, sur lesquels ils faisoient rouler de très-gros morceaux de rochers. Cependant malgré cette vigoureuse résistance, ils ne furent pas moins faits prisonniers. On les accusoit d'avoir volé tous les bestiaux de deux nouvelles habitations, de les avoir mises au pillage, après en avoir tué les habitans, et enfin de s'être pourvus d'armes à feu. Ils ne nioient aucun de ces faits; mais ils prétendoient que la nécessité seule les avoient réduits à commettre

ces excès. Les Européens empiétant chaque année sur leurs possessions, les relèguent de plus en plus dans l'intérieur des terres, où ils se trouvent assaillis et repoussés par les autres Hottentots.

Ces captifs étoient des Hottentots-Boschisman (1), d'un brun foncé, les uns entièrement nuds, avec une ceinture seulement autour du corps, pour couvrir les parties de la génération ; d'autres avoient sur les épaules une peau de mouton qui descendoit à peine au milieu du corps, et montoit assez haut pour former, sur la tête, une espèce de capuchon. Les femmes portoient leurs enfans en croupe sur les reins ; j'en vis derrière les épaules de jeunes filles de onze à douze ans. Les femmes avoient des pendans d'oreille, et des bracelets de métal fort larges autour des bras. Leur large bouche, et leurs joues gonflées, leur donnoient assez de ressemblance avec les singes. Enfin, après avoir passé quelque tems en prison, ces Hottentots devinrent pâles et blafards.

Le 28 juin, les Javanois célébrèrent leur nouvelle année ; ils avoient garni de ta-

---

(1) Hommes des bois.

pisserie les murailles, le plancher et le plafond d'une salle. Sur le devant, à quelque distance de la muraille, étoit un autel, sur lequel s'élevoit une colonne dont le sommet touchoit au plancher; elle étoit couverte du haut en bas, et sur toutes les faces, de bandelettes semblables à de la dentelle, ou de papier doré et d'étoffes de soie. Au bas on avoit placé des bouteilles et des bouquets; sur le devant de l'autel, je vis un grand livre sur un coussin. Des femmes proprement habillées, se tenoient à la porte, debout ou assises. Les hommes, couverts d'espèces de robes-de-chambre de soie ou d'indienne, étoient assis sur le plancher, les jambes croisées. L'appartement étoit parfumé d'encens; quelques cierges de cire jaune éclairoient la scène. La plupart d'entre eux avoient des éventails qui leur étoient très-utiles, à cause de l'excessive chaleur produite par le grand nombre d'assistans réunis dans une salle très-resserrée. Je remarquai dans la foule deux prêtres à calotte rouge, de forme conique; des mouchoirs roulés formoient autour de leur tête des espèces de turban.

res d'après - midi ; alors ils se mirent à chanter tantôt haut, et tantôt bas. Les prêtres entonnoient tout seuls, et l'assemblée faisoit *chorus*. Ensuite un prêtre se mit à lire quelques passages du grand livre qui étoit sur le coussin devant l'autel, et l'assemblée répondoit de tems en tems à haute voix. J'observai qu'on lisoit à la manière orientale, c'est-à-dire, de droite à gauche, et je présumai que ce livre devoit être le *Qorán* (1), parce que la plupart des Javanois sont musulmans : tout en lisant et en chantant, ils prenoient des tasses de café, et le principal assistant jouoit du violon de tems en tems, tandis que l'on chantoit. C'étoit, comme je l'ai appris dans la suite, un prince de Java, qui, pour avoir traversé les opérations de la compagnie des Indes de Hollande, avoit été exporté de son pays natal au Cap de Bonne-Espérance, où il étoit défrayé aux dépens de la même compagnie.

Le 30 juin, j'allai voir le paradis, et

---

(1) Notre auteur écrit l'*Alcoran ;* mais je n'ai pas cru devoir laisser une inexactitude que je pouvois réparer. *Note du rédacteur.*

d'autres jardins de la compagnie, situés au pied de la montagne de la Table.

Rondebosch est une maison de plaisance appartenante au gouverneur. De ce même côté, le long de la partie orientale de cette montagne, les vents du sud-est ne soufflent pas aussi violemment qu'au Cap; on y voit même des bois et des buissons. Le pin sauvage (1) étoit mêlé parmi les autres arbres, et avoit une fort belle tête. La vigne sauvage (2), ainsi que le cerisier, se faisoient remarquer par leurs fruits rouges, qui sont très-mangeables.

---

(1) *Pinus silvestris.* Il est surprenant de voir réussir au Cap de Bonne-Espérance un arbre qui se plaît dans les climats froids et septentrionaux de l'Europe.

(2) *Vitis vitiginea.*

CHAPITRE IV.

AUTRE promenade dans les environs du Cap.

AU commencement de juillet j'entrepris une promenade de quelques jours, jusqu'à Constance, et aux maisons situées dans les environs. Des ruisseaux descendus des montagnes voisines, et coulant entre des collines, inondoient certaines portions du chemin, au point de le rendre très-difficile. J'y trouvai des pierres avec de la mine de fer, semblables à celles du voisinage du Cap.

J'observai que les nuages alloient en sens contraire ; les nuages inférieurs venoient du sud-est, les supérieurs y alloient.

Les bestiaux qui sont toujours en plein air dans le reste de la contrée, sont ici abrités sous un hangar ouvert en devant.

A mon retour dans la ville du Cap, j'eus occasion de voir un enterrement chinois. Leur cimetière est à quelque distance hors de l'enceinte des murailles. Sur la fosse est une espèce de berceau formé par des

joncs, arqués et attachés avec du fil de coton.

Je trouvai dans le ventre d'un gros porc que l'on tua, plusieurs vers lombrics (1), que l'on assure être très-communs dans ces animaux.

Le 21 juillet, je fis encore une promenade à Paarl et à Stellenbosch.

Du côté du Cap, l'horison est terminé par de hautes montagnes, qui prennent leur direction à travers la contrée. Une plaine, longue d'une journée, sépare la ville de ces montagnes, pour la plupart inhabitées, sablonneuses, dépourvues d'eau, car on n'en trouve que sur les autres montagnes qui sont plus dispersées, et ne forment, à proprement parler, que des espèces de hauteurs peu liées les unes avec les autres. Un voyageur qui n'a pas eu la précaution de se pourvoir d'eau, n'a d'autre moyen de s'en procurer, qu'en cherchant au loin quelque berger noir, conduisant les troupeaux de son maître; ceux-ci ont ordinairement de l'eau, ou savent le moyen de s'en procurer. Quand l'hiver est très-plu-

---

(1) *Lumbricus.*

vieux, la plupart de ces champs sont submergés.

On laboure dans les mois de juin et de juillet, mais l'on sème en avril et en mai. Les terres se reposent dix, douze et quinze années. On commence, pour les défricher, par les débarrasser des plus gros buissons ; les plus petits sont l'affaire de la charrue. On entasse ensuite ces buissons en monceaux, et l'on y met le feu, ce qui produit une grande quantité de cendres. Les endroits où l'on a dressé ce petit bûcher, sont reconnoissables par l'abondance de l'herbe qui y pousse. Le froment rapporte de huit à vingt-cinq pour un. Des laboureurs m'assurèrent avoir recuelli cent dix tonnes, pour trois et demie de semence.

Les fourmillers (1) se creusent de grands trous dans la terre, où ils sont en sûreté pendant le jour. Le pays est plein de ces trous. Cet animal a tant de force, que plusieurs bœufs, dit-on, ne peuvent les tirer de leurs terriers, qu'ils creusent avec une grande célérité. On en mange la viande et sur-tout les jambons, après les avoir

(1) *Myrmicophaga.*

ſumés. Ils se nourrissent de plusieurs espèces de fourmis, sur-tout de ces fourmis grosses et rouges qui habitent, par préférence, les terrains gras, qui sont très-nombreuses, et pullulent encore chaque année.

L'oiseau nommé *rapock*, est fort petit. Il se construit un nid avec l'aigrette des semences de l'ériocéphale (1) ; ce nid est d'une forme assez singulière, et de l'épaisseur d'un bas de laine.

Les filles des colons ont quelquefois des enfans des noirs. On donne de l'argent à la fille, mais on fait partir l'esclave.

Les habitans des campagnes regardent l'hospitalité comme un devoir sacré ; un voyageur peut rester chez eux aussi long-tems qu'il le veut, sans la moindre dépense ; il est toujours reçu amicalement, et traité de même. A la ville, au contraire, il en coûte très-cher ; on paie pour le logement et la nourriture une rixdalle par jour.

Les villageois font quatre repas par jour ; un à sept heures du matin, un autre à

---

(1) *Pappus eriocephali.* Arbuste à fleurs radiées.

onze heures, c'est le dîner; ils goûtent à quatre heures, et soupent à huit.

Il n'est pas permis aux soldats de se marier. On craint qu'étant obligés de demeurer dans la citadelle, ils n'y contractent des dettes, et alors il faut les envoyer en exil à Batavia (1); c'est la punition ordinaire. Cependant il vaudroit beaucoup mieux qu'un soldat ou un caporal eût la permission de se marier; sa solde, jointe au produit du métier qu'il exerceroit les jours qu'il n'est pas de garde, l'aideroit à soutenir sa famille. L'expérience prouve journellement combien cette défense est impolitique; car les soldats se perdent avec des négresses débauchées; en outre, un homme marié tient beaucoup plus au lieu de sa résidence, et se bat avec bien plus de courage, quand il a une femme et des enfans à défendre. Mais d'après les ordonnances de la compagnie, un soldat marié est obligé de devenir franc-bourgeois, sous la condition de rentrer au ser-

(1) On sait que Batavia est l'île la plus mal-saine de toute l'Inde, à cause de ses marais; il y a bien peu d'Européens qui puissent s'y acclimater. *Note du rédacteur.*

vice, si le besoin l'exige, de servir dans son ancienne compagnie, et d'y reprendre le grade qu'il avoit en la quittant.

Quoique la ville soit entièrement sous la jurisdiction de la compagnie, et conséquemment du gouverneur et du procureur-fiscal, il y a cependant un bourgmestre, avec des conseillers et d'autres officiers civils, pour l'administration intérieure et les affaires particulières.

Il est rare qu'on donne la liberté aux esclaves, et l'on ne permet pas aux noirs de faire le service de la garde bourgeoise. On les emploie seulement en tems de guerre à faire des tranchées pour les batteries, avec leurs pelles qui sont leurs uniques armes. Ils ont cependant leur capitaine. Il est enjoint aux propriétaires de rassembler leurs esclaves, et de les former en compagnies. Les bourgeois, et ceux qui font le service dans leurs compagnies, ont des postes particuliers. Les écrivains montent la garde hors de la citadelle, et les autres aux diverses batteries.

Les premiers jours d'août amènent ordinairement la fin de l'hiver ; alors la terre commence à se parer de fleurs. Je crus que c'étoit le tems favorable pour un voyage

que depuis long-tems je méditois dans l'intérieur du pays, et que d'après certaines promesses, je me flattois de faire aux dépens de la compagnie.

Je songeai donc à me pourvoir de tous les objets nécessaires : savoir, de boëtes pour conserver les oiseaux; de petits sachets, pour les oignons et les semences; de boëtes à insectes et d'épingles ; d'un petit baril d'arek pour conserver les serpens et les amphibies; de coton, de papier fort pour faire sécher les plantes, de thé, de biscuits pour moi, et de tabac pour distribuer aux Hottentots, d'armes à feu, de beaucoup de poudre, de balles de plomb de différentes grosseurs, d'habits et de souliers pour quatre mois. Ce dernier article sur-tout, étoit le plus embarrassant, à cause de son volume ; il me fallut emporter une certaine quantité de souliers, parce que le cuir préparé par les Indiens, n'est pas d'une excellente qualité ; en outre les pierres aiguës des montagnes l'ont bientôt mis en pièces.

Un cheval, une charrette couverte de toile à voile, et assez semblable à un chariot de convoi militaire, trois paires de bœufs destinés à traîner successivement ce

charriot pendant le voyage; voilà mon équipage : j'avois pour compagnons de voyage le maître jardinier Auge, qui avoit déjà fait dix-huit grands voyages dans l'intérieur du pays, c'étoit pour nous un guide fidèle et expérimenté ; M. Immelmann, jeune homme, fils d'un lieutenant au service de la Compagnie ; un sergent nommé Léonhardi, qui avoit entrepris ce voyage pénible, uniquement pour tirer des oiseaux et des bêtes fauves ; enfin, deux Hottentots familiers, dont l'un devoit servir de cocher, et l'autre soigner les bœufs.

On ne prend pour voyager dans tout le pays, qu'une vaste voiture de cent vingt, cent quarante à deux cents rixdalles, munie d'une tente de buldan, et attelée ordinairement de cinq à six paires de bœufs; un bouvier, armé d'un grand fouet, les frappe, tandis qu'un autre les mène d'habitation en habitation, en leur faisant traverser les ruisseaux. Les chevaux sont plus foibles, et ne trouvent dans toute l'Afrique, ni pâturage, ni eau; ainsi ils ne peuvent être d'aucune utilité dans un voyage de long cours. On ne s'en sert que dans les campagnes voisines du Cap, pour transporter sur leur dos

quelques marchandises. Les personnes aisées en attellent plusieurs paires à leur voiture pour de petites tournées. On s'en sert aussi comme de montures dans tout le pays. Quand quelque colon de l'intérieur de la contrée vient au Cap, il amène avec lui cinq ou six bœufs pour faire des échanges. Pendant un voyage de plusieurs semaines, le fouet est un instrument très-nécessaire, autant pour se faire respecter des passans, que pour hâter le pas des bœufs, auxquels on le croiroit uniquement destiné.

TROISIÈME PARTIE.

PREMIER voyage dans l'intérieur de l'Afrique : du 7 septembre 1772 au 2 janvier 1773.

CHAPITRE PREMIER.

VOYAGE du Cap à Rodesand.

TOUS mes préparatifs étant finis, je partis du Cap le 7 septembre pour Jan-Besis-kraal, petit dépôt de bestiaux appartenant à la Compagnie, sur la côte : nous y arrivâmes à onze heures.

Les plaine de sable que nous traversâmes, nous offrirent la protée hypophylle (1), par-tout rampante, avec ses feuilles élevées des deux côtés.

A Elands-Fonteyn (2), nous vîmes une plante de la même espèce, aussi haute qu'un buisson, avec de plus larges feuilles que la première, et qui lui ressembloit pour le reste (3).

(1) *Protea hypophylla.*

(2) Fontaine de l'Elan.

(3) D'après ce que M. Thunberg vient de dire de

Le 12, nous nous remîmes en route, et nous nous rendîmes à une autre maison, également appartenante à la Compagnie, nommée Riet-Valley (1); ensuite à Mostert, maison particulière. Nous passâmes près de Brack-Fonteyn (2), pour nous rendre à Grœne-Kloof (3), lieu agréable où la Compagnie fait élever considérablement de bestiaux; il est à huit heures de chemin du Cap. Nous y passâmes le reste de la semaine pour rassembler beaucoup d'objets dont nous avions besoin, et pour me guérir d'une inflammation d'yeux très-opiniâtre, causée par la réverbération des rayons du soleil sur le sable échauffé.

Le pays est déjà très-habité et cultivé par des colons européens, mais l'on n'y voit aucun poteau pour indiquer les distances sur les routes, ou les séparations des propriétés. Les rivières n'ont pas même de noms particuliers; les terres portent ceux de leurs propriétaires, et on évalue

---

son port, il paroît plutôt que c'est une autre espèce du même genre.

(1) Vallée des roseaux.

(2) Fontaine salée.

(3) Vallée verte.

les distances par l'espace qu'une voiture peut parcourir en une journée, ce qui équivaut à-peu-près à un mille de mer. Tous ces inconvéniens causent beaucoup d'embarras à un voyageur, et m'obligeront de désigner les lieux que j'ai parcourus, par les noms hollandois sous lesquels ils sont connus.

Les champs bas et sablonneux que nous avons traversés, étoient très-fertiles en plantes bulbeuses ou à oignons, qui, à l'époque où je me trouvois, avoient poussé considérablement, et produit une grande quantité de diverses sortes de fleurs, par les pluies considérables tombées pendant l'hiver. Dans un autre tems ces champs sont nuds et n'offrent que du sable.

On fait cuire les oignons (1) d'*iris-edulis*, pour les manger ; ils ont le goût de pomme de terre.

Les fleurs d'Afrique ont des couleurs extrêmement variées, principalement vers leur partie supérieure ; l'inférieure est presque toujours d'une seule couleur.

Le flamant (2) nageoit en grande quan-

(1) *Bulbi.*

(2) *Phœnicopterus ruber.*

tité dans les trous remplis d'eau, où se tenoient les canards et les bécassines (1). Dans les champs, au milieu des buissons, on entendoit des outardes (2), et le petit oiseau qu'on nomme ici *haantje*, ainsi que plusieurs espèces de boucs et de chèvres, comme l'antilope-coudou, le grimme, &c. (3); enfin, la fière autruche, dont le mâle se distingue par ses plumes noires, la femelle en ayant de grises.

On me montra de la terre grasse mêlée de soufre, qui se trouve près d'une fontaine à Paardeberg.

La gousse de la semence d'une espèce d'euphorbe, bien pulvérisée, tue les loups aussi bien que le gateau de renard.

Je vis ici pour la première fois de l'huile de ricin : on en fait cuire, me dit-on, le fruit dans l'eau, et l'on en recueille l'huile qui nage sur la surface. Une tasse de cette huile purge légèrement. Les feuilles de ce buisson, séchées et appliquées sur la tête, en appaisent le mal.

---

(1) *Scolopax capensis.*

(2) *Otis.*

(3) *Capra doreas, capra grimmia*, &c.

Le 14, nous passâmes auprès d'Orange-Fonteyn (1), et de Uyle-Kraal (2), auprès de Thee-Fonteyn (3), en une marche de six heures. Le jour suivant nous passâmes auprès de Elands-Fonteyn (4), et nous nous rendîmes à Saldanhabay.

Les colons qui habitent cette partie du Cap, n'ont pas de vigne ni beaucoup de terre labourable, mais en place beaucoup de bestiaux. On y fait tous les jours du beurre dans un instrument qui ressemble à une pompe; et le petit-lait, quelque bon qu'il soit, est donné aux veaux et aux chiens. On ne laisse pas à la crême tout le tems nécessaire pour bien monter. On manque ici de tout, sur-tout d'ustensiles de ménage, et la pauvreté y est extrême.

Nous laissâmes nos chevaux de monture dans la maison d'un paysan, avant de traverser le port dans un bâtiment, pour nous rendre au poste de la Compagnie, où nous passâmes plusieurs jours. Je reconnus dans l'équipage Elisœur Hyphoff, cuisinier de

---

(1) Fontaine d'orange.
(2) Griffes de hibou.
(3) Fontaine à thé.
(4) Fontaine de l'Elan.

la maison, et fils du commissaire de la banque Hyphoff.

Nous vîmes sur le rivage beaucoup de chèvres, de canards et d'autres animaux.

Le jus du laiteron commun (1), sert à nettoyer et à guérir les plaies.

On mêle avec du vinaigre le jus noir de la sèche (2), et on l'emploie en guise d'encre. Ce mollusque a des yeux véritables, composés de la cornée, la choroïde, et d'un cristallin, avec les humeurs ordinaires.

Le grand albuca (3) croît aux environs, et s'y montre très-droit et fort beau. Les Hottentots et les voyageurs, étanchent leur soif avec sa tige, qu'ils mâchent.

Quand l'eau étoit basse, elle laissoit appercevoir beaucoup de bancs de sable dans le port.

Quoique les îles produisent beaucoup d'herbes, elles ne nourrissent aucun troupeau de bœufs ou de brebis.

Tout en botanisant, je trouvai un tigre mort sur le rivage. Selon toutes les appa-

---

(1) *Sonchus oleraceus.*

(2) *Sæpia.*

(3) *Albuca major.*

rences, il avoit mangé quelques plantes vénimeuses, et cherché ensuite de l'eau pour se désaltérer avant de mourir.

On prend une immense quantité de phoques (1) dans les îles, dehors et dedans Saldanhabay. Leur graisse procure une huile très-bonne et bien utile. La peau des jeunes sert à faire des carnassières et des bourses à tabac. On assure que les plus grands pèsent de quatorze à quinze cents livres.

J'arrivai à l'instant où un soldat envoyé à la chasse de cet animal, venoit d'éprouver l'accident le plus affreux. Après avoir tiré un phoque qui étoit tombé pour mort, il s'approcha pour lui couper la veine et faire écouler son sang : (cette opération contribue infiniment à la bonté de l'huile). La bête eut encore la force de saisir la main du chasseur, qui eut le pouce coupé et le nerf très-alongé.

De la baie de Saldanha nous retournâmes à la Fontaine à thé, et nous eûmes l'occasion de voir avec quelle dextérité les paysans châtrent leurs bœufs. Dans une seule soirée, cinquante bœufs de deux ans

---

(1) *Phoca.*

et un de trois ans, subirent cette opération.

On commence par les abattre et les coucher sur le côté, en leur attachant la corde d'un fouet aux cornes, et une autre aux pieds de derrière ; on leur lie ensuite les quatre pieds. Celui qui fait l'opération, écarte avec un couteau la peau qui couvre les testicules ; il les ratisse et les tord jusqu'à ce qu'ils se détachent.

L'enveloppe de la semence de la patience épineuse (1), a des pointes très-incommodes qui blessent les esclaves, et tous ceux qui, comme eux, vont nuds pieds.

La pharnace mollugine (2) est très-abondante dans les années pluvieuses. On m'a assuré qu'elle contribuoit infiniment à engraisser les troupeaux.

Quoiqu'il soit difficile d'approcher des outardes, nous parvînmes à en tuer une. Elles crient sans cesse en volant, *kok-karry, kok-karry*.

Nous vîmes souvent paroître le secrétaire (3) avec sa belle tête et ses grandes

---

(1) *Rumex spinosus.*

(2) *Pharnaceum mollugo.*

(3) *Falco secretarius.*

jambes ; il court très-vîte, et ne vit que des serpens qu'il attrape. On ne parvient à en élever des petits que très-difficilement, parce qu'ils sont sujets à se casser les jambes. Cependant j'en vis un vieux privé à Constance. Il pond deux à trois œufs, bâtit son nid avec de petites branches sur des buissons, reste presque toujours seul et jamais en grande troupe.

Le buisson nommé *kraijebosche* (1) produit un petit fruit ou graine noire très-recherchée par les corneilles du Cap, qui en sont extrêmement friandes.

Le 25, nous quittâmes la Fontaine à thé, et passâmes le bac de Berg-rivier (2).

On mange ici la racine d'anis grillée ; elle a fort bon goût. Il y a différentes façons de l'accommoder ; on la fait ou griller ou cuire, tantôt dans la cendre, tantôt dans du lait, et quelquefois avec de la viande à l'étouffée. Les esclaves des habitans de la campagne, déterrent une grande quantité de ces racines, et vont les vendre à la ville au profit de leurs maîtres.

On fait encore rôtir sous la cendre une

(1) Buisson des corneilles.

(2) Rivière de la montagne.

racine nommée *gatagay-wortel* (1), et on la mange, quoiqu'elle ait un goût désagréable.

On rencontre ici par-tout un fouille-merde (2), qui ne cesse pendant toute la journée, de rouler de gros morceaux de crotte avec ses pattes de derrière, en allant toujours à reculons; ses pattes de devant lui servent à creuser de grands trous dans le sable, qu'il pousse en dehors avec sa tête. Selon toutes les apparences, il dépose ses œufs dans les morceaux de crotte qu'il roule avec tant de peine; quelquefois ils se mettent deux pour en rouler un seul.

L'avoine que l'on apporte ici d'Europe, passe pour la plus mauvaise plante possible, parce que les épis étant écossés par le vent, l'herbe que produit le grain tombé, étouffe et détruit tous les autres grains qu'on peut semer. On a beau laisser reposer pendant plusieurs années un champ ainsi empesté, dès que la charrue y a passé, l'avoine ne tarde point à reparoître.

On nomme ici rossignol (*nachtigall*),

---

(1) Racine de gatagay.

(2) *Trichius laticollis*.

un oiseau qui, par sa démarche et son chant, imite plusieurs autres oiseaux.

Les *opblasers* (1) sont une espèce de sauterelle qu'on prend tous les soirs après le coucher du soleil. Elles commencent alors à s'annoncer par un cri singulier, qu'elles rendent en pressant leurs pieds de derrière hérissé d'épines, contre leur ventre vide et diaphane ; ce bruit à l'air de venir de loin. Comme j'avois remarqué que tous les insectes nocturnes, ainsi que celui-ci, aimoient et recherchoient la lumière, je fis allumer un grand feu, dont ils s'approchèrent en grand nombre, et où nous en prîmes à discrétion. Leur corps forme une vessie si vuide, qu'on ne peut les piquer avec une épingle, comme les autres insectes.

J'admirai l'industrieuse construction des nids de chardonnerets (2), composés de filamens d'herbes, artistement tressés ; ils sont suspendus à des branches d'arbres, au-dessus des mares d'eau. L'entrée de ces nids forme un col long et étroit, qui empêche les oiseaux de proie d'enlever les

---

(1) *Pneumora.*

(2) *Loxiæ.*

petits. Les mares au-dessus desquelles ils sont suspendus, les protègent contre l'avidité des renards et autres animaux carnassiers.

Les bestiaux sont sujets à différentes maladies très-dangereuses, qui en détruisent une grande quantité. Nous allons indiquer les principales : 1°. la *maladie du sang* (1), ainsi nommée parce que toutes les veines s'enflent considérablement. On la guérit en seignant l'animal, et lui faisant prendre un exercice violent. S'il vient à mourir, sa viande ne vaut rien.

La maladie des *potirons* (2) se déclare par les symptomes suivans : 1°. un pied enfle, et l'enflure gagne tout le corps, ce qui dure quelquefois trois jours ; mais souvent l'animal crève en trois heures. Si on lui ampute le pied à l'instant où l'enflure se déclare, il y a quelque espérance de guérison ; mais s'il meurt, sa viande n'est pas mangeable. Cette maladie ne peut être attribuée qu'à la morsure d'un de ces serpens, dont cette partie méridionale de l'Afrique est si abondamment pourvue.

---

(1) *Blaar ou bloedziekte.*

(2) *Spons-ziekte.*

2°. La *débilité* (1) indique assez ses effets par son nom : l'animal ne peut se soutenir sur ses jambes. Elle commence insensiblement, et ses progrès sont lents. Après la mort de l'animal, ses os se tronvent entièrement vides de moëlle, elle est remplacée par de l'eau.

3°. La *rétention* (2) empêche l'animal malade d'uriner. Tous ceux qui mangent de l'euphorbe génistoïde (3), plante âcre et très-laiteuse, en sont attaqués ; la vessie se trouve rongée, et le conduit de l'urètre bouché, sans que la bête malade ressente du mal au ventre ou dans les intestins. On fait sortir cette matière gluante en lui pressant la verge ; les cultivateurs la font ainsi sortir dehors, ou bien la repoussent avec un fétu de paille. La maladie ne fait pas de progrès tant que l'animal qui en est attaqué boit de bonne eau ; mais en été que l'eau se salit et s'épaissit, elle ne peut plus résoudre la matière, et la bête malade périt.

A la droite de la grande Berg-rivier,

---

(1) *Lamziekte.*

(2) *Pisszickte.*

(3) *Euphorbia genistoïdes.*

on voit Ribeck-Castel, grande et haute montagne, et à gauche Picket-Berg. Nous passâmes auprès de Honing-Berg (1), et sur le soir nous arrivâmes à une métairie appartenant à Griling.

Le 26, nous traversâmes les Vier-en-twintig-rivier (2), pour nous rendre à la ferme Arnheim, de-là à Kleine-Berg-rivier (3), et par Roode-Sands-Kloof (4), jusqu'à Wafers-Landis ou Roode-Sand (5).

Le passage entre les montagnes que nous franchîmes depuis les plaines de sable près du Cap, lesquelles s'élèvent insensiblement jusqu'à Roode-Land (6), est une des rares ouvertures qu'offre cette longue chaîne de montagnes, pour les traverser en voiture, mais non sans danger. Ce passage est si étroit dans quelques endroits, que deux voitures ne peuvent y passer de front. L'air y est tellement sonore, que les claquemens de fouet s'y font entendre à un mille, de ma-

(1) Montagne à miel.

(2) C'est-à-dire, les vingt-quatre rivières.

(3) La rivière de la petite montagne.

(4) La vallée de sable rouge.

(5) Le pays de Wafer *ou* le sable rouge.

(6) Terre rouge.

nière que la première voiture engagée dans le chemin, et annoncée par ce claquement, ne craint pas d'en rencontrer une autre en route.

Etant arrivés à Roodesand, sur le revers de la montagne, nous vîmes un sol beaucoup plus élevé que du côté d'où nous venions. A l'une des extrémités, aboutit ce pays de hautes montagnes, nommées Vinter-Hoek (1), parce que le sommet en est presque toujours couvert de neige. L'autre extrémité est ouverte, et forme une suite de montagnes nommées Mostaards-Hoek(2), qui vont toujours en s'élargissant du côté du sud.

Nous logeâmes chez Devett, descendant des familles françoises établies ici parmi les premiers colons dans cette partie de l'Afrique, pour y planter des vignes et des arbres fruitiers.

On nomme ici tintirintjes un ornithogal (3) blanc, à cause du son qu'il rend quand l'on frappe deux tiges l'une contre l'autre.

---

(1) Coin d'hiver.

(2) Coin de moutarde.

(1) *Ornithogalum.*

Nous demeurâmes une quinzaine dans ce délicieux séjour, pour faire reposer nos bêtes de somme et les rétablir. Nous eûmes le tems de mettre en ordre et d'arranger les plantes et les semences que nous avions déjà rassemblées, et de visiter les montagnes et les collines d'alentour.

Le 28, nous entreprîmes un voyage à la cascade et à la montagne, pour nous rendre chez un sellier nommé Zchwieger; de-là nous continuâmes notre voyage le jour suivant, jusque chez un certain Olivier, où nous descendîmes de cheval, et montâmes la montagne à pied.

CHAPITRE II.

VOYAGE de Roodesand à Zwellendam, du 1er octobre au 18.

LE 1er octobre nous montâmes sur le Vitsemberg; de l'autre côté est une gorge de montagnes plus étroite que celle de Roode-Sand, et quatre fois plus haute. Du haut de cette éminence, on voyoit la montagne de la Table; les plantes y fleurissent un mois plus tard qu'ailleurs. Il y tombe souvent de la neige à la hauteur

de trois pieds ; il se passe quelquefois plusieurs jours sans qu'elle fonde ; elle résiste encore plus long-tems sur le sommet. Derrière cette montagne on en découvre d'autres à différentes distances ; au-delà sont situées, dit-on, les plaines du bouc.

Ce petit pays, froid et haut, contient desfermes à bestiaux, mais l'on n'y recueille pas de grains, parce que l'on ne pourroit les transporter de l'autre côté de la montagne. Nous mîmes une heure entière pour la traverser à cheval.

Quand je fus de retour à Roode-Sand, on me montra la fameuse pierre à serpent, qu'un très-petit nombre d'habitans du pays est parvenu à se procurer. Elle coûte de dix à douze rixdalles ; d'un côté elle est ronde, noire, avec une tache couleur de cendre pâle dans le milieu, et poreuse comme du bois de chêne ou comme une pipe de terre ; les pores en sont extrêmement petits. Plongée dans l'eau elle produit de petits bouillons, ce qui est une preuve de sa bonté. Il faut également, si on la met dans la bouche, qu'elle s'attache au palais. Appliquée sur la morsure d'un serpent, elle s'attache à la plaie et

pompe le poison ; quand elle est pleine, elle tombe d'elle-même. On dit qu'il suffit de la plonger dans du lait pour la débarrasser du poison qu'elle a aspiré, et que le lait en devient tout bleu. On scarifie cependant la plaie avec le rasoir avant de l'y appliquer.

Un Hottentot mordu par un serpent, cherche aussi-tôt un crapaud pour frotter la plaie. Ils ont encore le secret de la faire sucer par quelqu'un, pour en extraire le poison, après l'avoir ouverte avec un couteau.

On trouve ici un serpent nommé *serpent d'arbre* (1), parce qu'il se trouve ordinairement dessus les arbres. Il a huit pieds de long ; il est tout à fait brun sur le dos, et a ses écailles munies d'une ligne élevée et tranchante ; son ventre est jaunâtre.

On dit que la racine de tulbage (2) sert à charmer les serpens.

Les Hottentots empoisonnent leurs flèches avec du venin de serpent, et le suc

---

(1) *Coluber.* (*Abd. 197 squam. Caudal. 124.*)

(2) *Tulbagia capensis.* Plante de la famille des narcisses, quoiqu'elle ait l'ovaire supérieur ; elle est figu-

d'une espèce de bois de fer (1) ; ils emploient ces flèches à tuer les gazelles et les buffles sauvages, et à se défendre contre leurs ennemis.

Les habitans mangent quelquefois les bourses des moutons rôties, qui sont très-indigestes.

L'aponoget distique (2) croît ici abondamment dans différens endroits, sur-tout dans des bourbiers peu profonds. Ses fleurs blanches s'étendent en nageant sur la surface de l'eau, et répandent l'odeur la plus agréable. On mange la racine de cette plante grillée.

Les concombres que l'on cultive dans les jardins, font partie du dessert sur les tables. On les fait d'abord mariner dans de l'eau salée, ensuite dans du vinaigre, avec du poivre long ou piment d'Inde (3).

---

rée dans l'*Hortus vindeb.* de M. Jacquin, vol. II, t. 115, et dans mes Illustr. des genres, tab. 243.

(1) *Sideroxylum toxiferum*. Cette espèce, si elle appartient à ce genre, n'est pas encore connue.

(2) *Aponogeton distichum*. C'est une plante voisine du *saururus* par ses rapports. Voyez-en la figure que j'ai donnée d'après M. Thunberg, dans mes Illustr. des genres, t. 276.

(3) *Capsicum annuum*.

Les paysans font eux-mêmes un onguent qui jouit d'une grande réputation pour la cure de toutes sortes de plaies. En voici la recette : ils font un mélange de cire, de sain-doux, et d'une décoction de *solanum nigrum* sauvage, qui croît par-tout autour des métairies.

Je remarquai pendant les mois de septembre et d'octobre, que les hirondelles étoient fort occupées, matin et soir, à la construction de leurs nids, dans les maisons même des paysans, dont les portes ne sont presque jamais fermées. Elles choisissent rarement les fentes des rochers, ou les cavités des montagnes. Leur nid est composé d'une terre grasse qu'elles apportent dans leur bec par petits morceaux, tout préparés pour entrer dans la composition du nid ; elles sont sans cesse occupées à l'arrondir et à le polir. Celles qui viennent ici en automne, disparoissent régulièrement chaque année, comme en Europe, aux approches du froid, sans que les paysans sachent où elles vont passer l'hiver.

C'étoit un bruit très-accrédité à Roodesand, et tout le monde m'assuroit qu'il y avoit sur la montagne un buisson sur le-

quel on trouvoit des objets vraiment singuliers, tels que des peaux fines tout apprêtées ; des bonnets, des gands, des bas à poil ou de laine, et autres objets semblables. Bien déterminé à ne pas passer outre avant d'avoir éclairci un fait aussi étrange, je priai plusieurs habitans de la paroisse de me procurer, s'il étoit possible, quelques-unes de ces singularités. En effet, quelques jours après on me rapporta de la montagne des feuilles couvertes d'un poil épais (1), qui ne ressembloient pas mal à du velours blanc. Les filles accoutumées à manipuler ces feuilles, se mirent à enlever le velouté avec beaucoup de dextérité, sans déchirer ni même endommager les feuilles. Après cette première opération, elles les tournoient de l'autre côté, de manière que les côtes vertes paroissoient d'un côté ; ensuite elles profitoient de la forme même de la feuille, pour exécuter quelques-uns des objets ci-dessus indiqués, en recourant aux ciseaux pour terminer ce que la nature n'avoit qu'ébauché. La queue des feuilles procuroit des bas ou de longs gands de femme, les pe-

---

(1) *Tomentum.*

tites feuilles des bonnets. De cette manière le prodige commençoit à devenir un peu moins surnaturel, et ne m'offroit même rien d'extraordinaire. Il ne me restoit donc plus qu'à examiner par moi-même à quelle plante appartenoient ces feuilles, et pour cela il me fallut grimper sur les pointes les plus escarpées de la montagne, où elle étoit très-abondante. Cependant ce ne fut pas sans beaucoup de recherches et de peine, que je m'en procurai des fleurs et des graines, qui me prouvèrent qu'elle appartenoit à une espèce de buplèvre (1). Le velouté des feuilles forme une excellente amadou.

Roodesand a une belle église desservie par un prêtre ; tous les habitans des environs font partie de cette paroisse, et n'y viennent cependant tout au plus qu'une fois l'année. C'est alors qu'ils font baptiser leurs enfans.

Le 6, après avoir rassemblé une belle

---

(1) *Buplevrum giganteum.* C'est l'*hermas gigantea* de Linnée fils, Suppl. 435. J'en ai donné la description dans mon Dictionnaire (vol. III, p. 122, n° 2.), d'après des exemplaires que j'ai reçus du Cap, avec des parties de feuilles arrangées comme vient de le dire M. Thunberg.

collection de plantes, d'oiseaux, de fleurs et de graines, nos bêtes étant suffisamment reposées, nous quittâmes ce délicieux séjour, et descendîmes dans la campagne en traversant plusieurs rivières, telles que celle de Haartebeest-rivier (1), auprès de laquelle nous nous arrêtâmes pour passer la nuit chez Michel de Plois; Hex-rivier (2), Breed-rivier (3), Mattjès-valley (4), et Brand-Steeg. Nous nous arrêtâmes au-delà de Mattjès-Kloof, chez Pierre de Wett, possesseur d'une métairie où il y a des bains chauds. Nous y passâmes un jour pour prendre des bains et visiter les montagnes des environs.

Avant d'arriver à la métairie de Plois, auprès de la rivière de Haartebeest, nous longeâmes une montagne nommée Slangen-Kap (5), qui peut passer pour une des plus singulières de son espèce. Isolée des autres montagnes voisines, elle ressemble à un amas de rochers, et n'est pas très-

---

(1) Rivière des cerfs.
(2) Rivière des sorciers.
(3) Rivière large.
(4) Vallée de Matties.
(5) Montagne des serpens.

haute. D'un côté est une fente ou cavité large et profonde, d'autant plus digne d'attention, qu'elle sert de retraite à tous les serpens des environs; ils viennent y chercher la tranquillité pendant tout le tems que dure leur engourdissement. Aux approches de l'été, dès que les chaleurs commencent à se faire sentir, on voit différentes espèces de serpens, roulés ensemble en anneaux très-volumineux, sortir de cet antre pour se répandre dans la campagne, et chercher dans leurs asyles favoris, une nourriture capable de réparer les pertes qu'ils ont faites pendant l'hiver.

Les bains chauds ont leur source dans un fond de sable, situé au pied même de la montagne. Il y a sept veines ou ruisseaux, dont un beaucoup plus considérable que les autres. Le second, de moyenne grandeur, est le plus élevé; le premier se trouve tout auprès et au sud de celui-ci; le troisième n'est pas éloigné; au-dessous de ceux-ci sont situés le quatrième, d'une force suffisante; le cinquième à quelques pas de distance; le sixième placé au milieu, forme plusieurs rigoles; le dernier et le plus considérable, bout avec tant de force, qu'on peut y échauder des animaux.

La fumée qui en sort, ressemble à celle d'une marmite posée sur le feu. Quoique les bords et le lit même de ces ruisseaux n'offrent aucun sédiment, il y croît cependant une conserve verte (1). Les pierres qui se trouvoient dans le courant, et qui s'élevoient un peu au-dessus du niveau de l'eau, étoient couvertes d'une croûte verte. J'en remarquai une espèce particulière, si molle qu'elle se coupe au couteau, et peut servir de craie. Je me convainquis que cette eau ne contient point d'acide, en y plongeant un chiffon de laine bleue et un morceau de papier à envelopper le sucre, qui ne changèrent pas de couleur. Le sucre de saturne que j'y jettai, n'éprouva d'autre altération que de devenir d'un blanc de lait, et la poudre de kina brunit un peu. L'eau a toujours un cours égal, elle ne diminue ni n'augmente ; on prétend seulement qu'elle est plus chaude en été ; enfin, cette eau est pure et si claire, que le linge qu'on y lave ne contracte aucune teinte ; elle ne donne pas de goût à la viande qu'on y fait cuire. En sortant de la source, elle se rassemble dans des trous

---

(1) *Conferva viridis.*

plus ou moins grands où l'on peut se baigner. Au-dessus on a construit deux petites cabanes pour la commodité des baigneurs ; ils peuvent s'y procurer de l'eau fraîche des ruisseaux qui descendent de la montagne, et dont on a dirigé le cours vers ces cabanes. Il seroit imprudent de se mettre dans ces bains sans être accompagné de quelqu'un, parce que la chaleur de l'eau presse le battement du cœur, attire le sang de la tête vers les parties extérieures, sur-tout en bas ; les veines inférieures se gonflent et s'emplissent, de manière qu'on court risque de s'évánouir en moins d'un quart-d'heure. Il survient aussi quelquefois des nausées et des vomissemens.

Parmi les malades que je trouvai à ces bains chauds, il y en avoit deux qui excitèrent ma compassion ; l'un étoit un villageois qui avoit sur l'estomac une plaie envenimée, suite d'un coup de corne qu'il avoit reçu d'un bœuf furieux ; il ne pouvoit prendre qu'un peu d'eau de bains, parce qu'il vomissoit sans cesse. L'autre malade étoit un esclave qui avoit sur l'épaule droite une excroissance de chair, qui lui avoit déboîté le bras en devant ;

elle lui étoit venue à la suite d'une chûte considérable.

Les plantes que je trouvai ici, sont le ficoïde comestible (1); il y réussit aussi bien que dans les plaines de sable; les Hottentots le nomment figuier (vygen). Le fruit, parvenu à sa maturité, est bon à manger, après qu'on l'a pelé; il est d'une couleur de chair, dont la teinte rouge varie beaucoup; ses fleurs sont blanches et jaunes.

Le baguenaudier (2) pilé, est bon pour les maux d'yeux. Le coignassier (3) sert à faire des haies.

Le 9 octobre, nous franchîmes la hauteur de Moritz pour aller à Koré. Nous jugeâmes, par une colline, que cette montagne est composée d'une ardoise fragile, qui ne peut pas même servir de tablettes à écrire.

Du haut de cette éminence on pouvoit découvrir la plaine de Carro, sèche, stérile, dépourvue d'herbes, et qui ne produit que des plantes grasses et des buissons.

---

(1) *Mesembrianthemum edule.*

(2) *Colutea vesciaria.*

(3) *Pyrus cydonia.*

Le buisson épineux nommé arduine (1), avoit alors des fruits rouges ; on m'assura que les Hottentots en mangeoient. La fabagelle (2) est un autre buisson très-beau, dont les fleurs contribuent à l'ornement des collines ; il est très-propre à faire des berceaux.

J'assistai ici à la castration des agneaux, faite par les cultivateurs mêmes. J'avois déjà vu celle des bœufs (3) ; ils ouvrent le *scrotum* avec un petit couteau, en tirent successivement les deux testicules, et les coupent avec une adresse étonnante.

Dans les contrées où les métairies sont voisines les unes des autres, on marque les moutons aux oreilles. Ces animaux deviennent si roides dans les pluies de longue durée, qu'ils en meurent ; ils sont

(1) *Arduina bispinosa.* Depuis long-tems j'ai fait voir que cet arbuste ne constituoit pas un genre particulier, mais qu'il appartenoit au genre *Carissa*, dont il est une espèce distincte. Voyez-en la description dans mon Dictionnaire (vol. I, p. 555), à l'article *Calac d'Afrique* (*Carissa arduina*). *Lam.*

(2) *Zygophyllum morgsana.*

(3) Voyez ci-dessus.

aussi sujets à l'hydropisie (1). Les paysans les guérissent en leur faisant la ponction au ventre. Il est rare qu'on tonde les moutons, et jamais on ne tire parti de leur laine ; on l'abandonne ordinairement aux esclaves avec la peau.

Les parcs où l'on garde les moutons et toutes les bêtes à cornes enfermées et à découvert, se nomment *kraal* ; le kraal est communément auprès de la métairie ; un mur de terre ou une haie en forme l'enceinte ; l'ouverture par laquelle on entre et on sort, est fermée par une porte ou par une barrière. Dans les endroits favorables aux arbres de basse futaie, on environne les parcs avec l'acacie d'Egypte (2) et le calac (3), que l'on abaisse en les ployant. Ce sont les arbres les plus épineux que l'on connoisse dans presque toute l'Afrique. Ces haies sont des remparts contre les attaques des renards et des loups,

---

(1) *Ascitis.*

(2) *Mimosa nilotica.* Il y a deux espèces bien distinctes, confondues jusqu'à présent par les botanistes, sous le nom de *mimosa nilotica.* Comme je les possède, j'en donnerai les différences spécifiques dans mes *Illustrations des genres. Lam.*

(3) *Arduina bispinosa.*

autant par leur épaisseur que par leurs épines.

Quand on abat l'acacie d'Egypte (1), il tombe quelquefois sur le bûcheron ; alors ses épines entrent très-profondément dans le corps, se cassent, et y restent. Les gazelles en mangent les feuilles, et ont souvent de ses épines dans les pieds, sans en être estropiées.

On trouve dans le creux des montagnes un grand nombre d'assi ou agouti du Cap (2), qu'on croit sujets aux menstrues.

Les montagnes de sable sont recouvertes d'une couche de ce même sable extrêmement blanc, que le vent agite et pousse à son gré.

Une rivière peu considérable qui formoit une espèce de petite baie, avec un trou profond, me donna le moyen d'observer un tournoiement assez curieux ; l'écume et toutes les ordures nageoient au-dessus du trou vers les extrémités d'alentour, et en sens contraire du cours même du ruisseau. Le centre formoit une espèce de creux.

---

(1) *Mimosa nilotica.*

(2) *Cavia capensis.* Erxleb. page 352.

Le débordement des rivières nous retint ici plusieurs jours. Nous passâmes deux fois la Koré, la Zand-rivier (1), qui est souvent à sec, et Riet-fonteyn (2), et la Claesvogts-rivier, pour arriver à une ferme appartenant à le Roux.

Je remarquai dans cette course le gui du Cap (3), plante parasite semée sur les branches d'arbres, par le moyen des excrémens des oiseaux qui mangent son petit fruit : on la voyoit sur-tout sur une espèce de sumac (4).

De-là nous allâmes à Philip-Bota, non loin de la ferme de Gerts ; il nous fallut traverser une rivière profonde, auprès de laquelle est située la ferme de Droski. Nous nous arrêtâmes à Jacob-Bota.

On me montra ici de la mine d'argent (5) mêlée de pierre à chaux transparente et mal crystallisée, et de bitume (6). Les villageois la nomment urine de dassi, parce

(1) Rivière de sable.
(2) Fontaine aux roseaux.
(3) *Viscum capense.*
(4) *Rhus.*
(5) *Mica argentea.*
(6) *Bitumen.*

qu'ils la croient pleine de l'urine de ces gros rats de montagne qui sont si communs. J'appris que l'on en trouvoit une grande quantité dans les crévasses de la montagne (1), principalement auprès d'un énorme quartier de rocher saillant, qui forme une espèce de couronne. Le bitume, quoique sale, est assez recherché des villageois, qui l'emploient pour les foulures et autres accidens semblables.

Le buisson à cire (2) produit un fruit couvert de graisse, semblable à la cire. On le jette tout entier dans une chaudière remplie d'eau bouillante, pour faire fondre la graisse qu'on écume ensuite; cette graisse, semblable à de la cire grise et malpropre, n'a pas tout à fait autant de consistance, est cependant plus dure que le suif. Les paysans en font de la chandelle, mais les Hottentots la mangent comme

(1) *Cavia capensis.*

(2) *Myrica cordifolia.* Cet arbrisseau est du même genre que notre *gale* de France et que le cirier de la Caroline. Il est particulièrement remarquable par ses petites feuilles en cœur, dentées, un peu roides, sessiles et éparses. On le cultive au jardin des plantes. *Lam.*

du pain, tantôt seule, tantôt avec de la viande.

Nous longeâmes les rivières de Bruynt-Jes et de Leuwe (1), jusqu'à celle de Keure-Boom, qui doit son nom au sophora du Cap (2), qu'on trouve en grande quantité sur ses bords.

On prend la racine de cet arbre infusée avec l'asclépiade ondulée (3), contre la colique.

Le gypse crystallisé que renferment les montagnes d'Afrique, étant réduit en poudre, sert à nettoyer les plaies.

Après avoir traversé la rivière et la vallée de Pus-pas, nous arrivâmes à Svellendam, résidence d'un landdrost, (ou sous-gouverneur), chargé de l'inspection de tout le pays situé au-delà. Ses fonctions ont quelque rapport avec celles d'un gouverneur de province.

Les habitans m'indiquèrent ici le fruit du fagarier du Cap (4), comme un remède souverain pour la colique.

---

(1) Les rivières de Bruynt-Jes et du Lion.

(2) *Sophora Capensis.*

(3) *Asclepias undulata.*

(4) *Fagara Capensis.* Cette espèce n'est pas encore

CHAPITRE III.

VOYAGE de Zwellendam aux confins du Pays d'Ataquathal : du 18 octobre au 29 du même mois.

M. MENTZ, qui étoit alors sous-gouverneur, nous donna un dîner très-splendide, et l'après-midi même, nous nous remîmes en route, et passâmes la large rivière de Buffel-Jagts (1), pour parvenir à un poste de la Compagnie, nommé Riet-valley (2), où nous demeurâmes quelques jours pour mettre de l'ordre dans nos collections, et sur-tout pour faire raccommoder notre malheureuse voiture, que les rochers et les chemins pierreux avoient, pour ainsi dire, mise en pièces. Au reste, personne ne peut se flatter d'avoir fait un voyage aussi long et aussi périlleux dans un véhicule aussi petit, aussi vieux, aussi fragile, et à travers une contrée aussi montagneuse.

---

connue, à moins que ce ne soit mon fagarier du Sénégal. *Dict.* vol. II, p. 446.

(1) Rivière de la chasse aux buffles.

(2) Vallée des roseaux.

Ici la campagne commence à être plus verdoyante, et à ressembler même, en quelque façon, à une prairie. La montagne qui nous suivoit, pour ainsi dire, depuis Roodesand, se termine ici en pentes considérables et en collines. Nous rencontrions des troupeaux plus nombreux et plus fréquens qu'auparavant; mais en même tems, les vignes et les terres labourées étoient plus rares; cependant on en voyoit encore quelques-unes.

J'appris que les bestiaux y étoient sujets à de fréquentes maladies. La fièvre ardente (1), par exemple, est assez commune; elle attaque d'abord la langue et le foie, ensuite le reste du corps, et produit une espèce de dissolution de la machine, car la chair se sépare d'elle-même, et tombe par lambeaux.

Cette ferme qui, comme je l'ai dit, appartient à la Compagnie, lui fournit principalement différentes sortes de bois de construction. Elle est située dans une immense vallée, non loin d'un grand bois, nommé Groot-Vaaders-Bosch (2).

---

(1) *Brand-ziekte.*

(2) Bois du grand-père.

Nous le visitâmes pour apprendre à connoître les différentes sortes de bois d'Afrique. Nous passâmes auprès de la maison d'un paysan nommé Riet-Kuyl (1), pour nous rendre sur les bords de la rivière de Duywehoek (2); un trou très-profond qui se trouve dans la montagne, a fait donner le nom de *helle* (3) à cet endroit. La forêt est excessivement haute et épaisse, mais malheureusement pour moi, les arbres n'avoient, à cette époque, ni fleurs ni fruits, ainsi ma curiosité ne fut qu'à demi satisfaite. Je me contenterai donc d'indiquer, en deux mots, les principaux arbres qui ont fixé mon attention.

D'abord le Camassie-hout (4), qui est un beau bois qu'on emploie au placage des meubles et dans l'ébénisterie.

Le stink-hout (5) ressemble au noyer, et conséquemment est un grand arbre. On en fait des pupîtres et des armoires.

Le geel-hout (6), grand arbre dont le

---

(1) Fosse aux roseaux.

(2) Rivière aux nids de pigeons.

(3) Enfer.

(4) Arbre aux guêtres.

(5) Bois puant.

(6) Bois jaune, *ilex crocea*.

bois très-pesant, est plus ou moins jaune; il sert à faire des tables.

Le poivrier (1) est très-commun dans les bois; les villageois nomment son fruit *staart-peper*, et savent l'employer comme épice.

Je vis un crystal de roche trouvé ici; il étoit de la longueur du doigt.

Nous laissâmes notre charriot au poste de la Compagnie, et on le remplaça par une grande voiture couverte de toile à voile, avec dix bœufs frais, pour continuer notre voyage en Caffrerie, et dans l'intérieur des terres. Ici les paysans, faute d'horloge, comptent le tems par le cours du soleil.

Quelques Hottentots ont fixé leur habitation à peu de distance de la ferme, et sont souvent employés au service de la Compagnie. Ils aiment passionnément le tabac et l'eau-de-vie, et paroissent se plaire infiniment dans l'ordure et dans la puanteur. Tout leur corps étoit barbouillé d'une graisse huileuse, et saupoudré de *buchus dionisa*, pour exciter l'attention de

---

(1) *Piper capensis*.

nous autres étrangers, et pour nous plaire. Ils s'étoient diaprés de raies rouges et blanches ; ils avoient une bourse pour cacher leur nudité, et les femmes un morceau de peau quarré devant elles. Des chapelets de grains de verres blancs, bleus, rouges et autres couleurs, formoient plusieurs anneaux autour de leurs bras, de leur col, et même de leur corps. Quelques-uns portoient des bracelets de fer de laiton ou de cuir. Une peau de mouton sur le dos, une autre pendante sur les épaules, formoient tout leur accoutrement. Ils ont toujours la pipe à la bouche, et vivent du produit de leurs bestiaux ou d'oignons, qu'ils ont l'adresse de déterrer dans les champs.

En continuant notre voyage, nous passâmes la rivière et les hauteurs de Kraakous. Le 24 à midi, nous arrivâmes à la rivière Vet (1), que nous traversâmes, après avoir rencontré plusieurs métairies.

Je n'ai vu nulle part autant d'aloës (2)

---

(1) Rivière grasse.

(2) *Aloe perfoliata*. On sait que sous ce nom Linnée a confondu plusieurs espèces très-distinctes.

que dans cette contrée ; la résine découle abondamment de chaque feuille.

Je ne vis pas sans étonnement, les moutons manger impunément plusieurs plantes vénimeuses, telles que le sumac luisant, le lyciet d'Afrique, &c. (1) On me dit même que c'étoit leur principale nourriture.

Le lendemain nous allâmes voir un villageois nommé Martin Lagrans, demeurant auprès de la rivière Palmit (2) ; il possédoit une telle quantité de poules, qu'elles lui donnoient journellement cent œufs.

Ensuite nous passâmes la rivière de Zoete-Melk (3), la vallée Swarte (4), auprès de laquelle se trouve la ferme de Welte-Vreede (5), sur la rivière Val (6).

Les rochers situés auprès de la montagne Swarte (7), me parurent ferrugineux.

Le 27, nous longeâmes Groote-Val-

---

(1) *Rhus lucidum, lycium afrum*, &c.

(2) Rivière aux palmiers.

(3) Rivière de lait doux.

(4) La vallée noire.

(5) Bon contentement.

(6) Fausse rivière.

(7) Montagne noire.

ley (1), et passâmes la rivière Gouds (2), pour nous rendre chez Daniel Pinard.

On me dit que les environs abondoient en chiens et renards enragés (3).

Les villageois ont une plaisante manière de délivrer leurs volailles de la vermine. Les poulaillers sont construits en terre glaise, de la forme et à peu près de la dimension d'un grand four; quand leurs volailles sont trop tourmentées par la vermine, il ne s'agit que d'allumer un peu de paille dans le poulailler pour le nettoyer.

Le lendemain nous nous remîmes en route et arrivâmes à une métairie située près d'Ataquas-Kloof (4), après avoir côtoyé un rocher monstrueux, qui a tiré son nom de l'immense quantité d'abeilles, auxquelles il donne asyle; on l'appelle Heuning-Klip (5); il est en outre célèbre par la fidélité de son écho qui répète de très-loin, et très-distinctement plusieurs syllabes de suite.

---

(1) La grande vallée.

(2) Rivière d'or.

(3) *Rabies canina* et *vulpina*.

(4) Vallée d'Arthaquas.

(5) Rocher aux abeilles.

Nous vîmes ici l'olivier du Cap (1), dont le bois blanc et lourd, sert à faire des chaises.

On sème du froment, mais très-clair, car on m'assura qu'une seule racine produisoit de vingt à quatre-vingts épis. Curieux de vérifier par moi-même un fait aussi extraordinaire, j'examinai dans les champs plusieurs grains en effet très-féconds, mais aucun n'avoit plus de quarante-une tiges.

Tous les Hottentots que nous avons rencontrés jusqu'ici, sont nés, ou dans les fermes des Européens ou aux environs; il ne faut pas conséquemment s'attendre à les trouver dans l'état de nature : mais ceux que nous avons trouvés plus avant dans les terres, étoient, pour la plupart, très-éloignés des Européens, avoient leurs villages et leurs domiciles particuliers, et je desirois bien pouvoir les observer de plus près.

Il y a un siècle on avoit bien plus de facilités pour étudier les mœurs et les usages de ce peuple qu'aujourd'hui, parce qu'alors il habitoit bien plus près du Cap, et étoit

---

(1) *Olea capensis.*

plus nombreux et plus libre ; mais depuis quelque tems il s'est enfoncé dans les terres, et a bien changé d'habitudes et de mœurs. On s'apperçoit aussi de sa diminution, que j'attribue à la gêne où il se trouve (1).

Ceux qui travaillent chez les colons parlent assez bien, pour la plupart, le hollandois. Quand les colons commencèrent à s'établir dans la campagne, leur poudre et leurs fusils en imposèrent étonnemment aux Hottentots, qui ne pouvoient rien comprendre à ces flèches qu'on ne voyoit pas voler après que le coup s'étoit fait entendre. Ils étoient aussi très-étonnés de ne pouvoir arracher les vis qui leur paroissoient cependant faites comme des clous.

On parloit encore ici beaucoup d'un Hottentot mort déjà depuis quelques années, et qui avoit vécu douze à treize ans après avoir perdu la mâchoire inférieure

---

(1) Voyez une notice succinte et bien faite des envahissemens des Européens au Cap de Bonne-Espérance, et de la retraite, j'ai presque dit de la destruction des Hottentots, dans le voyage de *le Vaillant*, tome I. *Note du rédacteur.*

d'un coup de corne de buffle sauvage. Cette effroyable blessure ne l'avoit pas empêché de se venger en tuant son adversaire. Il ne pouvoit plus parler, mais il mangeoit et suppléoit à la mastication en broyant ses alimens entre deux pierres, qui forment le mortier des Hottentots; il les fourroit dans son gosier avec ses doigts. Il étoit même parvenu à fumer du tabac, en le soutenant avec la main.

Ici et dans plusieurs autres endroits, les habitans de la campagne se servent d'une espèce de clématite ou d'atragène (1), en guise de mouches cantharides. Ils les appliquent pilées, et en moins d'une demi-heure, il s'élève une grosse vessie, qui reste long-tems ouverte. La racine de la même plante coupée par tranches, tire avec tant de force, qu'une plaie sur laquelle on la laisse une nuit entière, peut rester ouverte pendant plus d'un mois. On l'emploie encore contre les rhumatismes et autres douleurs de cette espèce. Elle croît principalement sur le penchant des montagnes.

Depuis Roodesand, nous avions conti-

---

(1) *Atragene vesicatoria.*

nuellement tiré vers le sud-ouest, dans un pays environné de montagnes des deux côtés ; la chaîne située à notre droite, ne s'étendoit pas jusqu'à la mer ; mais celle de la gauche étoit bien plus longue, il nous falloit donc la traverser pour pénétrer dans l'intérieur du pays. On peut effectuer le passage par le rocher d'Ataquas, qui est si long, qu'il ne faut pas moins d'une journée pour le franchir.

CHAPITRE IV.

VOYAGE d'Ataquasthal à Houtniquasland.

NOUS résolûmes donc d'envoyer notre voiture par cette route, avec M. Immelman, tandis que nous tournerions nous-mêmes, à cheval, le rocher sur la droite par le pays d'Ataquas, qui est couvert d'herbes et de bois jusqu'au bord de la mer. Nous devions ensuite passer la montagne dans un autre endroit, et rejoindre notre voiture à Lange-Kloof (1).

Nous passâmes donc à cheval près la

(1) Longue vallée.

rivière

rivière de Kleyne-ezen-Groote-Bracke (1), et à Zout-Fonteyn (2), métairie appartenant à Vivier. Nous prîmes ensuite une vallée très-boisée, qui nous conduisit auprès d'une habitation nouvelle, où les Hottentots seuls étoient chargés de la garde du troupeau, et nous fîmes halte à Kleyn-Fonteyn (3), près de la rivière de Vittel.

Les jours suivans nous continuâmes de marcher, et, sans nous arrêter dans deux nouvelles habitations situées sur notre chemin, nous allâmes nous reposer directement à la ferme de George Bota, nommée Zand-Vliet (4), près de la rivière Keerom (5).

Nous trouvâmes sous les pierres le long du chemin, des serpens qui n'étoient point vénimeux.

Les Hottentots savent ici faire des cordes avec l'écorce d'une anthyllis (6), et s'en servent pour monter aux arbres sur les-

---

(1) Grande et petite rivière de sel.
(2) Fontaine à sel.
(3) Petite fontaine.
(4) Ruisseau de sable.
(5) Rivière tournante.
(6) *Anthyllidis.* (*Anthyllis barba jovis ?*)

quels ils veulent prendre du miel; ils font d'abord un nœud coulant autour du tronc de l'arbre, et mettent le pied dans ce nœud; ils en font un autre plus haut, y passent l'autre pied et défont le premier, ainsi de suite.

Quoiqu'il n'y ait pas de chemin frayé dans toute cette partie méridionale de l'Afrique, celui que les voyageurs suivent aux environs du Cap, est, pour ainsi dire, battu; mais plus avant dans les terres, on ne voit aucun vestige de pied humain, rien de plus facile, conséquemment, que de s'égarer dans ces immenses plaines, parsemées de buissons. L'unique point de reconnoissance que l'on ait, et qu'un voyageur doit observer avec une grande attention pour retrouver son chemin, ce sont les crottes de moutons qui lui indiquent s'il y a dans le voisinage, quelques bestiaux, quelques fermes, ou quelques terres labourées.

Le pays est par-tout froid, et n'offre guère que des plaines abondantes en pâturages, de petites collines et des vallées couvertes de bois et bien arrosées.

Les forêts sont, en général, composées d'arbres très-élevés, mais tortueux pour

la plupart, d'une mauvaise venue, et couverts de mousse comme dans le nord.

Une nérite et une petite porcelaine (1) forment ici la principale parure des Hottentotes; elles en portent sur leur bonnet, ou bien autour de leur poignet, en guise de bracelet. Leur bonnet est une bande de cuir de buffle, large comme la main, et ornée, suivant leurs facultés ou les circonstances, de plusieurs rangs de ces coquilles. Ce bonnet n'a point de fond.

Quelques-unes en ont un autre de forme conique, rayé et composé de bandes de peaux d'agneau blanches, brunes et noires. Ils sont quelquefois ornés de grains de verre attachés de différentes manières, ou pendans comme des perles.

Je vis ici défricher plusieurs endroits par le moyen du feu, d'une autre manière à la vérité que dans le Nord. Il y a beaucoup de champs dont l'herbe est si forte et si dure,

(1) *Nerita histria*, *cyprea moneta*. La première de ces deux coquilles est rare et encore peu connue; mais la seconde, beaucoup plus commune, sert de breloque à bien des personnes, qui la nomment *pucelage*; et l'on sait que dans la Guinée et quelques autres contrées de l'Afrique, c'est la monnoie du pays.

que les bestiaux ne peuvent s'en nourrir; elle sert en outre d'asyle aux serpens ou autres bêtes dangereuses, et empêche la jeune herbe de croître. On y met donc le feu, et les buissons qui se trouvent dans ces places incendiées deviennent tout noirs et restent long-tems ainsi; ce qui chagrine et incommode les voyageurs.

On me dit ici qu'il se trouve dans les œufs d'autruche une pierre qui, étant montée, sert de bouton.

Il ne se passoit guère de jour que nous ne fussions percés jusqu'aux os par la pluie qui tomboit en ondées, et qui étoit quelquefois accompagnée de tonnerre. Il sembloit que l'hiver et le mauvais tems n'avoient pas quitté cette contrée, tandis qu'au Cap il faisoit continuellement beau. La pluie nous incommodoit d'autant plus, que les intervalles n'étoient pas assez longs pour que le soleil pût sécher la terre et nos habits. Les descentes et les montées étoient si glissantes, que les chevaux, qui ne sont point ici ferrés, ne pouvoient tenir pied, et nous risquions continuellement de nous rompre bras et jambes.

Mais il est tems de reprendre notre itinéraire.

Le 2 novembre est pour nous une époque remarquable par les averses que nous eûmes à essuyer en passant la rivière de Quaimansdrift (1), qui monte et baisse par la marée, comme plusieurs autres des environs, qui tombent dans la mer, et nous arrivâmes à Magermans-Kraal, étable ou nouvelle habitation appartenant à Frédéric Seele.

Jamais nous n'avions été si mouillés, et jamais nous ne fûmes si mal logés. Il n'y avoit pas un seul Européen dans l'habitation; une esclave noire représentoit son maître, et avoit l'inspection des troupeaux et des Hottentots qui les menoient paître. La maison étoit une chaumière longue, soutenue par des poutres et revêtue de terre grasse. Mon compagnon et moi fûmes obligés de passer la nuit pêle-mêle avec une troupe d'Hottentots, trop heureux encore d'être à l'abri du froid, de la pluie et du vent.

Ayant recueilli différens objets depuis que nous avions quitté notre charriot, et ne pou-

---

(1) Le trou du Caïman : malgré sa dénomination, il ne s'y trouve pas un seul Caïman, selon la remarque de le Vaillant, *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique*, &c. tome I, page 167. *Note du rédacteur.*

vant charger le tout sur le dos de nos chevaux, nous prîmes, dans la ferme, trois bœufs de trait pour nos bagages, et trois Hottentots pour les conduire.

Les bœufs de traits sont d'un grand usage dans ce pays comme dans beaucoup d'autres. Les Hottentots les dressent très-bien et leur passent dans les narines une broche de bois, à laquelle sont attachés deux courroies semblables à des guides, et qui servent à conduire l'animal et à s'en rendre maître. C'est ce qu'ils font avec beaucoup d'adresse. Ils n'en montrent pas moins à la chasse. Ils creusent çà et là, dans la campagne, de grands trous, comme ceux qui nous servent en Suède à prendre les loups ; ils ont soin de bien les couvrir : les buffles et différens animaux carnassiers s'y laissent tomber (1).

Ils ne se mettent jamais en route sans être munis d'un ou de deux javelots (2). Cette arme représente une lance de fer,

---

(1) Ils plantent aussi, dans le fond de ces trous perfides, des pieux très-pointus, dans lesquels l'animal s'enferre en tombant. L'intrépide le Vaillant tomba dans un de ces trous et pensa y périr. Voyez son *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique*, tome I. *Note du rédacteur*.

(2) Nommés *assagay* ou *zagaie*.

longue d'un quart d'aune, et dont les côtés sont courbés, et se termine par un morceau de fer, tantôt rond et uni, tantôt dentelé; cette lance est attachée avec des courroies de cuir à un bâton rond et mince de curtise (1), qui va en diminuant jusqu'au bout: il peut avoir environ une brasse. Les Hottentots se servent de cette arme avec une agilité étonnante contre les bêtes et contre leurs ennemis; ils les lancent à plus de cent pas, et manquent rarement leur coup.

Un objet peu ragoûtant, à la vérité, mais qui contribua au moins à faire quelque diversion à l'ennui qui nous assiégeoit dans le triste séjour où nous nous trouvions consignés pour la nuit, ce fut l'énorme gorge d'une jeune fille hottentote, dont les mammelles pendoient jusques sur ses genoux: jamais je n'en ai vu d'aussi volumineuses à aucune de ses compatriotes. Je ne prétends pas cependant les représenter ici comme ca-

(1) *Curtisia faginea*. C'est un nouveau genre dont on n'a encore qu'une figure médiocre et sans détails dans l'ouvrage de Burman sur les plantes de l'Afrique (page 235, tome 82). Ce même genre porte le nom de *Junghania* dans le *Systema naturæ* de Gmelin (vol. II, page 259). On l'a d'abord connu à Paris sous le nom de *Doratium*. *Lam*.

pables de rivaliser pour les formes cette célèbre coupe de l'antiquité modelée sur le beau sein de la Grèce. Leurs mammelles ont proprement la grosseur et la forme d'une calebasse, de manière qu'elles peuvent les jetter pardessus leurs épaules pour allaiter leurs enfans, qu'elles portent sur leur dos enveloppés dans des peaux de mouton nommés ici *krass*. Ils sont attachés avec deux courroies; l'une passe autour du col de la mère et de l'enfant, l'autre sous le derrière de celui-ci, et va rejoindre le krass. La graisse dont elles se barbouillent et l'excessive chaleur contribuent à relâcher les fibres de cet organe et à l'amollir. Quelques-unes avoient des grains de verre aux jambes : leurs maîtres leur en donnent en présent, ou pour leur salaire.

Ils m'apprirent une plaisante manière de cuire le pain sans four. Après avoir fait la pâte de la manière ordinaire, ils en façonnent un pain assez épais, qu'on enterre dans la cendre chaude. Il en sort si poudreux, qu'il faut bien le ratisser avant de pouvoir le manger.

Je n'ai pas besoin de peindre l'impatience avec laquelle nous attendions le lever de l'aurore. A peine ses premiers rayons vin-

rent-ils éclairer le taudis parfumé où nous avions passé la nuit, que nous nous empressâmes de prendre congé de notre nombreuse société. Nous traversâmes plusieurs rivières, telles que celles de Krakokou, d'Ao, de Koukoma et de Neisena; nous nous engageâmes dans des bois remplis de ronces, et très-épais, dans lesquels il n'y avoit d'autres routes que les sentiers tortueux pratiqués par les Hottentots; de manière qu'il nous falloit marcher absolument courbés et conduisant nos chevaux par la bride. Comme le jardinier Auge avoit déjà fait ce voyage, il nous servoit de conducteur, et nous avions laissé derrière nous nos Hottentots avec leurs bœufs. Arrivés, dans l'après-midi, auprès de la rivière de Koukoma, et en ayant déjà passé un bras à gué, nous nous disposions à traverser un petit bois touffu pour aller aux étables appartenant à Helgert Müller, et que nous avions apperçues sur la hauteur au-delà du bois. Mais à peine y fûmes-nous entrés, que mes deux compagnons apperçoivent un énorme et vieux buffle mâle, seul au milieu d'une place de quelques aunes en carré, absolument découverte, et où il n'y avoit ni arbre ni buisson. Le jardinier Auge s'avançoit de son côté;

l'animal le voit et s'élance vers lui en poussant des beuglemens horribles. Notre homme a encore la présence d'esprit et le tems de se jetter avec son cheval derrière un arbre pour se soustraire à l'attaque impétueuse du buffle, qui fond alors sur le cheval du sergent, et d'un coup de corne dans le ventre, le renverse les quatre fers en l'air, et lui fait sortir les entrailles hors du corps. L'animal ne survécut pas une demi-heure. Le jardinier et le sergent cherchèrent leur salut en grimpant sur le premier arbre.

Après cette expédition, le buffle enfila le chemin par où nous étions venus, et j'étois encore engagé parmi les branches d'arbres entrelacées les unes dans les autres, et qui faisoient assez de bruit en frappant sur les selles de nos chevaux et sur le bagage, pour m'empêcher d'entendre ce qui venoit de se passer à quatre pas de moi; et comme il m'arrivoit souvent de m'arrêter pour cueillir des plantes que j'emportois dans mon mouchoir, je me tenois volontiers derrière les autres, de peur de gêner la marche.

Le sergent avoit pris deux chevaux pour faire le voyage; l'un étoit déjà expédié, et l'autre se trouvoit précisément sur le chemin que le buffle prenoit pour sortir du

bois. Il l'apperçut, et devenu plus furieux qu'auparavant, il l'abattit d'un coup de corne dans le poitrail; le corps et les jambes furent brisés, la selle même fut percée : l'animal expira en tombant. J'arrivai précisément à l'instant où le buffle venoit de le terrasser. Le passage étoit si étroit qu'il n'y avoit pas moyen de tourner bride; j'abandonnai donc mon cheval, et je montai sur un assez grand arbre. Le buffle poursuivit la route que nous comptions prendre nous-mêmes.

Du haut de mon arbre je voyois un de nos chevaux mort, un autre qui remuoit inutilement les jambes pour se relever, et les deux autres effrayés et tremblans, ne pouvant se débarrasser de l'endroit où ils étoient engagés; mais je ne voyois, ni n'entendois aucun de mes compagnons de voyage : persuadé qu'ils avoient été les victimes de la première furie du buffle, je me mis à les chercher pour voir si je pourrois leur être encore de quelque secours; mais ne découvrant aucun indice sur le champ de bataille, je pris le parti de les appeller, et ne tardai pas à les appercevoir transis de peur et cramponnés comme deux chats au tronc d'un arbre avec leurs fusils chargés derrière leur

dos, et ne pouvant proférer une seule parole.

Je les rassurai de mon mieux, et les invitai à descendre et à sortir le plus promptement possible d'un endroit où nous courions risque d'être attaqués une seconde fois. Le sergent se mit à se lamenter et à pleurer la mort de ses deux bons chevaux. Quant au pauvre jardinier, il demeura si étourdi de la peur, qu'il garda pendant plusieurs jours le plus morne silence.

Cependant nous continuâmes notre chemin, à la vérité d'une manière assez triste et sur-tout très-pénible, car nous ne faisions que monter et descendre des hauteurs assez escarpées. Comme notre sergent n'auroit pu passer la rivière à pied, je le pris en croupe derrière moi, et lui laissai même mon cheval jusqu'à la ferme, où je me rendis à pied.

Notre premier soin, en arrivant, fut d'envoyer des Hottentots dans le bois d'où nous sortions pour en rapporter les selles de nos chevaux morts, qui pouvoient nous être utiles par la suite. Ces Hottentots s'armèrent, avant de partir de leur *assagay*, et nous dirent qu'en effet ils remarquoient depuis quelque tems un buffle très-furieux qui se tenoit seul dans ce bois, d'où il avoit chassé les autres troupeaux de buffles.

Nous ne vîmes pas un seul Européen ; c'étoit tous Hottentots qui n'avoient d'autre demeure que leurs petites huttes. Elles sont tellement remplies de vermine qu'un Européen ne peut se décider à y loger, que dans une extrême nécessité.

Nous préférâmes donc de passer la nuit au bivouac, couchés sur des nattes de paille, la tête appuyée sur les selles de nos chevaux, en guise d'oreiller, et un grand feu à nos pieds ; mais le froid fut si violent qu'il nous empêcha de dormir ; il falloit, d'heure en heure, nous lever pour nous chauffer toutes les parties du corps. Heureusement que la veille nous avions eu la précaution de faire apporter une quantité suffisante de branches et de gros bois.

Je vis un petit champ de chanvre ordinaire (1), cultivé par les Hottentots. Quoiqu'il soit de quelque utilité dans ce pays, ils ne se doutent pas même du parti que sait en tirer l'industrieux Européen. Ce n'est pour eux qu'un objet de friandise. On connoît leur passion pour le tabac et pour l'eau-de-vie, à laquelle ils ont sacrifié ce qu'ils ont

---

(1) *Cannabis sativa.* Dakka, dans la langue du pays.

de plus précieux, une portion de leur pays natal et de leur liberté; car c'est à l'appât de ces deux denrées que la Compagnie des Indes les a déterminés à lui céder une vaste portion du Cap, une terre où reposent les cendres de leurs ayeux (1). Le meilleur moyen de s'attacher un Hottentot est de lui donner du tabac; mais comme ils ne le trouvent pas assez fort pour se procurer un agréable étourdissement et une espèce d'ivresse, ou peut-être afin d'acélérer ces douces jouissances, ils le fument mêlé avec du chanvre haché bien menu. On voit maintenant le motif qui les détermine à s'adonner à la culture de cette plante. On n'exigera pas, je crois, que j'explique pourquoi ce peuple qui, avant l'arrivée des Européens, ignoroit l'existence du reste du monde et se croyoit seul sur la terre, a pris tant de goût pour nos mets les plus dangereux et les plus dépravés : je me borne à rapporter des observations; c'est au philosophe a les expliquer, ou bien à en déduire des conséquences.

Mais revenons nous morfondre auprès de notre brasier. Nous le quittâmes de bon ma-

(1) Voyez ci-après le chap. sur les *Hottentots.*

tin et arrivâmes le soir à la ferme de Pierre Plants, nommée Melk-Hout-Kraal (1) et située auprès de la rivière Diep (2).

Ce n'étoit pas assez pour notre malheureux sergent d'avoir perdu ses deux bons chevaux; il fut encore obligé de se jucher sur un bœuf pendant deux jours, faute d'autre monture. Celle-ci détalloit assez bien, mais n'étoit pas tout-à-fait commode pour le cavalier, tant à cause de la largeur de son dos, que par le défaut d'étrier. Il ne lui manquoit qu'un boulet à chaque pied, pour ressembler complètement à un patient sur le cheval de bois.

Nous partîmes de notre ferme le lendemain pour aller à celle de Jacob Bota, et qui porte le nom de la rivière Pisany, auprès de laquelle elle est située. Ce n'est absolument qu'un endroit destiné à élever des bestiaux, assez voisin du rivage de la mer. Ce colon avoit à son service une cinquantaine de Hottentots qui demeuroient dans le voisinage, et vivoient à ses dépens. Le maître étant parti, le jour même de notre arrivée, pour le Cap, un vieil Hottentot, son hom-

(1) Ferme du bois au lait.

(2) Rivière profonde.

me de confiance, remplit envers nous les devoirs de l'hospitalité de la manière la plus affable et la plus obligeante. Il nous fournit tout ce dont nous avions besoin.

Le port est ici grand et beau.

Mes tristes camarades de voyage n'étoient pas encore revenus de leur frayeur, et s'imaginoient toujours avoir le buffle en croupe. Cette inquiétude jointe à la privation du vin, ralentit infiniment leur passion pour les découvertes : il faut aussi avouer que la première aventure n'étoit pas d'un très-heureux présage pour les suivantes. Toutes ces considérations mûrement pesées, les engagèrent à fixer ici le terme de leur promenade. Ils me firent part de la résolution qu'ils avoient prise de retourner au Cap ; comme elle contrarioit beaucoup mes projets, car nous n'avions pas encore ramassé de grandes richesses, je leur représentai qu'un retour aussi prompt pourroit inspirer de terribles soupçons sur leur courage ; en outre, nous étions éloignés de notre voiture, d'un de nos compagnons, et du reste de notre bagage : je finis en leur disant qu'ils étoient très-fort les maîtres de retourner sur leurs pas, mais que pour moi je continuerois seul mon voyage. Soit honte de me quitter, soit crainte de traverser

traverser seuls des lieux dangereux, ils se déterminèrent à me suivre.

En récompense de leur docilité, je les laissai quelques jours reprendre courage et haleine. Je profitai de cette halte pour visiter les rivages de la mer et les montagnes voisines qui étoient couvertes de toutes sortes de buissons, et principalement du calac nommé *arduina* (1).

Ils étoient si épais dans certains endroits, qu'il me falloit marcher en rampant, le ventre contre terre, quelquefois même assez loin. Les épines déchiroient mes habits et mes mains; l'Hottentot qui me suivoit avoit les pieds en sang et me faisoit véritablement pitié : mais égaré parmi ces buissons à la recherche des fleurs, je n'avois aucun moyen de le soulager. Je vis, au bas de la montagne, des rochers plats sur lesquels les chiens de mer dormoient à la chaleur du soleil, ce qui lui a fait donner le nom de Robbenberg (2). Elle s'avance si loin dans la mer qu'elle forme une isthme, et elle est couverte de coquilles. Cette montagne me parut mé-

(1) *Arduina bispinosa.*

(2) Montagne des chiens de mer.

riter d'autant plus d'attention, qu'elle diffère de toutes celles que j'ai vu en Afrique. La couche du milieu est un assemblage et un mélange confus de pierres ponces carrées, et de chaux durcie, qui peut avoir environ quatre brasses d'épaisseur, ce qui ressembloit à une espèce de maçonnerie singulière. La couche supérieure me parut composée de pierres plates brunes, et l'inférieure de grès très-fin; sur un autre côté de la même montagne, étoit un sable durci et façonné par l'eau. Dans plusieurs endroits, la terre étoit mélangée de sable, et formoit des morceaux d'une espèce de pierre poreuse. Dans l'esplanade située au pied de la montagne, du côté de la mer, se trouvoient plusieurs trous de différentes grandeurs, semblables à des marmites de géans, les uns ronds, d'autres longs ou ovales, et aussi bien taillés, que s'ils l'eussent été de la main des hommes; une terre glaise grise formoit la couche inférieure. D'un autre côté, la même montagne avoit de longues fentes d'où pendoient d'épaisses stalactites (1),

---

(1) *Stalactites.*

couvertes d'un fin duvet, quelquefois verdâtres.

Les environs de la montagne sont ornés de fleurs jaunes et bleues, d'une espèce de bihai (1), dont on voit des oignons en Europe. Les Hottentots en mangent le fruit.

Les colons des villages ne sont pas beaucoup plus avancés dans les arts que les Hottentots. Ils manquent souvent aussi des ustensiles les plus nécessaires ; certains sont obligés de metre leur lait dans des outres de peau ; ils n'ont pas même de souliers, ne pouvant en aller acheter au Cap ; ils se servent de ce qu'on nomme généralement ici *souliers de campagne*, et qu'ils font eux-mêmes avec de la peau de buffle, de bœuf, ou même quelquefois de zèbre, qui est rayée.

Ces peaux sont préparées par les Hottentots d'une manière fort simple ; ils les tendent sur la terre avec des piquets, les couvrent de cendre chaude, et en enlèvent le poil avec un couteau ou un hoyau. Ces peaux ne leur manquent pas, car les campagnes voisines sont couvertes de buf-

---

(1) *Strelitsia.*

fles sauvages, qui se promènent par troupeaux de cent et de deux cents. La plupart sont tranquilles dans les bois pendant le jour, et la nuit vont paître dans la plaine.

La maison de notre hôte étoit grande, commode, et bien bâtie en terre glaise, avec des portes et des volets en place de fenêtres vitrées, parce qu'il est difficile et même impossible de se procurer des carreaux à une aussi grande distance du Cap. Tout le plafond de la cuisine étoit garni de morceaux de buffle séché, fumé, et destiné pour la consommation de la métairie.

Les colons envoient les Hottentots à la chasse des buffles, et donnent à chaque tireur un nombre de balles proportionné au nombre de buffles qu'ils veulent avoir. C'est ainsi qu'ils nourrissent leur monde sans frais, et même sans toucher à leurs troupeaux qui constituent leurs principales richesses. Les Hottentots mangent la plus grande partie du buffle, mais la peau appartient au colon.

Je m'amusai beaucoup à voir quel plaisir les Hottentots de la ferme et ceux qui nous suivoient, prenoient à fumer et à se régaler réciproquement de la pipe ; ils étoient assis à terre en rond, elle faisoit

le tour du cercle ; chacun ; après en avoir tiré quelque forte bouffée , la passoit à son voisin ; ils avaloient une portion de la fumée , et en rendoient le reste par la bouche et par les narines.

Les paysans qui demeurent entre Musselbay (1) et les bois des Houtniquas , font un commerce de soliveaux , de madriers et autres bois de charpente , quoique le transport en soit long et pénible ; mais ils n'ont pas d'autres marchandises avec leurs bœufs et leur beurre. Si l'on avoit établi une communication par mer , d'ici ou de Musselbay au Cap , le commerce y gagneroit , le bois de charpente , principalement , seroit à bien meilleur compte ; mais au lieu de s'en occuper , on regarde même cet établissement comme inutile.

Les regrets de notre sergent étant un peu appaisés , et ayant trouvé le moyen de lui procurer un cheval d'emprunt , je m'enfonçai plus avant dans le pays , en tirant vers la montagne , dans l'espérance de rencontrer notre voiture de l'autre côté , et sur-tout d'être un peu moins grossiérement traité par les habitans , dont nous

---

(1) Baie aux coquilles.

allions si pacifiquement visiter les asyles. Après avoir passé auprès d'une autre ferme appartenant à Bota, nous traversâmes deux rivières pour aller à Malacas-kraal, ensuite celle de Keurboom, et de-là à Jackal-Kraal (1).

Le pays des Houtniquas finit de ce côté à la rivière de Keurbooms ; il est riche en pâturages, en bois et en buffles.

CHAPITRE IV.

VOYAGE du pays des Houtniquas jusqu'au fleuve de Camtour, ou les limites de la Caffrerie.

NOUS longeâmes la montagne de Keurbooms-rivier, pour arriver aux étables de Pierre Jagers.

Nous nous régalâmes ici en étanchant notre soif avec ce qu'on appelle le *lait au sac* (2) des Hottentots. Fort peu de voyageurs, à moins d'être violemment tourmentés de la soif, ne pourront se résoudre

---

(1) Vallée des Jakals.

(2) *Schlauchmilch*, littéralement *lait à l'outre*. On le conserve en effet dans une outre. *Note du rédacteur*.

à prendre un pareil breuvage, qui n'est pas très-appétissant, si l'on en juge par l'extérieur du vase qui le contient. J'avouerai que l'apparence n'est pas trompeuse, c'est un lait aigre et rafraîchissant. J'imaginois que le lait bouilli et caillé du Norrland, nommé dans le pays *lait épais* (1), et que l'on conserve quelques mois, étoit le plus vieux du monde : cependant le *lait au sac* des Hottentots seroit pour le moins le grand-père de celui de Norrland; on le conserve dans une peau de gazelle (2) bien cousue, et pendue à la muraille. Les autres peaux sont toutes également bonnes pour cet usage; on verse dans cette outre du lait qui se tourne en fromage, chaque jour on en verse de nouveau qui ne tarde pas à s'aigrir. Il se passe plusieurs mois, et même des années entières, sans que cette outre soit vide et nettoyée.

Les Hottentots font rarement du beurre, à moins que ce ne soit pour se graisser.

Voici la façon dont on m'a dit que les Hottentots Maquas faisoient leur beurre. Ils mettent du lait doux dans un sac de

---

(1) Dicke milch.

(2) *Capra oreas* (éland).

peau ; deux hommes le tiennent aux deux extrémités, et l'agitent jusqu'à ce que le beurre surmonte.

Le 11, nous franchîmes la haute montagne décrite ci-dessus, pour arriver à Lange-Kloof (1), chez le colon Matthieu Soadang. Des nues épaisses environnoient cette montagne, et nous mouillèrent, quoiqu'il ne plût pas. Je ne m'abuse point sur les périls que nous courûmes dans certains passages, si étroits et si escarpés, que la tête nous tournoit, en jettant les yeux au fond des précipices qui nous environnoient.

Le pays du côté de Lange-Kloof est beaucoup plus haut que celui que nous quittions, conséquemment la montagne étoit plus basse que du côté de la mer, où se trouvent ces effroyables précipices dont j'ai parlé.

On fabrique dans cette métairie du savon avec la lessive d'un buisson (2) qu'on

---

(1) Longue vallée.

(2) *Salsola aphylla.* Cette plante, succintement décrite dans le Supplément (page 173) de Linnée fils, semble se rapprocher des salicornes par quelques particularités de son port; elle prouve les rapports qui existent entre les salicornes et les soudes. *Lam.*

fait long-tems bouillir avec de la graisse de mouton, jusqu'à ce qu'il ait la consistance nécessaire ; alors on le met égoutter dans des formes longues et quarrées.

Nous allâmes ensuite à la ferme de Pierre Frere, grand chasseur d'éléphans, et qui avoit fait de longues courses dans le pays des Caffres. Il m'apprit entre autres choses, que les Hottentots ne savent pas compter au-delà de cinq (1).

En sortant de cette ferme, nommée Missgunst (2), et située sur la rivière Diep (3), nous passâmes encore auprès d'une autre métairie qui appartient au même colon, sur la rivière d'Aapjes (4). A Klippdrift (5), nous traversâmes la rivière de Krakeel (6), et descendîmes chez Matthias Streiding.

---

(1) Ils ont cependant comme nous dix doigts aux deux mains ; mais il paroît qu'ils recommencent le même nombre pour chaque main, ce qui forme alors pour eux deux idées qu'ils ne sont pas capables d'assembler. *Note du rédacteur.*

(2) Jalousie.

(3) Rivière profonde.

(4) Rivière des singes.

(5) Torrent du rocher.

(6) Rivière de la dispute.

Je vis dans le voisinage une grande quantité de tombeaux, formés par de petites élévations de pierres. Aucun Européen ne put m'expliquer l'origine de ce cimetière ; un vieil Hottentot me dit que les habitans de ce pays étoient morts, pour la plupart, de leurs plaies.

D'après cette tradition, je jugeai que cet endroit avoit été autrefois très-peuplé, mais ensuite ravagé par la petite vérole.

En poursuivant notre chemin, nous passâmes auprès de la ferme de Pierre Nückert, nommée Onverwacht (1), et nous arrivâmes chez Hendrieck Krüger, après avoir traversé la rivière de Waageboom (2).

Les coqs d'Inde sauvages (3), qui commençoient à se montrer, s'en vont, dit-on, avant l'hiver, et reviennent en septembre et octobre. On les nomme ici dindons sauvages (4).

---

(1) Imprévue.

(2) Rivière des brancards.

(3) *Tantalus*. C'est sans doute d'une espèce de courlis ou d'ibis dont parle ici M. Thunberg ; car les coqs d'Inde (*meleagris gallo-pavo*) sont habitans de l'Amérique, où ils vivent en troupes. *Lam.*

(4) Wilde-Kalkoon.

Le meloë de la chicorée (1), mangeoit les feves et autres légumes dans les jardins.

L'hiver est très-froid à Lange-Kloof (2), et la neige y tombe aussi abondamment que derrière Vitsemberg.

Le 18, nous arrivâmes chez Thomas Frere, à la rivière Kromme (3).

Le pays baisse insensiblement jusqu'à la mer, de manière que Lange-Kloof est bien plus haut que le pays de Kromme-rivier.

Nous vîmes ensuite Esschen-Bosch (4), beau pays presque plat et couvert de bois magnifiques.

Il étoit tombé de la pluie presque toute la journée ; elle continua le soir et pendant toute la nuit. Quoique mouillés jusqu'aux os, il nous fallut rester dans notre charriot, où nous attendions avec impatience une matinée plus belle. Les Hottentots qui nous accompagnoient se blotirent sous notre voiture, puisqu'il étoit impossible d'avoir du feu.

---

(1) *Meloe cichorei.*

(2) Longue vallée.

(3) Tortueuse.

(4) Forêt de frêne.

Le lendemain nous eûmes un beau tems; mais ne pouvant changer d'habits, il fallut attendre que le soleil les séchât sur notre corps. Nous partîmes pour les rivières Diep, de Leuwenbosch et de Zeeke (1).

On nous dit qu'il se trouvoit encore quelquefois des lions dans la montagne, qui en étoit autrefois infestée ; mais ils sont presque tous détruits (2).

Le zamia ou l'arbre à pain des Hottentots (3), est une espèce de palmier qui croît sur le penchant de la montagne et dans les environs. Il n'a souvent qu'une seule tige, de la hauteur et de la grosseur d'un homme, avec des branches très-étendues.

---

(1) Les rivières profondes, du bois, des lions et des vaches marines.

(2) Vers la fin du siècle dernier, ces animaux rodoient en troupes nombreuses dans les environs même du Cap. Le savant missionnaire Tachard parle de plusieurs personnes attaquées et même dévorées en 1685 auprès des habitations, dispersées alentour de la ville. Voyez le *Voyage de Siam* des PP. Jésuites, page 92, édit. *in-4°. Note du rédacteur.*

(3) *Zamia Caffra.* Il ne faut pas confondre ce palmier nain avec le véritable arbre à pain des îles de la mer du sud (*artocarpus incisa*), dont j'ai donné la description et l'histoire dans mon *Diction. de Botanique,* vol. III, page 107, à l'article JAQUIER. *Lam.*

Je dois observer que j'ai vu plus d'une fois deux ou trois tiges sortir de la même racine; en outre, j'ai remarqué qu'il croît lentement dans les endroits secs et pierreux. C'est avec sa moëlle (1) que les Hottentots préparent leur pain; ils l'enterrent et la laissent pourrir pendant deux ou trois mois, ensuite ils la pétrissent et la font cuire sous la cendre avec leur propreté ordinaire.

On me dit qu'il se trouvoit dans des trous du rivage de la rivière Kromme, une espèce de coquilles (2), qu'on ne peut pas prendre en faisant des excavations; mais on les tire avec un petit bâton.

La chaîne de montagnes que l'on voit à gauche depuis Roodesand, et à sa droite à Lange-Kloof, continuent jusqu'à Vitsemberg, et finit avant d'arriver au rivage de la mer. Ces montagnes situées à gauche, cachent derrière elles les plaines de Carro.

Le fruit du buisson guarri (3) qui a un goût très-doux, et que les Hottentots man-

---

(1) *Medulla.*

(2) *Solens siliqua*, le manche de couteau.

(3) *Euclea undulata.*

gent, écrasé et fermenté, donne un vinaigre aussi épais que le pontac. Une poignée de crassule tétragone (1), bouillie dans du lait, est un excellent astringent très-efficace contre la diarrhée.

Le jour suivant nous prîmes notre gîte chez Jacques Kolc, à l'embouchure de la rivière de Zeeke (2), dont nous approchions pour la seconde fois depuis notre voyage.

On me dit ici que la taie du ventre des moutons séchée et pulvérisée, excite un vomissement et guérit de la fièvre. Le sang de lièvre s'emploie pour les érésypèles; on en imbibe un linge qu'on fait sécher, et qu'on applique ensuite sur le corps du malade, mais non pas à la place même de l'érésypèle.

Plusieurs personnes m'assurèrent aussi que le sang de tortue, appliqué sur la plaie, ou pris en breuvage, est souverain contre les blessures faites par les flèches empoisonnées.

Nous passâmes quelques jours chez notre

(1) *Crassula tetragona.*

(2) Rivière des vaches marines. Voyez ci-dessus, page 262.

hôte, autant pour nous reposer que pour mettre en ordre tous les objets que nous avions recueillis. Enfin, je me promenai dans les environs, tandis que nos bêtes, exténuées et maigries, reprenoient un peu de force et d'embonpoint.

Cependant nous prîmes des chevaux pour aller jusqu'à la rivière de Cabeljaus (1), et de-là à celle de Camtour, qui est très-profonde et fort large; elle reçoit le Locris et va se décharger dans la mer.

Les Hottentots et les Caffres habitent pêle-mêle sur les bords de cette rivière, qui forme, à certains égards, la démarcation des deux pays, car à quelques milles au-delà, commence véritablement celui que l'on nomme la Caffrerie (2).

---

(1) Rivière des cabillauds.

(2) Ce mot, d'origine arabe, signifie le pays des Infidèles. *Caffre* et *Guèbre* ont la même étymologie et la même signification. Quoiqu'on ait donné ces noms à deux peuples bien différens, ce sont toujours des Infidèles aux yeux des Musulmans. L'identité de ces mots ne paroît pas frappante, mais les personnes accoutumées à étudier les langues la sentiront aisément. *Note du rédacteur.*

CHAPITRE V.

NOTICE sur les Caffres : parallèle entre eux et les Hottentots.

LES Caffres que je vis là, étoient d'une plus haute taille, mieux faits, plus forts, plus hardis et plus courageux que les Hottentots, plus adroits qu'eux à manier le zagaie. Ils portoient à chaque bras des anneaux d'ivoire assez larges.

Leurs danses ont un genre de beauté singulier ; deux et même plus, se mettent sur le côté ou sur le dos, et se balancent sur les doigts des pieds en frappant aussi les talons, et remuant en même tems tous les membres en mesure ; tous leurs muscles, particulièrement les yeux, le front, la bouche, le menton, toute la tête et le col sont en action. La musique est un chant grasseyant et grossier, entre-mêlé de tems en tems d'un sifflement qu'ils poussent en retirant les lèvres et laissant voir leurs dents. Les femmes courent autour des danseurs en sautant, suivant la même mesure, et en agitant la tête et les autres membres.

Ils

Ils se percent le bas de l'oreille pour y passer un piquant de porc-épic (1).

Ils nous montrèrent deux espèces de pendans d'oreille en cuivre, mêlé d'argent, qu'ils nous dirent avoir reçus d'une nation plus enfoncée dans l'intérieur des terres.

Nous vîmes aussi des corbeilles et des paniers si bien tissus par les Hottentots, qu'ils servent à contenir du lait et de l'eau. Ils font aussi avec la vessie de la licorne, des bouteilles pour le même usage.

Les Caffres ont, comme les Hottentots, un chef dans chaque village ou dans chaque famille; ce chef les conduit à la chasse et contre l'ennemi. Ils le nomment ordinairement capitan (capitaine).

Quoique ces peuples n'aient point d'armes à feu, ils n'en tuent pas moins adroitement les buffles et autres animaux, avec leurs javelots ou *assagay* (2). Dès qu'un Caffre a découvert un troupeau de buffles, il souffle dans un flageolet, formé d'un os de mouton, qui se fait entendre de fort

---

(1) *Hystrix*.

(2) C'est probablement le mot général *zagay*, auquel les Caffres ont joint l'article *âl*, qui se change en *âs* devant un mot commençant par une *s*. *Note du réd.*

loin. Plusieurs autres Caffres accourent et environnent les buffles, s'en approchent et leur jettent leur assagay; sur huit à douze buffles, il en échappe rarement un seul. Ce qui arrive plus fréquemment, c'est que ces animaux, en voulant fuir, tuent quelques-uns des chasseurs; mais ils ne paroissent pas grandement effrayés de ce danger. Dès que la chasse est finie, chacun découpe la pièce qu'il a abattue.

Outre la chasse, les Caffres qui habitent de belles prairies ou le long des côtes de la mer, possèdent d'immenses troupeaux de bêtes à cornes, qu'ils défigurent d'une étrange manière, tantôt en leur découpant la peau du col qui pend en longues lanières, tantôt en forçant leurs cornes de prendre les formes les plus bisarres.

La compagnie des Indes leur achetoit autrefois, ainsi qu'aux Hottentots, beaucoup de bestiaux pour du tabac, de l'eau-de-vie, des grains de verre et des morceaux de fer. Aujourd'hui ces échanges ont rarement lieu, et sont expressément défendus aux colons.

Les Hottentots qui sont au service de ceux-ci, fument avec une pipe de terre, qui est un véritable brûle-gueule, car la

tête de la pipe touche à leurs lèvres ; comme on les tire du Cap, les tuyaux ont tout le tems de se casser durant ce long trajet. Ils se servent encore, ainsi que les Caffres, d'un bâton long et creux, terminé par un trou, dans lequel ils adaptent une cheville également percée et surmontée d'une pierre creusée de forme cylindrique, où ils mettent le tabac. Ils ont encore une autre espèce de pipe, dont le tuyau est formé par la corne d'une gazelle (1) : au bout est une cheville percée de part en part, et surmontée d'une tête de pipe en pierre. Les fumeurs ouvrent la bouche aussi grande que l'ouverture même de la corne, et tirent quelques bouffées de fumée qu'ils retiennent quelque tems, en avalent une partie, et rendent l'autre par la bouche et le nez. Ils se passent successivement la même pipe, qui fait ainsi le tour de l'assemblée. Quand un étranger arrive dans un *kraal* ou village, on ne manque pas de le régaler de la pipe à la ronde.

Les Hottentots font eux-mêmes des marmites de terre cuite, pour y préparer leurs alimens. Ils mangent les féves du scho-

---

(1) *Capra orix, ou oreas.*

tia (1), quoiqu'elles poussent sur un buisson vénimeux.

Nous vîmes sur le bord de la rivière Camtour, quelques Hottentots occupés à manger une vache marine, tuée depuis quelque tems ; ils puoient de manière à empoisonner tous ceux qui passoient auprès d'eux. Cette même rivière nourrit considérablement d'hippopotames : à la vérité, depuis quelques années on en a beaucoup détruit, et ils sont considérablement diminués ; nous en blessâmes plusieurs, mais n'en tuâmes aucun, parce qu'il n'en parut point pendant la nuit que nous passâmes toute entière sur le bord de la rivière.

On prétend que les élévations mamillaires (2) de cet animal, sont un antidote contre la pierre.

Un grand nombre de Caffres nous suivirent à notre retour vers la rivière Zeekoe, et s'évertuèrent à faire des tours devant

---

(1) *Gvajacum afrum.* Cet arbrisseau n'est pas une espèce de gayac, comme Linnée l'avoit pensé ; mais il forme un genre particulier, que M. Jacquin a nommé *schotia.* J'ai peine à croire qu'il soit vénimeux ; car les plantes de la famille des légumineuses, dont il fait partie, ne sont point dans ce cas. *Lam.*

(2) *Processus mamillaris.*

nous, sans doute pour avoir un peu de notre tabac, qui paroissoit fort de leur goût. Cependant ils voulurent bien faire trève à leurs gambades, pour me donner des détails sur l'accident arrivé depuis peu à un paysan, qui avoit été mordu par un serpent à sonnettes.

Ce malheureux marchoit pieds nuds dans l'herbe, comme c'est l'usage dans ce pays, où l'on ne met des bas et des souliers que pour aller à l'église ou au Cap. Il étoit à un mille environ de chez lui, quand le serpent le mordit; aussi-tôt il envoya chercher un cheval par son esclave, et se serra fortement le pied pour empêcher le poison de monter. En arrivant il se trouva tellement accablé de sommeil, que sa femme eut toutes les peines du monde à le tenir éveillé. Il eut une cécité qui dura quinze jours, et sa jambe s'enfla au point que la chair formoit un bourrelet au-dessus du bandage; on ne l'ôta qu'avec beaucoup de peine. Enfin, on ouvrit la plaie avec un couteau, et on lava le pied malade dans de l'eau salée; on lui fit prendre du lait en grande quantité, plusieurs seaux même dans une seule nuit, quoiqu'il le vomît continuellement; enfin on lui appliqua la

pierre à serpent. Sa guérison fut très-longue, et plusieurs années après cet accident, il ressentoit des douleurs dans les changemens de tems ; quelquefois même sa plaie se rouvroit.

Les colons de cette contrée n'ont d'autre bien que leurs bestiaux, qui sont sujets à plusieurs maladies.

1°. La maladie de la langue est une espèce d'aphthe qui attaque les bêtes à cornes ; il leur vient sur la langue des vessies pleines d'une matière claire, qui les empêche de manger ; elles maigrissent à vue d'œil, et finissent quelquefois par en mourir. Les villageois frottent ces vessies avec du sel.

La maladie des pieds leur vient quand on leur fait faire, en été, une marche forcée pendant le jour. Le sabot se lâche de manière qu'ils ne peuvent plus aller. On doit attribuer cette maladie aux grandes chaleurs. On prétend qu'elle est contagieuse ; en effet, elle attaque les bœufs l'un après l'autre, et j'ai vu un attelage entier malade ; mais je crois qu'il y a identité de cause, et non pas contagion ; l'animal malade se guérit de lui-même en une semaine ou deux.

On trouve ici chez les paysans quelques cochons d'Inde.

Je vis une chrysomèle (1) jaune, qui faisoit un dégât effroyable parmi les herbes potagères des jardins.

CHAPITRE VI.

Retour de la Caffrerie au Cap.

Après avoir été au-delà des habitations européennes dans cette partie du Cap, nous nous disposâmes, vers le commencement de décembre, à revenir sur nos pas.

En allant à Lange-Kloof, je vis quel parti les villageois savent tirer des eaux qui descendent des montagnes, pour arroser leurs vignes et leurs jardins. Ils la conduisent en petits ruisseaux à leurs plantations, et la font circuler en petites rigoles entre les ceps ou les plates-bandes. Quand ils n'en ont pas besoin, ils bouchent l'entrée de ces rigoles avec un peu de terre ; ils conduisent de cette manière

(1) *Chrysomela.*

l'eau aux moulins, aux viviers, et autres endroits où elle est nécessaire.

Le 6 décembre, nous arrivâmes chez Matthieu Sondag, et les jours suivans nous allâmes à Wolfe-Kraal (1), traversâmes les rivières de Keurboom, Diep, et arrivâmes le 10 à Gans-Kraal.

Au-delà des montagnes basses qu'on voit ici, est situé le pays de Cammassie. La vesseloup carcinomale (2) y croît sur les fourmillères, et sa poudre jaune passe pour un remède souverain contre le cancer.

Les jours suivans nous passâmes successivement à Ezelsjagt (3), Dorn-rivier (4), Groote-Dorn-rivier (5), en tirant toujours à droite, et laissant sur la gauche Ataquas-Kloof. Nous traversâmes les plaines arides de Carro, pour nous rendre chez Gert van Nimwegen.

Les moutons mangent ici les jeunes feuilles de l'acacie d'Egypte (6).

---

(1) Vallée des loups.

(2) *Lyroperdum carcinomale.*

(3) Chasse aux ânes.

(4) Rivière des épines.

(5) Grande rivière des épines.

(6) *Mimosa nilotica.*

Le meloë de la chicorée (1), nuit beaucoup aux pommiers et autres arbres des jardins, dont il mange les feuilles.

Les Hottentots savent amollir et préparer les fleurs blanches d'un ficoïde (2), qu'ils mâchent ensuite, pour étancher la soif.

L'espèce de cochenille (3) qui se trouve sur les feuilles, est, dit-on, très-funeste aux moutons qui en mangent, car on prétend qu'ils en meurent.

Enfin, nous arrivâmes chez Gert Clutes, dont la ferme est située sur la rivière de Slange (4), et si avant dans la montagne, que personne ne pourroit se douter que cet endroit fût habité. Il n'avoit pas d'autres troupeaux que des moutons, et toute la plaine étoit extrêmement sèche et maigre.

Le haut de cette montagne étoit couvert d'une prodigieuse quantité de tigres; jamais je n'en avois tant vu.

Le sol est une terre grasse imprégnée de sel, car on en voyoit beaucoup de crys-

---

(1) *Meloe cichorei.*

(2) *Mesembryanthomum.*

(3) *Coocus.*

(4) Rivière des serpens.

tallisé par la chaleur, sur les bords de la rivière. J'avois fait la même observation sur les collines voisines du Cap.

Nous avions à traverser une vaste plaine stérile et brûlante pendant le jour, dépourvue d'eau, et où nous n'aurions pu trouver un seul abri pour nous reposer. Nous ne crûmes pas à propos d'attendre l'après-midi pour reprendre notre marche; dès qu'une certaine fraîcheur commença à se répandre dans l'air, nous partîmes, et après avoir traversé le lit de plusieurs grandes rivières, environnées de bois, et entièrement à sec, nous arrivâmes le matin à une ferme abandonnée, auprès de la montagne à gauche.

Les haies sont ici formées de calodendron (1).

---

(1) J'ai publié les caractères et une figure de cet arbrisseau intéressant, dans le *Journal d'Hist. Naturelle*, n°. 2, page 56, tab. 3, et j'ai fait voir que ses rapports avec le dictame, *dictamnus*, étoient si grands, que l'on pouvoit même l'y rapporter comme espèce, quoique ses fleurs n'aient que cinq étamines fertiles, les cinq autres étant changées en pétales étroits. Je présume même que c'est le *dictamnus capensis* de Linnée fils (Suppl. page 232), quoique l'exposition de ses caractères ne soit ni fort exacte, ni suffisamment développée. *Lam.*

Les principaux endroits que nous visitâmes du 17 au 21, furent les métairies de Welgevunden (1), Waaterwal (2), Muysenkraal (3), celle de Schmidt, la montagne de Plate-kloof (4), jusqu'à la ferme de la Compagnie nommée Riet-valley (5).

Tandis que mes compagnons de voyage reprenoient haleine, je retournai à Grootvaaders-Boch (6), où l'on coupe plusieurs espèces d'arbres pour le service de la Compagnie. J'espérois en trouver quelques-uns en floraison ; mais la saison n'étoit pas encore assez avancée, et il n'y avoit que le calodendron (7). De jolis papillons venoient voltiger autour de ses fleurs et les sucer, sans que je pusse en attraper un seul. Un coup de fusil chargé à dragées, fit tomber quelques branches avec leurs fleurs.

Les jours suivans nous tirâmes vers les rivières Breede et Zonderende (8); cette

---

(1) Bien trouvé.
(2) Chûte d'eau.
(3) Vallée des souris.
(4) Vallée plate.
(5) Vallée des roseaux.
(6) Bois du grand-père.
(7) *Calodendrum*.
(8) Rivière large et rivière sans fin.

dernière est si profonde, qu'il faut la traverser dans un bac. Auprès est situé un poste de la Compagnie, nommé Tiger-hoek (1), que nous visitâmes, et en longeant la même rivière, nous rencontrâmes un autre poste nommé Zoete-Melk-Valley (2).

La chaleur dévorante de l'été et le vent, avoient déjà desséché la campagne.

Le psoralier pinnée (3), est une herbe extrêmement incommode pour le cultivateur, à cause de ses immenses racines qui pénètrent profondément dans la terre, et qu'ils ont beaucoup de peine à extirper.

Une chrysomèle (4) bleue, mangeoit l'orge et y faisoit beaucoup de tort.

Vis-à-vis Plaatte-kloof (5), sur le côté de la montagne, sont situés les bains chauds, connus sous le nom d'*olifans bad* (6). Cette fois je n'eus pas occasion de les voir.

Depuis l'augmentation de la chaleur les

---

(1) Coin du tigre.

(2) Vallée du lait doux.

(3) *Psoralea pinnata.*

(4) *Chrysomela.*

(5) Vallée plate.

(6) Bain des éléphans.

mouches s'étoient multipliées dans beaucoup de fermes, et devenoient très-incommodes. Le moyen le plus simple d'en diminuer la quantité, est d'accrocher au plancher de petits balais qu'on trempe plusieurs fois par jour dans du lait doux; quand il est suffisamment chargé de mouches, on les fait tomber dans un long sachet, que l'on tord pour les y écraser.

Si les serpens se font craindre des hommes, ils ont aussi pour leur compte un ennemi redoutable. L'oiseau dit le secrétaire (1), en détruit et en mange une grande quantité; il les étourdit si bien avec ses aîles, qu'ils ne peuvent le piquer, et il les écrâse avec ses pattes. Cet oiseau mange aussi de la viande et des racines.

Les sangliers sont si friands des fruits du brabey (2), qu'il en reste rarement sur la terre pour semence, à moins qu'ils ne tombent entre les pierres.

Le 27, nous allâmes aux bains chauds de la montagne noire, qu'on nomme ici Badagter de Berg (3).

---

(1) *Secretaris. Falco serpentarius.*

(2) *Brabejum stellatum.*

(3) Bain de derrière la montagne.

Ces bains ont leur source dans une colline à gauche sous la montagne, avec deux ouvertures principales. L'eau qui est passablement chaude, dépose dans le fond des rigoles qu'elle forme, un sédiment d'un jaune clair. La colline est constituée d'un minerai de fer, ou d'une lave ferrugineuse, pesante, noire, brillante et très-compacte; elle donne du feu avec le briquet; le chemin est tout noir par le minerai pulvérisé qui le couvre, et qui ressemble à de la suie. L'eau a un goût d'encre ferrugineux, mais non pas sulphureux. La poudre de squine (1), ainsi que le vitriol de cuivre (2), la noircit; le sucre de plomb la blanchit. Les malades boivent de cette eau et s'y baignent sans observer de régime. L'eau forme un petit ruisseau depuis sa source jusqu'à une maison de planches, dans laquelle on a pratiqué de petits escaliers, par le moyen desquels on descend dans l'eau, jusqu'à la hauteur que l'on veut.

La Compagnie a fait construire à ses frais, une maison en pierre, dont la garde est confiée à un vieillard : le petit nombre de

---

(1) *China.*

(2) *Vitriolum cyprinum.*

chambres qu'elle renferme, est destiné à loger les baigneurs. On les a distribuées en petites cellules séparées par des toiles à voiles. Certains logent dans des tentes, ou dans des voitures, d'autres dans la ferme qui est plus bas. On prend les bains pendant toute l'année, et principalement en été, depuis le mois d'août, jusqu'en février. La montagne supérieure se nomme la montagne noire.

Nous partîmes le 28 pour la ferme de Badenhorst ; ce colon étoit occupé à battre son froment. Dans ce pays on n'enferme pas le grain dans les granges, on n'en connoît même pas l'utilité, puisqu'il ne pleut point dans cette saison, et qu'on peut par conséquent mettre le bled en meules. La chaleur dessèche tellement la paille, qu'elle se brise en petits brins. On ne peut y toucher que le matin ou le soir, après qu'elle a été amollie par la fraîcheur : les faucilles ont d'un côté des dents aiguës, comme celles d'une scie. On dispose pour battre le bled une place unie, environnée d'un mur de terre glaise fort bas. On y étend la paille avec ses épis, sur lesquels on fait promener plusieurs chevaux attachés ensemble ou séparés, qui écossent le grain avec leurs pieds.

Au milieu du cercle qu'ils décrivent, est un homme qui tient le premier cheval à la laisse ; en dehors, un autre armé d'un fouet, les fait aller au grand trot. La paille est hachée, et ne peut servir à couvrir les maisons. Six hommes avec les chevaux suffisans, peuvent battre et vanner trente tonnes de grains par jour. Il est rare que l'on emploie les bœufs à battre les grains. En partant d'ici, nous traversâmes la rivière Booter (1), d'où l'on découvroit la mer, et passâmes au pied de la montagne nommée Kleyne-hout-hock, par-dessus le Groote-hoet-hock (2); enfin à travers Hottentots-Hollands-Kloof (3), qui est fort haute, je vis un chemin pratiqué sur cette montagne, et dont la direction est vers le Cap : quoiqu'il soit très-escarpé, et fort dangereux, c'est pourtant le seul qui passe au-dessus de Roodesand, et le plus fréquenté par les colons qui sont obligés d'y faire passer des charges considérables. Je visitai bien soigneusement cette montagne, et quelques

(1) Rivière au beurre.

(2) Petit et grand coin de bois.

(3) Vallée Hottentote-Hollandoise.

fermes situées au pied. Je poussai même jusqu'au bord de la mer.

Nous célébrâmes ici la nouvelle année avec presque tous les habitans de la contrée, et nous passâmes la journée entière à nous divertir sur le rivage, où la mer dépose beaucoup de varech-trompette (1), dans laquelle on souffle comme dans l'instrument dont elle porte le nom : nous marchâmes une journée entière sur ces vastes plaines de sable qui séparent les Hottentots-Holland du Cap, où nous arrivâmes le 2 janvier 1773.

---

(1) *Fucus buccinalis*. C'est la tige de ce singulier varech qui forme, en quelque sorte, une trompette. Elle est presque ligneuse, cylindrique, fistuleuse, presque aussi grosse que le bras, quelquefois fort longue, et souvent contournée, soit en serpent, soit en spirale. Cette tige est amincie vers ses extrémités, et la supérieure se termine en une feuille longue, plane, coriace, sans côte, pinnatifide et crépue latéralement, quelquefois même pinnée ou palmée.

QUATRIÈME PARTIE.

Séjour au Cap, après le premier voyage dans l'intérieur de l'Afrique : du 2 janvier à la mi-septembre 1773.

CHAPITRE PREMIER.

Excursion dans le voisinage du Cap.

De retour au Cap, je n'eus rien de plus pressé que d'arranger mes collections d'animaux, de plantes et de graines, fruits de quatre mois de voyage. Je les mis en état d'être embarqués sur le premier bâtiment qui feroit voile pour l'Europe. Ainsi, après que les graines furent bien séchées, les plantes collées sur de grandes feuilles de papier royal, les oiseaux et les insectes bien arrangés dans des boëtes, les arbres, les oignons enterrés ou encaissés, le total formoit un envoi très-considérable destiné pour les jardins botaniques de Leyde et d'Amsterdam. Je le distribuai sur plusieurs vaisseaux hollandois qui retournoient en Europe.

Je destinai les objets qui me restoient, à mes amis et protecteurs de Suède, et particulièrement pour le savant Linnée et le docteur Montin : j'eus bientôt l'occasion de faire passer ces envois par des vaisseaux suédois, dont je connoissois les officiers.

J'employai les mois suivans, comme je l'avois fait l'année dernière, à botaniser autour du Cap, et à faire de petites promenades dans l'intérieur. Je m'amusai aussi à examiner mes collections, à les mettre en ordre, et à décrire les objets utiles ou inconnus précédemment.

M. Sonnerat, voyageur françois, qui dessinoit très-bien et qui avoit fait un très-long voyage avec M. Commerçon, et parcouru plusieurs isles des Indes, venoit d'arriver avec un vaisseau françois de l'Isle de France. J'eus bientôt occasion de faire sa connoissance chez le secrétaire diplomatique Berg. Je me liai même particulièrement avec lui dans cette maison, et pendant notre séjour aux environs de Constance, où nous passâmes plusieurs semaines à botaniser et tuer de beaux oiseaux du Cap, pour différens cabinets d'Europe.

La course la plus intéressante que nous fîmes ensemble, fut de visiter la montagne de la Table, vers la mi-janvier, pour connoître quelles pouvoient être ses productions à cette époque. Nous louâmes deux esclaves pour porter nos deux fusils, nos provisions, du papier et autres objets.

Nous nous mîmes en route à trois heures du matin, et nous eûmes escaladé la montagne avant le lever du soleil, dont les rayons brûlans nous auroient bien incommodés; un peu après huit heures nous nous trouvions juchés sur le sommet de cette montagne, où l'on respiroit un air assez frais. Nos peines furent amplement récompensées par l'immense quantité de plantes rares qui s'offrirent à nous. Je me contenterai d'indiquer les principales : telles sont plusieurs orchides (1), que je n'ai jamais pu trouver dans une autre saison, soit ici, soit sur d'autres montagnes. Parmi ces plantes on voyoit briller les grandes fleurs rouges de la disa-grandiflore (2). Je ne

(1) *Orchides.*

(2) *Disa grandiflora, disa uniflora.* (*Vid.* Bergii, *Plantas Capenses*, tab. 4, f. 7). Voyez le Supplément de Linnée fils, page 406, et mon *Diction.* vol. II, page 292. *Lam.*

trouvai qu'une seule tige de l'elléborine tabulaire (1). J'eus beaucoup de peine, et je m'exposai même pour me procurer l'elléborine mélaleuque (2), aux fleurs blanches et noires, et qui est peut-être la plus rare au monde ; je la vis ici pour la première et dernière fois. La disa bleue ou à longue corne (3), qui est si belle et d'une forme si singulière, ne croît que dans un seul endroit, sur un rocher escarpé et si élevé que nous eûmes toutes les peines du monde à y parvenir. Nous gravîmes aussi haut qu'il nous fut possible, ensuite je montai sur les épaules de M. Sonnerat, et avec un long bâton, j'arrachai cinq tiges, les seules qui fussent en fleurs ; mon compagnon ramassa ce jour là plus de trois cents plantes, c'est-à-dire, beaucoup plus qu'il n'en avoit encore recueilli au pied de la montagne. L'amour de la botanique le réduisit à s'en retourner au Cap pieds nuds, quoiqu'il eût apporté pour cette seule promenade, trois paires de souliers qui furent mis en pièces par les cailloux aigus détachés de la montagne,

---

(1) *Serapias tabularis*. Elle n'est pas encore connue.

(2) *Serapias melaleuca*. De même.

(3) *Disa longi-cornis*.

et dispersés dans tous les sentiers. L'empeigne n'étoit pas moins maltraitée que la semelle. En outre, les souliers françois sont trop minces et trop mignons pour de pareilles courses; il faut en avoir en cuir ciré, avec des semelles fort épaisses.

Ce fut sur ces entrefaites que des vaisseaux de Hollande apportèrent le corps du gouverneur Rheede-van-Ouds-Horns, mort pendant la traversée. Le vaisseau amiral avoit son pavillon en berne, pour annoncer la perte qu'il avoit faite : on transporta le corps à terre avec toute la pompe et les cérémonies qui ont ordinairement lieu aux enterremens des gouverneurs : on sonna toutes les cloches; on tira le canon de minute en minute. Devant le corps marchoient deux chevaux qui portoient les armes et le bâton de commandement du défunt; ensuite venoient les trompettes, les tambours, les soldats, et la garde bourgeoise à cheval, conduite par le major.

La mort de ce gouverneur étoit une grande perte pour moi; car il m'avoit bien promis, en Hollande, de me faciliter tous les moyens de parcourir l'intérieur du pays.

CHAPITRE II.

Voyage à pied autour des montagnes situées entre le Cap de Bonne-Espérance et la Baie Falso : du 13 au 19 mai.

Le 13 mai j'entrepris avec M. Gordon et un maître jardinier anglois nommé Masson, arrivé depuis peu, de faire à pied le tour de la montagne qui sépare le Cap de la baie Falso. Après avoir traversé le premier vallon et être monté sur la croupe de la montagne de la Table, nous apperçûmes à droite un autre vallon qui prend sa direction du côté de la mer. A gauche coule un ruisseau étroit, tellement couvert de broussailles qu'on ne peut en découvrir la source ; il descend du haut d'un gros rocher de la montagne. Toutes les vallées plates, grandes ou petites, sont couvertes d'eau ou de mousse, et forment des espèces de marais. La montagne de la Table s'abaisse insensiblement, se termine au sud-est, en collines et en vallons, vers Hout-Bay (1).

(1) Baie au bois.

Pour arriver à cette baie, nous fûmes obligés de traverser la vallée des Babouins, qui commence à la montagne de la Table, et partage la chaîne de montagnes, qui s'étend depuis Constance, jusqu'à la pointe méridionale du Cap la plus avancée. Nous trouvâmes à Hout-Bay une ferme nouvellement bâtie, et nous vîmes à gauche la petite montagne du Lion, qui est pointue, et qui ressemble à la grande montagne du même nom, plus voisine du Cap, et Kafunkelberg (1), autre montagne ovale, dont le pied est couvert d'un sable fin et léger ; elle s'étend jusqu'au rivage de la mer, où elle forme un cap conique, dont la partie supérieure est tellement saillante et recourbée, qu'on la nomme lèvre pendante (2) : une profonde vallée sépare cette montagne de celles de la Table et du Lion.

Sur la cime même de la montagne de la Table, coule un ruisseau considérable dont une branche se décharge dans Hout-bay. La mer qui est très-basse dans cette baie, forme une espèce de rivière dont les bords sont extrêmement escarpés, sur-tout vers

(1) Montagne de Kafunkel.

(2) *Hanglip.*

l'embouchure, à cause de la quantité de sable qui s'en est détaché; en outre, la baie étoit parsemée de pierres rondes, à-peu-près comme les rivages du Vetters en Suède.

Sur la gauche on voit une montagne de pierre, au revers et au pied de laquelle sont situés le grand et le petit Constantia, qui s'avancent dans la mer, et y forment un cap nommé Steenberghcek (1) : on y a construit une maison appartenant à la Compagnie, nommée Muysenburg.

De Hout-bay nous nous rendîmes à Nord-hoek (2), en traversant la montagne, sur laquelle sont trois fermes et une mare d'eau. Nord-hock est un cap dépendant de la montagne située vis-à-vis celui de Slange-cap.

Toutes les dunes sont ici formées de sable volatil, distribué en monticules plus ou moins hautes. Les plus nouvelles sont encore nues, mais celles anciennement formées sont couvertes de différentes espèces de buissons, particulièrement de celui qui porte de la cire (3), que l'on voit ramper de

(1) Cap de la montagne de pierre.

(2) Cap Nord.

(3) *Myrica cordifolia*. Voyez ci-après les détails sur ce buisson.

tous côtés. Je remarquai au sud-est une cuve à sel, haute de trois ou quatre aunes vers les bords. Elle étoit alors à-peu-près remplie d'eau, couverte à la surface de flamans (1) ; le fond étoit de sable ou de terre grasse entre-mêlée de sable : cette espèce de cuve est pleine d'eau pendant plusieurs mois de l'hiver : comme c'est de l'eau du ciel et non pas de la mer, qui est à une certaine distance, le flux ou le reflux n'y ont aucune influence.

On trouve dans les environs un buisson garni de feuilles charnues, nommé Duyn-hout ou Zwart-hout (2), qui me parut une nouvelle espèce.

Je vis ici un paysan nommé Jean Bruyns, renommé dans tout le pays pour son adresse à tirer. Il a fait avec Heupner le malheureux voyage de Rio de la Goa, à travers le pays des Caffres. Sept de ses compagnons furent assassinés par les Caffres, et il n'y en eut que cinq qui se sauvèrent avec lui.

Je remarquai l'armoselle (3), qui se prend bouilli ou en décoction contre les vers.

---

(1) *Phœnicopterus ruber.*

(2) Bois des dunes, ou bois noir : *foliis compositis* (*foliolis cuneiformibus carnosis*). *Cussonia.*

(3) *Seriphium. Slange Bosch.* bois au serpent.

Nous poursuivîmes notre route vers Wildschutsbrand, à travers la montagne, sur le sommet de laquelle nous ne trouvâmes qu'une seule habitation de Hottentots, au milieu d'un beau pâturage. Nous revînmes un peu sur nos pas, en passant de nouveau la montagne à Bay-Falso.

Les montagnes qui s'étendent depuis cette baie à une très-grande distance en mer, sont connues sous le nom de Norvege par les colons et les marins.

Falso-bay ou Simons-bay, est le nom de la partie du port où les vaisseaux n'abordent qu'en hiver. Ils y sont à l'abri des orages et des vents du norsd-ouest, qui, dans cette saison, sont extrêmement dangereux, surtout pour les bâtimens qui se mouillent à la baie de la Table. Il y a ici un port beaucoup plus grand que celui de la Table; cependant le rivage a peu de largeur, parce que la montagne le couvre dans certains endroits presque tout entier. Les maisons construites sur les collines des environs, ne sont pas toujours suffisantes pour donner asyle à tous les étrangers. Les objets les plus remarquables sont un grand rocher rond, situé dans le port, et nommé Ark; un autre nommé le rocher des Romains; plus loin à

l'est, l'isle Malagas ; une maison appartenant à la Compagnie, et habitée par le Résident; un hôpital, une douane, une boucherie, et quelques maisons particulières. Un peu plus loin se trouve le jardin de la Compagnie.

En quittant Bay-Falso, nous eûmes à traverser des plaines unies et sablonneuses pour arriver à Muysenberg (1), dépôt de la pêche de la Compagnie pour le Cap. Des espèces de petits lacs qui n'avoient pas encore été desséchés par les chaleurs, étoient épars çà et là dans les plaines de sable ; les insectes et les vers qui nageoient à la surface de ces eaux, servoient de pâture à des flamans (2), dont le plumage blanc et rouge foncé, ne forme pas le moindre ornement de cet asyle. Nous en tirâmes un à qui nous cassâmes l'aile ; et quoiqu'il ne pût plus voler, nous eûmes encore beaucoup de peine à l'attraper, parce qu'avec ses longues jambes, il traversoit des flaques d'eau d'un pied de profondeur, et couroit beaucoup plus vîte que nous.

---

(1) Montagne aux souris.

(2) *Flamingo. Phœnicopterus ruber.*

CHAPITRE III.

NAUFRAGE d'un vaisseau de la Compagnie. — Action héroïque d'un gardien de la ménagerie. — Naufrages mémorables.

LE premier juin, il s'éleva un vent très-violent de nord-ouest, accompagné de terribles rafales et de pluie ; il continua la nuit suivante avec tant de véhémence, qu'un des quatre vaisseaux de la compagnie qui étoit encore en rade, eut les cables de ses quatre ancres successivement rompus, et fut jetté sur un banc de sable vis-à-vis le rivage de Zout-rivier, où le poids de sa cargaison le fit fendre en deux. Les flots montoient à une telle hauteur, et la rivière étoit si extraordinairement enflée, qu'on pouvoit à peine la traverser. Quoiqu'il soit expressément défendu aux vaisseaux de la Compagnie de rester ici en rade depuis la mi-mai jusqu'à la mi-août, il arrive pourtant que le gouverneur permette à quelques-uns d'y rester, à cause des inconvéniens et des difficultés qu'on trouve à charger à Falso-bay.

Il seroit difficile d'évaluer la perte que la

compagnie des Indes orientales essuya, par le naufrage dont je viens de parler; et pour comble de malheur, la plus grande partie de l'équipage périt de la manière la plus lamentable, faute de secours. Soixante-trois hommes seulement se sauvèrent, et cent-quarante-neuf furent noyés ; et je dois avouer ici, à la honte de l'humanité, que l'on mit beaucoup plus d'activité à sauver les marchandises, qu'à porter des secours à ces infortunés : ceux même qui savoient nager ne furent pas plus heureux que les autres ; car entraînés par les vagues, ou ils venoient se briser les membres et le corps contre les rochers, ou ils étoient repoussés au milieu de la mer.

Immédiatement après le naufrage du bâtiment, dès la pointe du jour on prit les plus sages mesures pour sauver les marchandises appartenantes à la Compagnie ; mais je ne remarquai pas qu'on se fût seulement occupé des hommes. Trente soldats de la citadelle, commandés par un jeune lieutenant, eurent ordre de se rendre au lieu du naufrage, et de bien veiller à ce qu'il ne se commît aucun vol. On dressa en même tems une potence avec un placard qui menaçoit de la corde, sans aucune

forme de procès, tous ceux qui approcheroient. Ainsi les bourgeois compatissans qui étoient venus de la ville exprès pour donner quelques secours aux malheureux, furent obligés de retourner sur leurs pas, après avoir été témoins, ainsi que moi, de l'extrême dureté et de l'insouciance de plusieurs chefs, qui ne paroissoient pas même s'appercevoir qu'il y avoit sur le navire des hommes affoiblis par la faim, par la soif et la fatigue, et plus encore par le désespoir.

Parmi une foule de particularités, qui contribuèrent à rendre cette catastrophe encore plus lamentable, je me contenterai de citer le traitement qu'essuya le constable, qui fut assez heureux pour être du nombre de ceux qui se sauvèrent. Jetté nud et demi-mort sur le rivage, il vit son coffre devant lui, et demanda au lieutenant la permission d'en tirer son surtout; mais celui-ci la lui refusa, quoiqu'il vît bien la clef attachée au coffre à la manière des marins, et le nom du pauvre constable gravé sur le coffre même. Cet officier crut, sans doute, donner une grande marque de zèle et de courage, en accompagnant son refus de coups de canne, qu'il eut l'inhu-

manité d'appliquer lui-même sur le dos nud et sanglant d'un infortuné qui n'avoit pas besoin d'implorer la pitié pour l'exciter. Enfin, après avoir passé la journée entière, exposé au vent et au froid, sans le moindre vêtement et mourant de besoin, il fut conduit à la ville avec ceux que la Providence seule avoit conservés. Quand on lui donna la permission de fouiller dans son coffre pour y prendre des hardes, il le trouva complètement dévalisé. Un bourgeois, touché de compassion, ôta son propre surtout et le lui prêta. Tous ces pauvres naufragés furent obligés de mendier des habits et leur pain dans la ville, pendant plusieurs jours, jusqu'à ce qu'ils eurent obtenu leur paie de la Compagnie, et qu'ils furent rentrés à son service.

Les détails que je viens de présenter, laisseroient dans l'esprit de mes lecteurs, des sentimens trop pénibles pour ne pas les racheter par une anecdote vraiment touchante. Il est si doux de rencontrer un homme généreux et bienfaisant, parmi des ogres altérés de sang et d'or !

Un vieillard européen, nommé Woltemad, chargé du soin des animaux vivans de la ménagerie, située au-dessus du jardin,

din, avoit un fils, caporal dans la garnison de la citadelle, et qui fut un des premiers commandés pour aller à Parden-Eyland (1), où l'on devoit poser la garde pour la sûreté des marchandises qui seroient retirées du naufrage. Ce digne père emprunte un cheval, et va de très-grand matin porter une bouteille de vin et un pain à son fils, qui avoit un pressant besoin de ce restaurant ; il étoit de si bonne heure, qu'on n'avoit pas encore dressé la fatale potence, ni placardé les horribles affiches qui en indiquoient la coupable destination. Tandis que ce vieillard s'entretenoit avec son fils, il entendit les cris des malheureux qui se lamentoient sur le navire échoué ; plein de confiance dans son cheval, qui nageoit en effet fort bien, il s'avance jusqu'au bâtiment, en ramène deux personnes : enhardi par ce premier succès, il répète six fois ce dangereux voyage, et sauve ainsi quatorze hommes. Son cheval lui parut si épuisé, qu'il ne croyoit pas devoir retourner. Cependant ému par les cris et les prières de ceux qui restoient, il s'élance encore au milieu des flots, et ce dernier acte de

(1) Isle des chevaux.

générosité lui coûta la vie. Son cheval environné de tous côtés, saisi par la queue, par la bride, succomba sous le nombre et le poids, et tous furent noyés.

Cet héroïque dévouement qui avoit d'abord si bien réussi, prouve combien on auroit pu sauver de monde, en attachant au vaisseau une corde, le long de laquelle un homme se seroit coulé, soit en se tenant avec les mains, soit en se mettant dans un grand panier dont on auroit passé l'anse dans la corde même.

Quand l'orage fut appaisé et les vagues tranquilles, le vaisseau se trouva si près du rivage, qu'on pouvoit, pour ainsi dire, s'élancer du bord à terre.

Les rigoureuses mesures que l'on prit pour sauver les effets de la Compagnie, ne furent pas très-efficaces. Ce naufrage enrichit plusieurs employés; on les voyoit apporter des charges de fer sur des chevaux, et les vendre aux forgerons de la ville. L'impudeur avec laquelle ils vendoient cette grossière marchandise, prouve assez qu'elle n'avoit fixé leur attention, que lorsque des objets plus chers et moins volumineux, leur avoient manqué. Les soldats imitoient assez bien l'exemple de ces di-

gnes employés : la garde descendante revenoit le soir dans la ville avec les canons de ses fusils remplis de galons d'or ou d'argent, qui, quoïque gâtés par l'eau de la mer, n'en étoient pas moins bons à fondre. On ne doit donc plus s'étonner de l'extrême rigueur des consignes et de la ponctuelle exactitude avec laquelle on les observoit.

Que ne puis-je terminer ce récit affligeant et honteux pour l'humanité, par quelque acte de générosité, ou plutôt de justice, de la part du gouverneur envers la mémoire de ce généreux vieillard ! Son fils demanda à lui succéder dans la misérable place de gardien de la ménagerie, elle fut donnée à un autre. La seule faveur qu'il ait pu obtenir, et que l'on regarde généralement ici comme une punition, ce fut d'aller chercher fortune à Batavia (1), où son frère demeuroit déjà depuis quelque tems, et faisoit le commerce. Mais notre jeune caporal ne put résister au mauvais air de l'île ; une mort prématurée l'empêcha de jouir des hommages que les directeurs de la Compagnie en Hollande, ont

(1) Voyez, sur l'insalubrité de cette isle, la note de la page 176.

rendus à la mémoire de son vertueux père. Ils ordonnèrent à la régence du Cap, de pourvoir, le plus promptement possible, à l'avancement des enfans de Woltemad, qui pouvoient être employés dans les départemens civil ou militaire (1). De pareils ordres font autant d'honneur à ceux qui les ont donnés, que de honte aux vils administrateurs auxquels ils étoient adressés. Courageux et trop obscur Woltemad! puisse le souvenir de ton héroïsme transmis d'âge en âge, apprendre à la postérité la plus reculée, qu'il a existé dans ces contrées lointaines, un Européen digne du nom d'homme!

L'indifférence coupable et même atroce qu'on a témoignée pour l'équipage du vaisseau, dans la catastrophe que je viens de raconter, s'accorde parfaitement avec la

---

(1) Ces mêmes directeurs ordonnèrent aussi que l'on donnât à un vaisseau nouvellement construit le nom de ce héros, et qu'on peignît sur la poupe tous les détails de cette action à jamais mémorable. C'est dans ce bâtiment que le citoyen le Vaillant alla au Cap de Bonne-Espérance. Voyez l'intéressante *Relation de son voyage dans l'intérieur de l'Afrique*, tome I, page 3; et le *Voyage du docteur Sparrman*, tome I, page 149, trad. franç. édit. *in*-8°. *Note du rédacteur.*

manière dont on traite les matelots et les soldats de la Compagnie ; à certains égards ils sont plus à plaindre que les esclaves même. En effet, il est de l'intérêt des propriétaires que ceux-ci soient passablement bien nourris, vétus et soignés dans leurs maladies ; on s'embarrasse fort peu, au contraire, que les autres soient bien ou mal entretenus ; la plupart meurent de faim, manquent d'habits, ou en ont qui ne vont pas à leur taille ; quand ils périssent de froid ou de misère, les administrateurs s'en consolent en répétant avec le sang-froid de l'apathie et de la cruauté : *la Compagnie peut en avoir un autre pour neuf florins.*

Parmi les nombreux naufrages, causés dans cette rade par les vents de nord-ouest, on en cite encore deux qui paroissent faire époque. En 1692, trois vaisseaux, dont un anglois et deux hollandois, furent jettés sur la côte ; il y a eu trente ans le premier mai dernier, que sept vaisseaux de la Compagnie éprouvèrent le même malheur.

C'est peut-être ici l'occasion de faire remarquer au lecteur, que les Anglois sont incontestablement les plus hardis naviga-

teurs de l'Europe, et par conséquent du monde entier. J'en ai vu souvent louvoyer dans la rade, tandis qu'un vent violent du sud-est obligeoit les vaisseaux hollandois de tenir la pleine mer, ou d'en attendre un plus doux sur leurs ancres à Robben-Eyland. Il faut avouer que les Anglois gouvernent leurs vaisseaux avec une adresse et une sagacité étonnantes ; ils ont, en outre, de fins voiliers. Les Hollandois, au contraire, montant des bâtimens lourds et maussades, sont obligés de se conformer aux instructions de la Compagnie.

CHAPITRE IV.

OBSERVATIONS géographiques, physiques, &c. sur le Cap de Bonne-Espérance.

STELLENBOSSH est un village d'une trentaine de maisons, avec une église, située entre deux hautes montagnes ouvertes du côté du sud-ouest, vers Bay-Falso. Un sénéchal ou juge du territoire y réside ; il a sous sa jurisdiction la partie du nord et du nord-ouest ; la portion orientale de la colonie, est du ressort du sénéchal de Swellendam.

Bay-Falso est composé de deux rues plantées de chênes ; une rivière les traverse.

Le Hucken est un village françois, peu éloigné de Stellenbosch, au bas de la montagne, et dans un de ses enfoncemens. Sa fondation, postérieure de bien peu à celle de la ville du Cap, est due aux François réfugiés, à l'époque de la stupide et atroce révocation de l'édit de Nantes. Ils vinrent de Hollande depuis 1680, jusqu'en 1690, et s'occupèrent de la culture des vignes.

Dracken-Stein, autre colonie du voisinage, auprès des mêmes montagnes, qui prennent ici différentes directions, principalement du nord au sud, sur-tout du côté de la ville. La direction et la hauteur de ces montagnes, font que les fermes situées dans les vallées, ont le jour et la nuit à des époques différentes : mais je reviendrai sur cet objet dans le cours même de ce chapitre.

Plus près du Cap, et en face de la ville du côté du nord, sont les montagnes du Tygre, dans la même direction qu'Olifants-Kop et Blauwe-Berg (1), toutes montagnes séparées par des vallées.

---

(1) Tête de l'éléphant et montagne bleue.

La montagne de la Table doit son nom à sa forme, parce qu'en effet du côté du port, elle ressemble à une table. La surface de la partie la plus voisine de la mer, est assez unie et assez plate; mais du côté opposé, elle se termine en pente.

Plusieurs ruisseaux d'eau douce sortent des fentes de cette montagne, et se répandent dans la ville et dans la campagne; mais je ne trouvai ni ces sources, ni ces étangs poissonneux, que certains voyageurs prétendent avoir vus. Cette montagne tire son eau des nuages et de la pluie, quoiqu'il n'en tombe pas dans le bas. Je remarquai plusieurs pierres d'une forme singulière, et qui semblent avoir été élevées par l'art.

Mesurée à sa partie occidentale, qui est la plus basse, la montagne de la Table a trois mille trois cents cinquante-trois pieds de hauteur. Celle du Diable, située dans le voisinage et à l'orient de la précédente, est plus basse de trente pieds réellement, quoique son sommet paroisse plus haut. Les montagnes de la Table, du Diable et du Lion, n'en font véritablement qu'une, car elles se tiennent par la base, et sont séparées par de vastes vallées.

On peut monter sur la montagne de la Table et en descendre de différens côtés, comme je l'ai fait souvent moi-même ; car pendant l'espace de trois ans, il ne s'est, pour ainsi dire, point passé de mois que je n'aie gravi sur son sommet. Le devant est d'un accès facile jusqu'à un enfoncement qui s'apperçoit très-bien dans le milieu même de la montagne, c'est-là le sentier que l'on prend le plus communément, quoiqu'il soit le plus escarpé, surtout vers le sommet de la montagne, où il s'étrécit aussi. Il se trouve extraordinairement resserré des deux côtés, par des espèces de murailles taillées à pic. La base de cette montagne où la ville est située, fait un tiers de sa hauteur ; elle s'élève insensiblement par une pente et des collines couvertes de buissons, qui deviennent ensuite bien plus escarpées, et sont jonchées de grosses pierres détachées du sommet de la montagne ; enfin on arrive à l'ouverture dont j'ai déjà parlé, elle a cinquante ou soixante pieds de largeur dans le bas, et six ou sept seulement dans le haut, où des pierres énormes forment une espèce de voûte et la ferment. Au-dessus je vis des mottes de sable plus on moins grosses,

qui, en tombant, se brisoient et se pulvérisoient.

La montagne de la Table, celle du Lion, du Diable, et les autres sont disposées par couche (1), comme celles d'Europe. La couche supérieure est horisontale, mais les inférieures sont obliques. La première paroît composée d'une espèce de grès, ou cendre volcanique ; elle sépare alternativement les autres couches jusqu'à la dernière qui est d'ardoise.

Au-dessus de la montagne de la Table, on trouve des pierres détachées, et d'autres corps solides couchés et creusés dessus, dessous et dans les côtés ; ces cavités, quelquefois assez considérables, sont formées non-seulement par l'eau qui séjourne sur ces corps, mais encore par l'air qui s'insinue par les pores et ronge sans cesse. Les grandes pierres éparses sur les côteaux, au bas de la montagne, paroissent y séjourner depuis bien long-tems ; elles ont des trous plus ou moins grands qui semblent avoir été creusés avec un instrument quelconque. On voit dans leur intérieur comme sur leur surface, des morceaux de quartz qui ne s'y sont

---

(1) *Stratum.*

pourtant pas formés, quoiqu'ils s'y trouvent enfermés, parce qu'ils ne sont pas adhérens à la pierre qui est passablement dure, et qui a une surface unie et polie.

Les pierres qui constituent les couches inférieures de ces montagnes sont tendres, et d'une couleur brune et pâle, tirant sur celle de la cendre; elles se coupent aisément; l'air et l'eau les rongent. Des lamelles de la largeur de la main, forment une espèce de crête de coq sur les côtés. Ces couches d'ardoise inférieure constituent quelquefois la moitié de la hauteur de la montagne, et sont recouvertes jusqu'au sommet d'une terre végétale qui produit de l'herbe : ces couches dirigées du nord au midi, ne sont pas tout-à-fait horisontales, mais inclinées vers l'occident, et élevées à l'orient, avec des lamelles creusées et aiguës qui se prolongent sous l'eau, comme le prouvent les rochers qui s'avancent dans la mer.

Je passois toutes les journées du mois de mars sur le sommet de la montagne de la Table, où je jouissois vers le soir de la perspective la plus singulière et la plus étonnante qu'on puisse imaginer.

Cette montagne prend, comme toutes les autres, sa direction du nord-ouest au sud-

est; elle offre conséquemment un flanc très prolongé au nord-est et un autre au sud-ouest; le soleil en se levant ne dirige pas sa course vers le midi comme en Europe, mais vers le nord, de manière qu'il semble se plonger dans l'Océan à l'ouest de la montagne : ce qui procure sur cette montagne des matinées et des soirées plus longues que dans tout le reste du pays; cet astre lançant au-devant de lui une lueur considérable du côté du nord-est, et en laissant une après son coucher dans la région sud-est de l'horison.

Juché sur la cime de la montagne, je contemplois, pour ainsi dire, deux mondes différens. Un soleil brillant éclairoit encore l'horison du monde occidental, tandis que l'oriental étoit plongé dans les ténèbres et environné des brouillards qui s'élevoient des campagnes brûlantes, et se rassembloient dans l'atmosphère nouvellement rafraîchi; ils étoient épais au point de dérober entièrement la vue de la contrée, et formoient un nuage impénétrable aux yeux les plus perçans. Ainsi les fermes situées au pied oriental de la montagne, jouissent du jour bien plutôt, quand le soleil se lève sur son sommet qui est couvert de neige,

et qui conséquemment paroît blanc; dans le même moment, toute la partie orientale se trouve éclairée. Celles, au contraire, qui se trouvent dans la partie occidentale, ont le soleil bien plus tard sur leur horison. Je visitai plusieurs fois la montagne du Lion, située à la gauche de celle de la Table, et dont la cime forme une pointe presque inaccessible; une pente longue et rapide règne depuis cette pointe, et aboutit à une colline courbée qu'on nomme *la queue du lion* (1). La base de cette pointe est tellement escarpée d'un côté, qu'on ne peut y monter qu'à l'aide d'une corde attachée au rocher, qui d'un côté est taillé à pic. Sur le sommet on a établi, pour découvrir les vaisseaux en mer, un corps-de-garde, avec une batterie de trois canons et un grand mât pour hisser le pavillon; on tire autant de coups de canon qu'on apperçoit de bâtimens qui approchent du Cap. Par ce moyen le gouvernement en connoît bien précisément le nombre avant leur arrivée. Le corps-de-garde est un bâtiment construit sur le rocher même; il y a une cheminée pour

(1) *Lewen-start.*

préparer la nourriture des soldats. La surface de ce rocher est recouverte d'un sable rouge, qui se mine et laisse en roulant des trous considérables.

Le soir, la sentinelle descend auprès de sa guérite, placée entre la montagne de la Table et celle du Lion.

Dès que les vaisseaux qu'on a reconnus approchent, on hisse un pavillon sur le dos du lion (1), et dans la citadelle quand ils entrent dans le port, jusqu'à ce qu'ils aient salué. Quand un bâtiment ne fait que passer à la vue du Cap sans s'arrêter, on baisse le pavillon de la montagne du Lion, après qu'on l'a perdu de vue.

Le pavillon des signaux change chaque mois, et ressemble au mot d'ordre de nos armées ; car ce sont les directeurs d'Europe qui en ordonnent la couleur. Elle n'est connue que des gouverneurs du Cap et de Batavia, et indiquée dans un paquet cacheté qu'on remet aux capitaines de vaisseaux qui doivent doubler le Cap en allant aux Indes ou en venant en Europe. En tems de guerre ils peuvent connoître si le Cap est tombé au pouvoir des enne-

---

(1) *Lewerug.*

mis, et savent conséquemment s'ils peuvent s'y arrêter.

L'espace situé entre la montagne de la Table et la citadelle, étant également exposé au vent et au soleil, conséquemment très-aéré, a été désigné pour l'emplacement du nouvel hôpital que la Compagnie se propose de faire construire; il doit être plus vaste et plus commode que l'ancien, qui, depuis long-tems, n'est, pour ainsi dire, plus habitable. Il est arrivé déjà d'excellens ouvriers, munis de tous les outils nécessaires, et le gouverneur Von-Plettemberg a posé la première pierre au mois de novembre de l'année dernière. Quoiqu'on y travaille jour et nuit, il n'avance pas vîte, parce que messieurs les inspecteurs trouvent leur intérêt à le prolonger, et préfèrent d'employer les ouvriers et les matériaux à leurs propres bâtimens.

Au bas de la montagne de la Table sont plusieurs petits bancs de sable volant, qui changent de position une ou deux fois par an, selon la direction du vent. Quelques-uns deviennent stables, se couvrent d'herbes et même de plantes. J'en remarquai un au bas de la queue du lion, qui est vraiment singulier; car il peut servir à dé-

montrer la formation de la montagne et de ses couches. La plaine de sable est située au-delà des batteries, du sud au nord, dans la même direction que la montagne: elle s'étend dans tout le pays, en faisant des détours plus ou moins grands d'orient en occident, et suivant l'impulsion des vents dominans. La partie occidentale, voisine de la mer, est courbée et baisse ensuite insensiblement, soit parce que l'autre plaine de sable, située auprès et dans la même direction, est assez solide pour qu'on y plante les potences où l'on exécute les criminels, et ne fournit pas par conséquent d'aliment à la première, soit parce que la queue de la montagne du Lion intercepte l'action du vent. Le sable de cette plaine est fin et volatil en été; en hiver la pluie le rend plus compact; mais il n'a jamais plus de consistance qu'un monceau de neige. A la vérité il est possible que quelques portions soient plus solides.

Les couches se forment dans la direction du vent qui pousse le sable. Elles sont inclinées vers l'horison, comme les autres couches des montagnes, les unes plus légères, d'autres plus solides, selon que le sable volant a été plus ou moins mêlangé,

avant

avant que la pluie le consolidât; tantôt unies, tantôt ondées comme des vagues, et tantôt par bandes noires et blanches, et semblables de loin à une agate; c'est la mer qui jette le sable noir et le blanc, le premier en petites quantités, tandis que l'autre voltige de tous côtés et forme des éminences.

La plaine ou banc de sable dont nous parlons, est située directement en face du frontispice de la montagne de la Table. Elle est d'une hauteur médiocre et escarpée du côté du nord, parce que le sable est emporté par le vent loin de l'abri qu'il se forme à lui-même. Elle se termine en pente vers le midi; de ce même côté les pierres et autres corps solides sont à nud. Dans les grands vents le sable vole comme la neige, et peut former en un jour une couche de l'épaisseur d'un pouce. On remarque sur la partie septentrionale une grande raie pointue de sable, disposée comme la neige, chassé par un grand vent vers le nord. Selon toutes les apparences, les couches de la montagne ont été formées de la manière que nous venons d'indiquer, c'est-à-dire, par les vagues de la mer, par le sable qu'elles apportent et

que les deux vents dominans ont successivement poussé.

Ces deux vents ont une telle influence sur toute la pointe méridionale de l'Afrique, je dirai même du continent, qu'ils méritent une attention particulière.

Celui d'été, qu'on nomme la bonne saison (1), et celui d'hiver ou de la mauvaise saison (2). Le premier, du sud-ouest, est violent, mais accompagné d'un beau tems; celui du nord, très-orageux, est ordinairement suivi de pluie.

Le vent d'été souffle presque tous les jours par bouffées courtes et fréquentes; il a assez de force pour non-seulement enlever le sable et la poussière, mais chasser même de petites pierres au visage des voyageurs, qui, ne voyant plus, sont obligés de s'arrêter, quelquefois même de se coucher à plat-ventre par terre. Dans les rues même du Cap, il arrive des scènes assez comiques aux étrangers qu'on voit courir après leurs chapeaux, leur bourse à cheveux ou leur perruque, que le vent leur enlève. Il cause des accidens plus

(1) *Goede mousson.*

(2) *Vade mousson.*

sérieux: cette année, trois barques grandes ou petites, vinrent échouer sur le rivage, et tous ceux qui les montoient furent noyés. Aussi dès que le vent commence à souffler avec violence, personne n'ose aller aux vaisseaux ou en sortir.

Le vent sud-est s'élève ordinairement vers midi à la suite d'une matinée belle, chaude et calme : il va en augmentant depuis onze heures jusqu'à une heure, continue jusqu'à trois ou cinq heures et même plus tard, et la soirée est souvent très-agréable. On peut cependant s'habiller le matin à la légère, car il n'est pas rare qu'il fasse très-chaud. Mais dès que le vent commence à souffler, il rafraîchit l'air, et un surtout n'est pas inutile. Ces changemens de température causent beaucoup de fraîcheur, et voilà pourquoi les habitans sont tourmentés de rhumatismes : ce vent violent nuit beaucoup aux agrémens de l'été, mais il en rend aussi la chaleur plus supportable. Avant qu'il s'élève, il est communément précédé de nuages qui se rassemblent au-dessus des montagnes; celle de la Table particulièrement est environnée de nuages légers qui forment autour

de sa cime une espèce de perruque (1). Dès que le vent augmente, on voit ces nuages se précipiter au bas du frontispice de la montagne sans verser une seule goutte de pluie. Il arrive pourtant, mais bien rarement, que le vent sud-est souffle sans être précédé de nuages sur la montagne, et quand ils sont tous dissipés, il continue encore avec un tems serein et beau. Il rase ordinairement la terre; c'est ce qu'on appelle un vent bas. Celui de l'ouest souffle quelquefois en même tems que l'autre, et pousse les nuages en sens contraire, de manière que, dans un tems calme, les oiseaux peuvent voler entre les nuages balottés par ces deux vents.

Ceux du nord-ouest et du sud-ouest règnent en hiver, amènent la pluie, et sont dangereux pour les vaisseaux qui se trouvent en rade ou sur la côte.

Avril et mai, août et septembre sont des mois calmes, et les plus beaux de

---

(1) Selon le Vaillant, cette expression est devenue proverbe au Cap : nous aurons du vent, dit-on, la montagne de la Table a mis sa perruque. *Note du rédacteur.*

toute l'année, les jours qu'il ne pleut pas.

C'est en janvier et dans le mois suivant que les vaisseaux d'Europe et des Indes viennent ici se rafraîchir, dans un endroit où l'air est sain et frais, et où ils trouvent abondamment du vin et des comestibles de toute espèce. Quand un vaisseau est venu mouiller à la rade, il est défendu aux habitans de la ville, sous peine de payer une amende de quarante rixdalles, d'aller à son bord avant qu'il se soit écoulé trois jours depuis son arrivée.

On peut nommer à juste titre, le Cap, l'auberge des vaisseaux des Indes, puisqu'ils viennent tous s'y rafraîchir, et que c'est à-peu-près la moitié du chemin, tant pour ceux qui y vont que pour ceux qui en reviennent.

Les voyageurs qui arrivent d'Europe, attrapent fréquemment la diarrhée par la quantité de légumes frais et de fruits qu'ils dévorent, et qui cependant ne sont pas à beaucoup près aussi dangereux qu'à Batavia.

Mais nous n'avons pas encore fini avec nos montagnes et nos vents. Dans les différens voyages que j'ai faits dans l'intérieur du pays, tant cette année que la suivante, j'ai eu toutes les facilités de me con-

vaincre que le Cap entier n'est qu'une seule montagne ; car toutes celles dont j'ai parlé jusqu'à présent, ont leur direction du sud-est au nord-ouest, c'est-à-dire, la même que les vents impétueux qui soufflent régulièrement ici. A la vérité elles deviennent à différentes distances toutes parallèles entre elles. Certains vallons sont habités, d'autres n'ont pas assez de largeur pour l'être. Je n'ai pas eu occasion de visiter leur extrémité nord-est ; mais il y a toute apparence qu'elles aboutissent immédiatement à la mer dont elles ne doivent être séparées par aucun rivage ; elles se terminent toutes par un escarpement du côté du sud-ouest, à l'exception de l'Hollands, montagne des Hottentots, qui s'abaisse et diminue insensiblement avant d'arriver au rivage de la mer.

J'ai remarqué avec étonnement qu'en sortant de la ville pour aller vers le nord, et après avoir franchi une première montagne, le pays est plus élevé; au-delà de la secoude il l'est davantage, et ainsi jusqu'à la troisième ou quatrième. Les espaces qui séparent ces montagnes ne sont réellement que des ouvertures ou vallées, mais si larges qu'on leur a donné le nom de

province; elles contiennent plusieurs fermes. En gravissant sur les montagnes qui les environnent, on apperçoit au-delà, des côtes et des vallées à-peu-près semblables, mais beaucoup plus étroites et rarement habitées, car elles ont au plus un demi-mille, ou un quart de mille de large; mais les autres ont généralement plus d'un mille. Certains sommets de montagnes ne sont pas éloignés du jet d'une pierre les uns des autres. Il s'en faut donc de beaucoup que ce pays soit égal et uni. La partie méridionale est la plus creuse, parce que les ruisseaux les plus considérables s'y réunissent, et coulent parallèlement avec les côtes de ces montagnes, qui s'élèvent par une pente assez douce. Celles situées à la pointe même du Cap, c'est-à-dire, à la dernière extrémité du continent, sont les plus ramassées; ainsi plus on avance dans la contrée, plus elles s'élargissent et s'alongent, plus le sol s'élève et plus le climat devient froid. Il tombe souvent de la grêle d'un quart d'aune d'épaisseur. Elle reste plusieurs jours dans les vallées, et des semaines entières sur les montagnes sans se fondre; tandis que les plaines inférieures brillent de tout l'éclat du prin-

tems. Le froid augmente en proportion de la hauteur du pays, et les végétaux y sont aussi plus tardifs. J'ai observé dans certains endroits la différence d'un et même plusieurs mois.

Le sol du Cap étant bas, et l'air conséquemment plus doux que dans tout le reste de la contrée, on y trouve abondamment des plantes et des fleurs de toute espèce. Il en est de même de toute la côte du sud où les montagnes baissent insensiblement; c'est la partie la plus chaude et la plus habitée de toute la colonie.

Je me suis peut-être un peu trop appesanti sur la description des montagnes, leur direction, leur hauteur et la situation de la contrée en général. Mais on me pardonnera d'avoir insisté sur des détails qui peuvent contribuer à répandre de nouvelles lumières sur la géographie de cette partie de l'Afrique. J'ai tâché d'expliquer pourquoi un pays si fertile, si peuplé d'un côté, étoit de l'autre sec, aride et presque inaccessible.

Constantia ou Constance est le nom de deux fermes considérables, distinguées en grande et petite, situées au pied oriental des montagnes. Ce site est renommé par

l'exquise bonté de ses vins qui en portent le *nom*, et qu'on appelle encore quelquefois vin du Cap. On sait combien il est cher et estimé en Europe. Ce vin moëlleux, d'un goût agréable, ne se boit qu'au dessert et en petite quantité. Si l'on en faisoit excès, il pourroit gâter l'estomac par son extrême douceur.

On recueille environ soixante tonneaux de vin rouge, et quatre-vingt-dix de vin blanc. La récolte varie dans ce canton comme dans tous les autres. Ces deux fermes ont joui pendant long-tems du privilège exclusif de produire d'aussi bon vin; mais depuis quelques années, on est parvenu dans les environs à se procurer et à élever des plants qui soutiennent le parallèle avec ceux de Constance. Leur vin se nomme vin stomacal; il est moins cher que l'autre. La majeure partie se vend aux bâtimens étrangers : quant à celui de Constance, la compagnie des Indes s'en réserve exclusivement le débit : il fait partie des articles prohibés ou de contrebande.

On ne peut en acheter, encore moins le transporter en Hollande sous le nom d'aucun particulier.

La rivière Zout (1) est assez considérable, et tire sa source de la montagne de la Table : elle se décharge dans le port; le voisinage de la mer en a rendu l'eau jaunâtre ; le flux et le reflux s'y font sentir.

Dans les grandes pluies d'hiver on voit des torrens jaillir des crevasses des montagnes et se précipiter en cascades bouillonnantes sur des rochers nuds et escarpés.

CHAPITRE VI.

DIFFÉRENTES observations sur la Zoologie du Cap de Bonne-Espérance.

LE rhinocéros porte sur l'extrémité de son nez, une corne qui jouit d'une grande réputation parmi les habitans de la ville et de la campagne, car ils lui attribuent des vertus merveilleuses.

Cette corne est de forme conique, épaisse et large du bas, arrondie du haut. Celle des vieux rhinocéros a quelquefois un pied de long; quelques-uns, que l'on nomme

(1) Rivière à sel.

à cause de cela rhinocéros à double corne (1), en ont une plus petite à deux ou trois pouces de la première ; elles sont à-peu-près de la même couleur que celles des bœufs.

Mais revenons aux propriétés qu'on leur attribue.

Non-seulement on la regarde comme un objet rare, on l'emploie encore comme un remède pour certaines maladies, et surtout comme un préservatif contre le poison ; on l'administre rapée aux enfans, pour les guérir de la colique. C'est un préjugé généralement répandu, qu'un gobelet fait avec cette corne, et qui renfermeroit une liqueur empoisonnée ne tarderoit pas à la faire fermenter au point de n'en pas

---

(1) *Twee hornings hoorn.* On trouve dans le Voyage du P. Tachard une gravure assez fidelle de cet animal. *Note du rédacteur.*

Linnée a distingué ce rhinocéros comme étant une espèce particulière à l'Afrique, et même Pallas pense que c'est à cette espèce qu'appartiennent les ossemens qu'il a trouvés dans le nord de la Russie. Au reste, plusieurs zoologistes, entre autres Erxleben, regardent le rhinocéros à deux cornes comme une variété de celui qui n'en a qu'une seule. Il est assez bien représenté dans le Voyage de Bruce (vol. V, pl. 25). *Lam.*

garder une seule goutte. Quant à moi, j'ai essayé de mettre différens poisons dans ces cornes taillées en gobelet, ou dans leur état naturel, jeunes ou vieilles, sans m'être jamais apperçu de la moindre fermentation; la solution du mercure-sublimé corrosif, faisoit monter quelques bulles d'air, renfermées dans les pores de la corne.

On prétend que celles des jeunes rhinocéros sont les meilleures et les plus sûres; mes expériences cependant n'ont pas été plus heureuses sur les unes que sur les autres.

On en fait des gobelets et on les incruste en or et en argent. Ces gobelets sont si estimés, qu'on les présente aux personnes les plus distinguées. Ils se vendent jusqu'à cinquante rixdalles.

Dans mes différens voyages à la montagne de la Table, je vis des daims et des babouins nichés dans ses différentes ouvertures. On apperçoit sur-tout les premiers sur la cime même de la montagne, au moment où le soleil se lève; ils viennent là jouir de la clarté de ses premiers rayons. Il faut tirer ces singes avec bien de la justesse, et se servir d'un excellent fusil, afin qu'ils restent sur le coup, car s'ils ont

encore la force de se traîner, ils vont se cacher dans des trous, où il est impossible de les prendre; ceux qui sont blessés mortellement, se débattent encore long-tems avant de rendre les derniers soupirs.

Les babouins sont très-nombreux et incommodes pour les voyageurs, sur lesquels ils font rouler des pierres de différentes grosseurs. Ils se tiennent courageusement sur la cime des rochers, à la portée du fusil; cette arme est indispensable pour les débusquer et les chasser à une distance d'où l'on ne puisse pas redouter leurs pierres. Quand elle rate, ils regardent bien tranquillement brûler l'amorce; mais quand ils se décident à prendre la fuite, c'est un spectacle assez curieux de les voir courir avec leurs petits sur leur dos, faire des sauts surprenans, et franchir des hauteurs extraordinaires.

On enchaîne ces babouins à des perches, et rien de plus curieux que de voir leur agilité à monter et à se sauver, quoiqu'ils soient attachés d'assez court. Il est presque impossible de les attraper avec une pierre, à une certaine distance, car ils reçoivent la pierre comme une balle avec la main, ou bien ils l'évitent avec agilité.

Ces singes vont de tems en tems mettre au pillage les jardins des Européens, pour y déterrer plusieurs plantes et oignons, qu'ils mangent avec délices ; c'est pourquoi on trouve des tas de pelures auprès des pierres sur lesquelles ils se posent. Ceux du Cap montrent une prédilection toute particulière pour le glayeul plissé (1); c'est ce qui a valu à cette plante le nom de *plante des singes*. Les colons la disputent à ces animaux, et en mangent la racine cuite.

Il y a ici trois espèces de petits animaux, connus sous le nom général de *taupe*. Elles détruisent les racines des jardins et dans les environs de la ville.

La première espèce se nomme *taupe blanche* (2), et c'est la marmotte d'Afrique (3). Elle est à-peu-près de la grosseur

---

(1) *Gladiolus plicatus*.

(2) *Witte mol*.

(3) *Marmotta Africana*. C'est le *mus maritimus* du *Systema naturæ* de Gmélin (vol. I, p. 140), espèce qui a de très-grands rapports avec le *mus capensis* du même ouvrage, c'est-à-dire, avec la taupe du Cap de Bonne-Espérance de Buffon. Mais cette marmotte d'Afrique paroît suffisamment distinguée de la taupe du Cap de Bonne-Espérance, 1°. par sa couleur, 2°. par

d'un petit chat, mais avec une courte queue, et d'une blancheur éblouissante. Elle habite par préférence les plaines de sable voisines du Cap, et y creuse des trous considérables, recouverts de petites monticules, sur lesquelles on ne passe qu'en risquant de s'y enfoncer, ce qui incommode beaucoup ceux qui se promènent ou qui voyagent. Cet animal est méchant et cherche à mordre quand il est pris ; il se nourrit de différentes racines et oignons,

---

la longueur de ses dents incisives ; 3°. enfin, par la grandeur même de l'animal, qui a environ un pied de longueur ; tandis que la taupe du Cap n'est longue que de cinq pouces et demi.

Au reste, pour faciliter la comparaison de ces deux animaux différens, quoique très-voisins par leurs rapports, on a donné dans cet ouvrage une figure de l'un et de l'autre. Voyez planche I, la marmotte d'Afrique (*mus maritimus*, Gmel.) représentée d'après un dessin que M. Thunberg a fait faire, et dont il nous a communiqué la gravure ; et dans la pl. II, fig. supérieure, voyez la taupe du Cap du Bonne-Espérance (*mus capensis*, Gmel.), copiée dans le *Spicilegia zoologica* de M. Pallas. Il paroît que ces deux quadrupèdes ont été confondus par Erxleben, sous le nom de *cavia capensis*, page 352, quant à la synonymie ; ou ce *cavia* est le même animal que l'*hyrax capensis* de Gmelin. *Lam.*

qui abondent dans cette contrée, mais il donne sur-tout la préférence à celles du glayeul, de l'antholize, des ixies, et des iris (1).

Pennaut la décrit sous le nom de rat d'Afrique (2); mais aucun naturaliste n'en ayant encore donné le dessin, j'ai cru devoir le joindre à mon ouvrage.

La seconde espèce, qui n'est pas moins nuisible aux jardins que la première, se nomme marmotte houppée (3), ou *marmotte du Cap* (4); elle est plus petite que l'autre, tachetée de blanc et de bleu.

La troisième espèce s'appelle *taupe verte*, *d'argent*, ou *aveugle* (5), ou bien encore *taupe asiatique* (6). Elle creuse ses terriers dans les jardins, et culbute les plates-

---

(1) *Gladiolus izia, antholiza, iris.*

(2) *African rat.* Voyez *Permant's zoologie*, p. 472.

(3) *Bles mal.*

(4) *Marmotta capensis.* C'est vraisemblablement le *mus capensis* de Gmelin, ou la taupe du Cap de Bonne-Espérance de Buffon, dont j'ai parlé dans la note précédente. *Lam.*

(5) *Geelgroene*, ou *blande moll.*

(6) *Tolpa Asiatica.* Ne seroit-ce pas plutôt la taupe dorée de Sibérie, ou le *mus aspalax* de Gmelin, décrit et figuré par M. Pallas? *Lam.*

bandes,

bandes ; déracine les haies, les myrthes et les buis qui forment les compartimens.

Les deux premières espèces se trouvent à quelque distance du Cap, dans des plaines de sable (1).

Le carabe moucheté (2), nommé aussi fort coureur (3) parce qu'en effet il marche très-vîte, se voit dans beaucoup d'endroits, et sur-tout le long des chemins.

Quand on lui donne la chasse et qu'on parvient à le prendre, il lance avec vio-

(1) Les deux premières espèces ne sont pas des marmottes, mais elles appartiennent incontestablement à une des branches de cette immense famille, désignée par les naturalistes sous le nom de *mus*. La taupe à houpe (*bless moll.*) a déjà été décrite par le professeur Pallas, dans son ouvrage intitulé *Nov. specim. quadr. et Glirium ordine*, page 172, tabul. VII, sous le nom de *mus capensis*. Cet animal mérite de fixer l'attention des observateurs, ne fût-ce que par la cécité complète à laquelle l'a condamné la nature. La taupe dorée est également aveugle. Notre auteur a bien tort de la nommer taupe d'Asie (*talpa Asiatica*), car on ne la rencontre dans aucun endroit de cette partie du monde. *Note du docteur Forster, insérée dans la version allemande de ce Voyage, et traduite par le rédacteur François.*

(2) *Carabus guttatus.*

(3) *Hard looper.*

lence par derrière, comme notre carabe pétillant (1), une liqueur semblable à de la fumée, ce qui forme un jet assez considérable; elle s'insinue même quelquefois dans les yeux, qui cuisent alors comme si l'on y avoit seringué de l'eau-de-vie. Cette cuisson vous aveugle pendant une minute ou deux, et l'insecte en profite pour s'échapper de vos mains.

Le porc-épic (2) ronge ordinairement la racine de la belle calle d'Ethiopie (3) : il veut bien quelquefois se contenter de choux et autres légumes, de manière qu'il cause de grands dégâts dans les jardins.

Je ne terminerai pas l'article des quadrupèdes sans dire un mot de l'énorme queue des moutons. Certaines pèsent jusqu'à vingt livres. On en tire une graisse que les matelots achètent préférablement au beurre. Les Hottentots en font leurs délices. On la vend assaisonnée de sel et de poivre dans de petits barils. Les voyageurs sur mer en font des beurrées (4).

---

(1) *Carabus crepitans.*

(2) *Hystrix cristata.*

(3) *Calla Æthiopica.*

(4) Le Vaillant prétend qu'on a beaucoup exagéré

Outre le caméléon qui change de couleur, il y a encore deux sortes de lézards fort communs sur les collines des environs de la ville, entre autres le stellio et le lézard orbiculé (1), qui se trouvent par-tout sur les pierres quand il fait beau soleil. Les pointes dont ils sont hérissés, leur donnent un aspect hideux; au moindre bruit ils s'enfuient et se cachent sous ces mêmes pierres.

Parmi les différentes espèces de poissons qu'on sert sur les tables du Cap, je remarquai la tête de mort ou le joseph (2), qui est le même que la chimère à museau lisse (3) qui a la chair blanche et de fort

---

la grosseur des queues de moutons du Cap. Selon lui, le poids ordinaire est de quatre ou cinq livres : de son tems on promenoit, de maison en maison, comme une merveille, un mouton dont la queue pesoit neuf livres et demie. *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique*, tome II, page 81.

Il y a d'ailleurs tant de conformité entre nos deux voyageurs, que je n'ai pas cru devoir omettre cette légère différence, qui consiste principalement dans les poids dont ils se sont servi. *Note du rédacteur.*

(1) *Lacerta stellio et orbicularis.*

(2) *Dods Kopf, Joseph.* C'est le roi des harengs du Sud de l'*Encyclopédie*, page 336.

(3) *Chimera callorynchus.*

bon goût. On pêche aussi dans le port, des miraillets et des torpiles (1), mais on n'en sert pas sur les tables.

Les homares (2) du Cap sont aussi gros que ceux d'Europe (3) que l'on pêche sur les côtes de Suède : quoique très-raboteux et armés de pointes aiguës, leurs pattes ne sont pas plus grandes, et ils ont le goût plus fort et moins agréable que l'autre espèce.

L'étoile de mer qu'on nomme tête de méduse (4), est la production la plus singulière de la nature. On en pêche de tems en tems dans la haute mer devant le Cap; mais il est rare que les vagues en jettent de mortes sur le rivage. Les pêcheurs qui s'avancent en pleine mer, en rapportent quelquefois. Il faut une attention toute particulière pour empêcher que l'animal ne se rompe quelques membres, ou qu'il ne se replie sur lui-même, de manière à mêler l'extrémité de ses rameaux fins et délicats. Vivant ou mort depuis peu de

---

(1) *Raja miraletus*, et *raja torpedo*.

(2) *Cancer arctos*.

(3) *Cancer gammarus*.

(4) *Asterias caput medusæ*.

tems, il est rougeâtre et d'une couleur de chair un peu foncée. On le fait sécher à l'ombre par un beau tems, car il fondroit au soleil, et se pourriroit dans un endroit trop abrité. Quand cet animal est bien conservé on l'enferme dans une boëte garnie de coton, pour l'envoyer en Europe à quelqu'amateur d'histoire naturelle. Les pêcheurs le vendent bien séché et bien conservé, de six à dix rixdalles.

On ramasse au bas de la ville sur le rivage, plusieurs espèces de coquilles nues, et particulièrement une immense quantité de grandes et belles patelles.

On appelle ici dubbeltje de rivage, l'opercule (1) ou le couvercle d'une coquille parsemée de bosses.

La tortue terrestre (2), la plus belle de son espèce, se trouve en grand nombre dans les dunes au fond des buissons. Les plus petites ont la plus belle écaille et servent à faire des tabatières.

---

(1) *Umbilicus veneris.*

(2) *Testudo geometrica.* On la nomme géométrique, parce que son écaille supérieure présente, sur un fond noir, un réseau de couleur jaune très-bien dessiné, et qu'on a comparé à des figures de géométrie. *Lam.*

Il arrive souvent, dans l'hiver, que les ouragans du nord-ouest poussent des baleines (1) sur la baie de la Table. J'en vis une longue de plus de deux brasses, elle avoit échoué sur le sable. On lui coupoit de gros morceaux sur son dos qui étoit hors de l'eau pour en extraire l'huile.

Dans la même saison les chiens de mer viennent en troupe habiter et déposer leurs petits dans les îles voisines du Cap. Ils ont même donné leur nom à une île (2) qui le conserve encore, depuis l'expulsion de ces animaux. Elle est située à l'entrée du port, à un mille environ de la ville. Les vaisseaux qui veulent entrer dans le port sont obligés de la doubler. Alors elle hisse pavillon hollandois; si l'excessive violence du vent sud-est les empêche d'arriver, ils vont mouiller auprès de cette île, où les caméléons, les cailles et les forçats ont succédé aux chiens de mer. Ces derniers travaillent à ramasser les coquillages dont on fait de la chaux pour les bâtimens de la Compagnie. Ces forçats sont des nègres ou des

---

(1) *Nord Kaper. Balæna mysticetus. B.*

(2) *Robben Eyland.* Isle des chiens de mer.

européens coupables de quelques grands crimes.

Mais pour revenir à notre amphibie (1), je dirai qu'il m'a toujours paru étonnant qu'il ne sût pas naturellement nager, en venant au monde ; il a besoin des instructions de sa mère. Il en est de même de certains oiseaux à qui leur père et mère apprennent l'usage de leurs ailes.

Dès que le chien de mer est parvenu à une certaine grosseur, sa mère le prend par le col et le traîne à la mer, où il se débat jusqu'à ce qu'il aille au fond. Alors elle le retire et le force ensuite de s'essayer de nouveau, jusqu'à ce qu'enfin il sache nager et aller seul.

Aux descriptions que nous avons déjà données, de différens oiseaux à mesure qu'ils se présentoient sur notre passage, nous en ajouterons ici quelques-unes qui n'ont pas de place déterminée.

Le fiscal et le canarry biter (2) est un

---

(1) C'est sans doute d'un *squalus* que parle ici M. Thunberg ; il est dommage qu'il n'en ait pas déterminé l'espèce.

(2) *Lanius collaris.* Pie-grièche du Cap de Bonne-Espérance. Buff. pl. enlum. n°. 477, f. 1.

oiseau blanc et noir très-commun dans la ville ; il habite préférablement les jardins. Comme il est, malgré sa petitesse, de la race des oiseaux de proie, il se nourrit d'insectes, tels que des sauterelles, des fouille-merdes qu'il prend avec une étonnante agilité ; quand sa chasse est trop abondante pour la manger d'une seule fois, il en dépose une partie sur des haies pour ses besoins à venir ; ils sont enfilés dans les épines avec une telle adresse, qu'on croiroit que l'opération a été faite par la main d'un homme. Il donne aussi la chasse aux moineaux et aux canaris; mais il n'en mange que la cervelle.

Un beau merle (1) verd fréquente les jardins et charme les oreilles par son agréable ramage.

Le pélican (2), avec sa grande bourse sous son bec, n'est nullement sauvage ; on le voit souvent se promener sur la côte et pêcher du poisson dont il se nourrit.

Les autruches pondent dans les plaines de sable, une douzaine et quelquefois

(1) *Turdus ceilonus*. Merle à collier, du Cap de Bonne-Espérance. Buff. pl. enlum. n°. 272.

(2) *Pelicanus onocrotalus*.

une vingtaine d'œufs à la fois. Les esclaves qui mènent paître les troupeaux, découvrent ces nids. Pour les prendre, ils ont soin de ne pas y porter la main, mais de les tirer à eux avec un long bâton; car l'oiseau qui reconnoîtroit leur odeur, ne manqueroit pas de déposer sa ponte ailleurs. Ils les vendent aux équipages des vaisseaux étrangers; ils coûtent ordinairement un schilling de Hollande la pièce. Ils sont bons pour la pâtisserie, et on les mange aussi brouillés, en y mettant force beurre. Un seul suffit pour plusieurs personnes.

Les œufs d'autruche se conservent bien à bord, à cause de leur grosseur et de l'épaisseur de leur coquille; tandis que ceux de poule qu'il faut retourner tous les jours, ne tardent pas à se gâter.

L'oiseau astrild (1), ainsi nommé à cause de son bec rouge, est fort commun dans les jardins des habitans de la campagne; il vole presque toujours en grandes bandes et s'enfonce tellement dans l'herbe qu'on ne peut le voir; mais, grace à leur innombrable

---

(1) *Loxia (astrild)*. Le Senegali rayé. Buff. *Hist. nat. des Ois.* 4. pag. 101, tom. II, f. 2, pl. enlumin. n°. 157, f. 2.

multitude, on ne manque guère d'en tuer quelques-uns, quoique ce soit un des plus petits oiseaux connus.

La tourterelle (1) se plaît généralement dans toute la contrée, mais plus particulièrement encore dans les lieux garnis de buissons. Il est assez singulier que cet oiseau ne change jamais de place, sans rire ensuite; ce ris et ses *hou-hou* le trahissent bientôt, et indiquent le lieu de sa retraite; sa chair rôtie m'a paru assez sèche. Cependant les villageois en mangent beaucoup.

Les hirondelles vertes de montagnes (2) habitent aussi quelquefois dans les environs des fermes, et s'y réunissent même en très-grand nombre. Cet oiseau est parfaitement beau, avec un plumage jaune et verd de mer; il passe la journée dans les champs à y chercher des insectes pour sa nourriture, et vers le soir ils reviennent en troupes nombreuses, en faisant un gazouillement à fendre la tête. Les jardins sont leurs rendez-vous ordinaires; ils s'y rassemblent et se posent, avant qu'il soit nuit, sur les

---

(1) *Columba risoria.*

(2) *Merops apiaster.* Le guêpier. Buff. *Hist. nat. des Ois.* 6, page 480, tome 23.

branches d'orangers et de différens autres arbres.

Dans les plaines de sable voisines du Cap, et particulièrement autour des métairies, on voit voler en été une quantité innombrable de beaux gros-becs rouges et noirs (1), remarquables par leur couleur rouge. Ils prennent leur parure d'été précisément à l'époque de la maturité du froment : le plumage du col et du dos qui est ordinairement d'un gris-brun, acquiert la rougeur du velours ; il n'y a que les ailes et la queue qui ne changent pas.

La femelle reste grise toute l'année.

Quoiqu'il n'y ait peut-être pas d'endroit sur la terre plus abondant en gibier que les environs du Cap, la chasse y est cependant défendue, comme en Europe, une partie de l'année. Depuis le mois de mai jusqu'au mois d'août, qui que ce soit n'a la permission de tirer un coup de fusil, sur-tout à l'entour de la ville.

---

(1) *Loxia orix*. Le cardinal du Cap de Bonne-Espérance. Buff. *Hist. nat. des Oiseaux*, 3, p. 496, pl. enlum. n°. 6, f. 2, et 134, f. 1.

CHAPITRE VI.

Observations botaniques.

IL suffit d'avoir les premières notions de la botanique, pour savoir qu'il y a certaines plantes qui indiquent, en s'ouvrant ou en se fermant, l'heure de la journée, la pluie ou le beau tems. Ces espèces de plantes ne sont pas rares sur les collines du Cap.

La morée onduleuse (1) indique l'heure avec une grande précision ; car sa fleur ne s'ouvre jamais qu'à neuf heures, et se referme avant le coucher du soleil, à quatre du soir.

L'ixie odorante (2) s'ouvre au moment où la précédente se ferme, c'est-à-dire, à quatre heures précises. Elle répand toute la nuit, une odeur très-agréable.

Plusieurs fleurs à oignons annoncent le

---

(1) *Morea undulata.*

(2) *Ixia cinnamomea* (*avound bloem canel bloem*). Ses fleurs répandent une odeur suave, qui a quelque chose de celle de la canelle. Voyez mon Dict. vol. III, page 337, n°. 15. *Lam.*

mauvais tems. Par exemple, les fleurs délicates des ixies, des morées, des iris, des galaxies (1) ne s'ouvrent pas le matin quand il doit pleuvoir. Et quand le tems menace dans l'après-midi, ces fleurs se ferment avant qu'il ne tombe quelque ondée.

Plusieurs de ces fleurs, telles que celles du glayeul bigarré et recourbé, de l'ixie velue, en faucille et odorante (2), exhalent, sur-tout le soir et pendant la nuit, une odeur très-suave, assez semblable à celle de l'œillet, mais un peu plus douce.

J'appris ici à connoître la fleur de terre (3), ainsi nommée par les habitans de la ville et les colons. C'est une fleur basse d'un rouge foncé (4), qui croît dans les plaines sablonneuses tant autour de la ville que sur la côte. Elle a, au plus, un doigt de haut, sans branches ni feuilles.

---

(1) *Ixia, morea, iris, galaxia.*

(2) *Gladiolus tristis* et *recurvus, ixia pilosa*, et *falcata, cinnamomea.*

(3) *Aard roos.*

(4) *Hyobanche sanguinea.* Cette plante a le port d'une orobanche ; mais elle est d'une couleur de sang ; elle forme un genre particulier, distingué des autres de la famille des personnées, par son calice à sept folioles, et sa corolle unilabiée. *Lam. Diction.* vol. 3, page 158.

L'antholyse à grandes lèvres (1) avec ses fleurs bâillantes, et le glayeul plissé (2), abondant en variétés, font l'ornement de ces plaines de sable. Leurs oignons charnus sont profondément ensevelis dans la terre ; la tige de leurs fleurs n'est guère plus haute que celle de l'hiobanche.

On voit fleurir, au milieu de l'hiver, dans les jardins de la Compagnie, trois belles espèces de gardène.

La gardène à large fleur (3) vient des Indes, à ce que je crois ; car, dans toutes mes courses dans l'intérieur de l'Afrique, je n'en ai pas trouvé une seule plante spontanée ou sauvage ; celle qui croît dans les jardins de la Compagnie ou dans ceux des colons les plus éloignés, porte toujours des fleurs doubles, conséquemment

---

(1) *Antholyza ringens.*

(2) *Gladiolus plicatus.*

(3) *Gardenia florida.* Cet arbrisseau, intéressant par la beauté, et sur-tout par l'odeur agréable de ses fleurs, est véritablement originaire des Indes orientales : mais comme il est cultivé dans les jardins, au Cap de Bonne-Espérance, on lui donne vulgairement ici le nom de jasmin du Cap. Voyez-en la synonymie et la description dans mon *Diction.* vol. II, page 606. *Lam.*

n'a point de fruit. Les Chinois emploient la fleur dans leur teinture jaune.

La gardène campanulée (1) a des fleurs moins grandes que la précédente ; elles noircissent ainsi que ses fruits, quand on les fait sécher.

La gardène verticillée (2), quoique petite, peut être regardée comme un des plus beaux arbustes que l'on connoisse, à cause de ses fleurs. Il y a quelques années qu'on l'a transplanté des bois du pays où il est assez rare ; il croît lentement, mais son bois est d'une telle dureté, qu'il sert à faire des maillets. Ses fleurs, d'une blancheur qui ne s'altère pas, épaisses comme la peau d'un gant, ont presqu'un quart d'aune de long, et une odeur très-agréable.

---

(1) *Gardenia Rothmannia.*

(2) *Gardenia Thunbergia.* M. Sonnerat est le premier qui ait décrit ce bel arbrisseau : il le nomma bergkias. *Voyage à la Nouvelle Guinée*, page 48, planche 17. Et depuis on en fit un genre particulier, sous le nom de *Thunbergia. Montin. in Act. Stockholm.* 1773, page 288, tome II. Mais M. Thunberg, appercevant ses vrais rapports, en fit une espèce de gardène. Ce qu'il a de plus remarquable, c'est la forme du calice, ses fleurs, et le long tube de leur corolle. Voyez-en la description dans mon *Diction.* vol. II, page 607, n°. 3.

J'ai déjà parlé de l'extrême disette de bois à brûler, tant au Cap même que dans ses environs; elle est telle, que les habitans seroient fort à plaindre si le froid étoit vif ou long. C'est avec beaucoup de peines et de dépenses qu'on se procure des broussailles pour la cuisine. En examinant les bourrées ou fagots, je reconnus des racines de plusieurs espèces de protées (1), ainsi que celles de différentes espèces de bruyères et de brunies (2).

C'est, en grande partie, le fruit du travail et des recherches des esclaves; ils font, de toutes ces broussailles, de petits fagots, qu'ils attachent aux deux extrémités d'un bâton, pour les porter plus aisément sur leurs épaules, au logis. Deux de ces fagots coûtent une journée de travail à ces esclaves, et se vendent deux schillings de Hollande. C'est, en général, la somme qu'un esclave doit rapporter à son maître; ce qui fait 80 rixdalles par an. De cette manière, celui-ci se trouve

(1) *Protea grandiflora, conocarpa, speciosa, horta, mellifera, argentea.*

(2) *Erica, brunia.*

remboursé,

remboursé, en peu d'années, du prix de son nègre, sans alléger en rien la peine de cet infortuné.

L'impossibilité de préparer des drogues dans le pays, et la cherté exorbitante de celles qu'on apporte d'Europe, oblige les habitans d'user d'industrie et de prévoyance : en essayant différentes plantes indigènes, ils y ont découvert des vertus inconnues jusqu'alors, et les emploient dans certaines maladies. En qualité de botaniste et de médecin, je ne négligeai pas des connoissances qui pouvoient être utiles tant à moi-même qu'aux colons que je rencontrerois dans mes courses. Il étoit, en outre, très-possible que je leur indiquasse le véritable usage de certaines plantes sur lesquelles ils se méprenoient.

Les racines rouges et charnues des géranions (1), qui croissent dans les plaines de sable à l'entour de la ville, sont astringentes, et les colons savent très-bien les employer contre la diarrhée, la dysenterie ou flux de sang.

La racine de la bryonne (2) d'Afri-

(1) *Gerania.*

(2) *Brionia.*

que est à la fois vomitive et purgative.

Ils administrent aux hydropiques les racines des asclépiades ondulées et crépues (1), et l'ériocéphale (2), plante et racines.

La racine d'hémanthe écarlate (3) remplace pour eux celle de scille maritime (4); ils la nomment scille de montagne, parce que cette plante croît au pied des montagnes, sur les collines. Cette racine est grosse, blanche, glaireuse, un peu aigre ou rêche, et pleine de filamens. On la met mariner dans le vinaigre, coupée par rouelles, et on en fait une espèce d'oximel scillitique, plus foible que le véritable, qu'on administre contre l'hydropisie et l'asthme.

La renouée ou persicaire barbue (5) qui croît dans les fossés, est âcre comme toutes les plantes de cette même famille; elle a quelques vertus contre l'hydropisie et l'enflure des pieds.

---

(1) *Asclepias undulata* et *crispa*.

(2) *Eriocephalus*.

(3) *Hæmanthus coccineus*.

(4) *Scylla maritima*.

(5) *Polygonum barbatum*.

Le poivre du Cap (1) est regardé, dans plusieurs endroits, comme un excellent stomachique, et remplace toute autre espèce de poivre.

On a vu d'excellens effets produits par le fagarier du Cap (2), dans la paralysie et la colique venteuse.

Le jus du ficoïde comestible (3) s'administre intérieurement et extérieurement. On le fait prendre aux enfans pour la dysenterie et les aphthes, et on l'applique sur les brûlures.

Ils font un cas tout particulier de l'osmite camphrée (4), qu'il leur a plu de nommer *bellis*. Les principes de camphre dont cette plante est imprégnée, la rendent très-précieuse ; son goût piquant et son odeur forte annoncent assez sa vertu dissolvante. On applique des sachets de cette plante sur les inflammations et sur l'estomac dans la colique. L'esprit qu'on en tire

---

(1) *Piper capense.*

(2) *Fagara capensis.* M. Thunberg n'a pas encore publié les caractères de son *fagaria capensis*. Je soupçonne que c'est le même que mon fagarier du Sénégal. Voyez mon *Diction.* vol. II, page 446.

(3) *Mesembryanthemum edule.*

(4) *Osmites camphorina.*

par le moyen de l'alembic, et qu'on nomme esprit de paquerette (1), a une réputation bien méritée par sa vertu contre la toux et l'extinction de voix. Mais elle me paroissoit trop chaude pour ces maladies, et je l'ai employée avec succès contre l'apoplexie et la paralysie. La véritable espèce ne se trouve que sur le sommet de la montagne de la Table, qui n'en produit pas même une grande quantité; on tâche d'y suppléer par l'osmite buphthalme (2), dont l'odeur et la vertu sont bien plus foibles.

On arrête souvent la diarrhée avec l'écorce du protée à grandes fleurs (3).

Voici encore d'autres plantes qui crois-

---

(1) *Spiritus bellis.*

(2) *Osmites asterioïdes.* Cette plante est figurée, dans les Décades des plantes d'Afrique, de J. Burmann, page 161, tome 58, sous le nom de *leucanthemum fruticosum camphoratum, foliis crassis angustis acutis.* Ses feuilles sont veloutées ou légèrement tomenteuses; elles paroissent entières, mais elles ont snr les bords de petites dents écartées les unes des autres. Le calice n'est point scarieux et luisant dans cette espèce ni dans l'osmite camphrée, comme il l'est dans l'*osmites bellidiastrum*, et dans l'*osmites calycina.* Lam.

(3) *Protea grandiflora.*

sent particulièrement autour de la ville, et que les habitans ont le talent d'employer comme médicinales.

L'adonide du Cap et l'adonide vésicatoire (1) leur tient lieu de mouches cantharides; elle croît sur les collines et les flancs des montagnes. Elle est aussi très-efficace contre les rhumatismes et la goutte sciatique.

Le capillaire ou adianthe d'Ethiopie (2) abonde particulièrement sur la montagne du Diable. On le donne en décoction, comme le thé, contre la toux et toutes les maladies de la poitrine.

La salicorne ligneuse (3) croît sur les bords de la mer; malgré son goût salé, les soldats la mangent en salade avec de l'huile et du vinaigre.

L'oxalide penchée ou le syring sauvage (4), le plus grand et le plus abondant

---

(1) *Adonis Capensis* et *astragene vesicatoria.* C'est l'*adonis vesicatoria* du Suppl. de Linnée fils, p. 272. Ces deux adonides d'Afrique, très-différens des adonides d'Europe, devroient constituer un genre particulier. *Lam.*

(2) *Adianthum Æthiopicum.*

(3) *Salicornia fructuosa. Zée koral*, corail de mer.

(4) *Oxalis curnea.*

de tous ceux de son espèce, donne un excellent sel d'oseille (1).

Après que les collines desséchées du Cap ont été profondément humectées des pluies de l'hiver, elles se parent de différentes fleurs à oignons, parmi lesquelles je remarquai l'ixie bulbocode (2) qui varioit beaucoup pour la grandeur et la beauté, les morées collines et spathacées (3), dont les feuilles pendantes enveloppent souvent les pieds des passans, et les font tomber; la morée ondulée (4) dont la fleur ressemble à une grosse araignée, et qui, par sa mauvaise odeur, attire les grosses mouches.

Les différentes espèces d'iris me parurent plus belles les unes que les autres; j'en remarquai une sur-tout, la papillonacée (5), qui est d'une magnificence que l'on ne sauroit décrire.

---

(1) *Sal ascetosellæ.*

(2) *Ixia bulbocodium.*

(3) *Morea collina* et *spathacea*. Cette plante, que je possède en herbier, et dont M. Jacquin a donné une figure, sans détails, dans le second volume de ses *Icones rariores*, &c. me paroît une bermudienne, *sisyrinchium*, plutôt qu'une morée. *Lam.*

(4) *Morea undulata.*

(5) *Iris papillonacea.*

On plante dans les jardins la nyctage ou *belle* de nuit, dichotome (1), à cause de ses belles fleurs, qui se ferment tous les soirs à quatre heures ; ce qui lui a valu parmi les colons le nom d'herbe de quatre heures (2).

Le restion fourchu (3) sert à faire des balais pour les planchers.

Mais je ne dois pas oublier une autre fleur aussi remarquable par sa dimension et sa beauté, que par la singularité de son nom. C'est l'hémanthe écarlate, vulgairement nommé le roi de Candie (4), nom qu'on donne aussi à l'hémanthe à feuilles de colchique.

Ses feuilles se flétrissent et meurent à l'entrée de l'hiver, un peu avant l'apparition de la fleur qui brille à rase terre par gros bouquets rouges, et conséquemment sans feuilles. Ensuite vient le fruit ; les feuilles lui succèdent, elles sont disposées deux par deux, et couchées à plat sur la terre,

---

(1) *Morabilis dichotoma.*

(2) Vier uur bloem.

(3) *Restio dichotomus.*

(4) *Kœnig vom Candia. Hæmanthus coccineus* et *puniceus.*

comme celles de l'amaryllis ciliée (1), qui sont recouvertes, tout à l'entour, d'un velouté noir. Cette dernière plante croît ici de tous côtés, mais je ne crois pas qu'elle y fleurisse.

Le camphrier (2), transplanté ici des Indes orientales, est assez beau et croît passablement bien; mais on n'a pas encore cherché à le multiplier, ni à en tirer du camphre.

On cultive sur une petite couche du jardin de la Compagnie, un curcuma (3). On ne fait presqu'aucun usage de sa racine, quoiqu'elle serve beaucoup aux teinturiers d'Europe. Dans les Indes orientales on la mange et on la fait entrer dans les ragoûts.

La galiène d'Afrique (4) sert à faire des

---

(1) *Amaryllis ciliaris.* Je crois que cette plante, qui est figurée dans les *Centuries* de Breyne, pl. 39, est plutôt une hémanthe qu'une amaryllis. Voyez *Hæmanthus ciliaris*, dans mon *Dict.* vol. III, page 102. *Lam.*

(2) *Laurus camphoriphera.*

(3) *Curcuma longa.* C'est l'amome, racine jaune, *amomum curcuma*, dans mes *Illustrat.* n°. 8. Voyez-en la description, sous le nom de *curcuma long.* dans mon *Diction.* vol. II, page 227. *Lam.*

(4) *Galenia Africana.*

haies dans les endroits où les autres buissons manquent.

On a apporté les fraisiers (1) d'Hollande, et on en a planté dans les jardins qui environnent la ville; il faut les renouveller tous les trois ans. Les fraises, quoiqu'assez bonnes, ne sont pas comparables à celles d'Europe. On les vend cependant cher, et cette culture est d'un bon rapport.

Le mûrier noir (2) vient dans quelques fermes situées hors de la ville; son fruit parvient à la maturité, et n'est pas mauvais; cependant il s'en vend fort peu dans la ville.

Au commencement de septembre, les esclaves se mettent à sarcler le seigle qui mûrit et se coupe au mois de novembre; ils font la même opération au froment que l'on récolte au mois de décembre. Le froment est le grain le plus universellement cultivé dans le pays, et qui récompense le plus largement la peine et les soins du laboureur. On a essayé d'en exporter dans l'Inde pour faire du pain et de la pâtisserie pour la table des grands;

---

(1) *Fragaria vesca.*

(2) *Morus nigra.*

mais, ce voyage ayant paru trop considérable et trop dispendieux, depuis deux ans, on a transporté le bled du Cap en Hollande, où il s'est trouvé avoir plus de poids qu'aucun de ceux d'Europe. La Pologne, qu'on doit regarder comme le grenier de la Hollande, ayant été dévastée par la guerre ces années dernières, la Compagnie résolut de tirer ses grains du Cap de Bonne-Espérance. Elle envoya donc, l'an passé, Hucker-de-Son avec deux frégates qui sont arrivées cette année, et que l'on a chargées de grains.

Le cultivateur vend un charriot de froment dix-huit rixdalles. Un charriot (1) contient dix mult, ou environ cinq tonneaux.

On ne sème guère de seigle que par curiosité; dans quelques cantons à la vérité la paille sert, au lieu de restion (2), à couvrir les maisons.

La houque ou le sorghe des Caffres (3) est cultivé dans quelques jardins particuliers, comme une plante rare et curieuse. Elle parvient à la hauteur d'un homme,

---

(1) *Frackt.*

(2) *Restio tectorum.*

(3) *Holcus Caffrorum* (*Caffers korn*).

et porte de grosses touffes de fleurs, qui produisent une grande quantité de grains. Elle demande beaucoup de chaleur.

On plante assez volontiers, autour des maisons de campagne situées aux environs de la ville, des arbres d'Europe, pour les orner et procurer de l'ombre; particulièrement des chênes, des chataigniers, des sapins, &c. Les citronniers et les orangers répandent, dans le tems de leur floraison, une odeur délicieuse.

On environne les dépendances de ces maisons, avec des haies ou des murailles faites avec des morceaux de minerais qui se trouvent dispersés de côté et d'autre, et que l'on ramasse exprès.

Malgré ces soins et ces recherches, les habitans ne peuvent se procurer qu'une image bien imparfaite de nos étés d'Europe : au lieu de ces bois touffus, asyle délicieux et impénétrable aux rayons dévorans du soleil; au lieu de ces molles prairies dont l'émail verdoyant repose doucement les yeux, on ne rencontre ici que des brins d'herbes rares et dispersés au milieu d'un sable brûlant et aride, des arbres dépouillés de leur parure et hérissés d'épines.

Quand un habitant de la ville plante un arbre devant sa maison, il fait ensorte d'avoir un chien mort pour mettre dans le trou, dans la persuasion que cette charogne accélérera la croissance de l'arbre.

La Compagnie possède à Zeeko-Walley, une plaine fertile en restion (1), qu'on prépare pour couvrir les toits. Après avoir coupé cette plante avec une serpette, on en fait des paquets, en attachant ensemble l'extrémité des fleurs, et on les secoue assez fort pour en faire tomber toutes les pailles courtes ; on étend ce qui reste pour le faire sécher, et on le lie en bottes. La plupart des maisons de la ville et de celles de la campagne, comme je l'ai déjà observé, sont couvertes avec cette plante qui sert même quelquefois à faire des chaumières ; ces toits durent vingt et trente ans, et dureroient encore davantage si le vent du sud n'y introduisoit beaucoup d'ordures qui en accélèrent la pourriture.

Les buissons à cire (2), sur lesquels j'ai

---

(1) *Restio tectorum.* On peut voir les descriptions et les figures de plusieurs espèces de restion dans le bel ouvrage de Rottboll, intitulé *Descriptiones et icones rarior. plantarum,* qui traite des plantes cypéroïdes. *Lam.*

(2) *Myrica cordifolia.*

déjà donné quelques détails, croissent abondamment à Muysemberg (1), lieu élevé et situé sur le bord de la mer.

Son fruit est parfaitement rond, raboteux, mou et gros comme un pois; sa couleur naturelle est un noir foncé. Mais la poussière qui le couvre, lui donne une teinte grisâtre; il mûrit au mois de mars. Alors on le cueille, on le fait bouillir dans l'eau, jusqu'à ce que la poussière blanche soit fondue et nage sur la surface de l'eau, comme de la graisse; on la retire avec une écumoire, et quand elle est refroidie, elle a presque la consistance de la cire; elle prend alors une couleur de gris-verd ou de cendre. Quand les colons parviennent à en ramasser une certaine quantité, ils en font des chandelles, et les Hottentots en mangent comme du fromage.

Dans le printems on voit fleurir les chênes, les abricotiers, les amandiers et les pêchers.

La fleur du chêne ne paroît qu'après ses feuilles; mais dans les autres arbres elle les devance.

---

(1) Montagne aux souris.

L'olivier (1) croît sur toutes les collines situées hors de la ville, et même ailleurs; il a des feuilles plus étroites que celui d'Europe, et son fruit qui parvient rarement à la maturité, ne peut servir à faire de l'huile; mais on l'emploie avec succès contre la diarrhée : il a tant de conformité d'ailleurs avec nos oliviers, qu'il ne paroît pas former une espèce différente.

Le tamarin, par son acide, supplée ici au vinaigre; et voici de quelle manière : on met des pulpes de tamarin un peu séchées au soleil, sur des tranches de bœuf qu'on fait cuire ensuite dans la poële; elles ont un excellent goût.

L'oursine (2) est une plante basse, sans tige, qui ne s'élève point du tout. Elle croît sur les collines situées au pied de la montagne et tout à l'entour de la ville. Les pointes aiguës dont sa semence est hérissée quand elle est parvenue à sa ma-

---

(1) *Olea Europea.* D'après les rameaux que j'ai reçus du Cap de cet olivier, j'observe qu'il a les grappes de fleurs plus lâches que celui d'Europe, et les feuilles plus alongées et semblables à celles de mon *olea lancea* (*Illustr.* n° 78). Je le regarde néanmoins comme une variété de l'olivier d'Europe. *Lam.*

(2) *Arctopus echinatus.*

turité, incommodent beaucoup les esclaves qui marchent pieds nuds.

Sur les collines du Cap croissent la clifforte à feuilles de fragon, et la borbonne lancéolée (1), qui ressemble beaucoup au genévrier, et dont les pointes, comme celles de la polygale héistère (2), piquent les passans qui en approchent de trop près.

L'asperge du Cap (3), avec des pointes recourbées, déchire aussi les habits. C'est pourquoi les habitans l'ont nommée *attendez un moment* (4).

La tulbage alliacée (5), qui croît dans le sable hors de la ville et dans plusieurs endroits du pays, s'emploie avec succès contre l'éthysie, cuite dans l'eau ou mêlée dans une soupe.

Le laurier sert à faire des haies si épaisses qu'on ne peut voir à travers. Elles cèdent aux efforts des ouragans sans se rompre.

---

(1) *Cliffortia ruscifolia* et *borbonia lanceolata.*

(2) *Polygala heisteria.*

(3) *Asparagus Capensis.*

(4) *Wacht een beetje.*

(5) *Tulbagia alliacea,*

Les choux-fleurs acquièrent dans les jardins du Cap, et dans ceux de Robben-Eyland au-dessus du port, une bonté dont on n'a pas d'idée; ce sont incontestablement les meilleurs du monde. On les confit dans du vinaigre, avec du poivre-long ou poivre d'Espagne (1), et on les mange en salade, avec de la viande.

Le gouverneur a fait construire une serre pour les ananas, dans le jardin de la Compagnie; ce fruit si exquis à Batavia, ne parvient jamais ici au même degré de maturité et de bonté, qu'aux Indes orientales.

Le pisang (2), qu'on cultive aussi dans quelques jardins du Cap, fleurit rarement, et son fruit n'est jamais mûr ni bon à manger.

L'agave d'Amérique (3), transporté ici des jardins botaniques d'Europe, croît spontanément sur les collines qui environnent la ville, au pied même de la montagne; elle fleurissoit, chaque année, très-régulièrement, et dans une profonde obscu-

(1) *Capsicum annum.*
(2) *Musa paradisiaca.*
(3) *Agave Americana.*

rité;

rité; car il s'en faut bien qu'elle ait autant d'admirateurs ici, que dans les jardins d'Amsterdam.

CHAPITRE VII.

ÉCONOMIE rurale et domestique des habitans du Cap.

AYANT eu occasion de voir faire le vin dans plusieurs maisons de campagne voisines du Cap, et de prendre des renseignemens sur les différens vins, je crois devoir communiquer ce que j'ai pu apprendre.

La vendange se fait ici au mois de mars, d'une manière plus simple qu'en Europe, faute des ustensiles nécessaires. Les esclaves coupent les raisins et les portent dans une grande cuve où on les presse. Le fond et les côtés de cette cuve sont criblés de trous, et elle est renfermée dans une autre plus grande, et élevée sur un pied en croix; celle-ci a un robinet pour soutirer le jus du raisin. Quand la cuve intérieure est pleine de grappes, trois ou quatre esclaves bien lavés et bien baignés dans un baquet d'eau, entrent dans cette

cuve, en se tenant à des cordes attachées au plancher, et écrasent le raisin avec leurs pieds; le jus qui en coule est transporté dans de vastes cuves à hauts bords pour y fermenter : si quelque raisin ou quelque grappe engorgent le robinet, on les écarte avec une brosse adaptée au bout d'un bâton. Avant de presser le marc plus fortement, on le met égoutter dans un tamis de joncs grossièrement entrelacés, ou sur un cadre de lit; on le presse avec les mains : quand on en a exprimé de cette manière, le jus autant qu'il est possible, on jette les grappes, parce qu'on prétend qu'elles rendent le vin dur et amer. Ensuite on verse le reste du marc dans la cuve à fermenter.

Le lendemain, la fermentation est en pleine activité; le marc finit par tomber au fond, et le vin éclairci est transvasé dans des tonneaux; on l'y verse par le bondon à travers une corbeille posée sur le trou. Le marc qui reste dans la cuve à fermenter, est transporté dans une autre de forme carrée, percée de toutes parts, et placée sur un pied en croix, dans une plus grande, et on exprime tout le jus qui peut rester, par le moyen d'une presse à

vis en métal ou en bois. On distille le résidu, et on en tire encore de l'eau-de-vie.

Les raisins blancs et verds donnent du vin blanc; les noirs, du vin rouge. Le vin de Constance se fait avec du raisin muscat blanc ou noir. Le Pontac, avec un raisin rouge très-foncé. On nomme les différens vins, d'après la ressemblance qu'on leur trouve avec ceux d'Europe, quoiqu'elle ne soit pas toujours très-frappante. On en soufre quelques-uns, afin de les empêcher de fermenter plus long-tems, et qu'ils acquièrent de l'acide dans le tonneau; ensuite on les soutire. Quand il s'agit de soufrer un tonneau, on attache des bandes de linge soufrées à un crochet de fer suspendu à la bonde par un anneau; on les plonge toutes enflammées dans l'intérieur même du tonneau, que l'on bouche ensuite avec le bondon enveloppé de chiffons: quand le soufre est consommé, il ne s'agit plus que de retirer le crochet de fer, et de bien boucher la bonde, afin que la fumée pénètre le bois. L'opération bien finie, on y verse le vin qui ne fermente pas davantage.

Presque toutes les fermes et les métai-

ries nourrissent une grande quantité de chiens qui gardent les bestiaux dans les pâturages, conjointement avec les esclaves, défendent quelquefois le maître contre les derniers, écartent des habitations les bêtes féroces qui rodent souvent à l'entour, et servent enfin à la chasse ou en voyage.

Outre l'apothicairerie attachée à l'hopital, tout citoyen a la permission de débiter des drogues; et c'est un avantage pour les colons qui les paient bien meilleur marché chez ces marchands qu'aux chirurgiens.

Les paysans font rarement du fromage, et quand ils en font, ce n'est que par curiosité ou par passe-tems. Leur lait maigre, en comparaison de celui de Hollande, ne donne que des fromages petits, minces et assez mauvais.

Les vaches, comme tous les autres bestiaux, restent toute la journée dans les pâturages; on les ramène le soir à la ferme, et ils passent la nuit dans un parc non couvert. L'herbe qu'ils broutent dans de vastes prairies fertilisées par les pluies d'hiver, et desséchées ensuite par la chaleur et les vents de l'été, est presque toujours dure et grosse. Il ne faut donc pas s'étonner si ces vaches donnent du lait en pe-

tite quantité et peu épais. Les bestiaux, dans d'aussi mauvais pâturages, dépérissent en peu d'années, quoique les bêtes à cornes qui forment la plus grande partie des troupeaux, soient de race hollandoise. Une vache qui vient directement de Hollande, et qui se vend 40 ou 50 rixdalles, donne plus de lait que trois autres; mais sa race ne tarde pas à dégénérer, et sa troisième ou quatrième génération ne vaut pas mieux que les autres, qui ne donnent ordinairement qu'une demi-pinte de lait par jour.

Le beurre que l'on fait avec du lait doux, se vend à la ville; frais il coûte 8, 12 et même 16 sols la livre, et, salé, 2, 4 et 6 sols. Le prix varie cependant beaucoup selon le débit.

Quoique tout le pays soit occupé par la colonie, les fermes ne se ressemblent pas. Les Hottentots ont commencé par vendre, pour du tabac, de l'eau-de-vie et autres denrées: le port, l'emplacement de la ville et les environs, ensuite les colons, ont gagné du pays, et s'y sont installés en chassant les naturels. Les fermes les plus voisines du Cap, jusqu'à Pickelberg, et un peu au-delà, appartiennent en propre aux fermiers qui ne paient aucune rétribution, et

qui peuvent en disposer comme il leur plaît. Les fermes situées au revers de la montagne, se nomment lieux d'emprunt ou à redevance : ce sont celles que les paysans occupent avec la permission du gouvernement, et pour lesquelles ils paient 24 rixdalles de redevance annuelle ; ils ne peuvent en aliéner les terres sans une permission du gouverneur ; mais elle ne leur est pas nécessaire pour disposer des maisons.

Les planches et toutes les espèces de solives dont on se sert pour la construction, sont très-chères, parce qu'il est difficile de s'en procurer, et qu'elles viennent de très-loin, soit de l'intérieur des terres, soit des Indes ou d'Europe. Elles se vendent au pied ou à l'aune ; la planche coûte deux schillings de Hollande le pied, ou dix schillings de Suède.

On fume les vignes avec le fumier de mouton, et les jardins avec celui de cheval. Les parcs de nuit sont quelquefois couverts de fumier de mouton de l'épaisseur d'un pied.

Les champs à bled, les vignes, les jardins constituent la plus grande richesse des fermes voisines de la ville et du port. On y recueille le meilleur vin, parce que

les raisins y sont plus gros, et mûrissent mieux qu'ailleurs. Ces colons sèment peu de grains, et abandonnent cette culture à ceux qui habitent plus avant dans l'intérieur. Comme ils possèdent une grande quantité de terres, celles à bled se reposent plusieurs années de suite ; quand il s'agit de défricher une terre qui est restée ainsi en jachère pendant plusieurs années, c'est une opération extrêmement pénible ; on lui donne la première façon au mois d'août ; on y passe encore la charrue au mois de mai suivant, et ensuite on sème. La charrue d'Afrique est montée sur deux roues de grandeur inégale.

Les villageois font sécher des raisins et différens autres fruits, pour les gens de mer ; ils vendent leurs denrées et marchandises aux bourgeois du Cap ou à la Compagnie. Mais il leur est défendu de faire la moindre fourniture aux étrangers. Quoiqu'ils aient des vivres au-delà de leur nécessaire, ils manquent souvent de meubles ; quelques-uns sont obligés de faire eux-mêmes leurs chaises et leurs tables qu'ils couvrent de peaux de veaux ou de nattes ; ils battent et unissent le terre-plein de leurs maisons, pour le durcir,

et y versent de la fiente de vache, délayée avec de l'eau ou du sang de bœuf; ce qui le rend un peu glissant.

CHAPITRE VIII.

Mœurs, usages, commerce et industrie des habitans du Cap.

Les étrangers qui viennent s'établir au Cap, y vivent à leur guise; ils ont, comme en Hollande, la liberté d'exercer un métier, ou de faire le commerce; ils emploient même ces deux moyens de subsister.

A l'époque de mon séjour dans cette ville, les François y étoient peu considérés; d'abord, parce que, débarquant presque toujours sans argent, ils prenoient tout à crédit, et payoient en lettres-de-change. En outre les habitans craignoient toujours qu'ils ne s'emparassent de l'établissement par un acte d'hostilité imprévu; tandis que l'on n'avoit pas les mêmes craintes de la part des Anglois alliés de la Hollande. Un officier François, décoré de la croix de S. Louis, et très-proprement habillé, étoit fort peu regardé, tandis qu'on

témoignoit beaucoup de considération à un pilote anglois couvert d'un habit très-simple, et avec des cheveux plats. A la vérité celui-ci a la bourse bien garnie, et sa nation est amie des Hollandois. Cependant, de tous les Européens, les François étoient ceux qui contribuoient le plus à enrichir les habitans du Cap. Etant obligés de prendre à crédit, ils payoient beaucoup plus cher tout ce dont ils avoient besoin; ce qui montoit très-haut, parce qu'il leur falloit considérablement de marchandises pour leurs bâtimens et pour la garnison de l'Isle de France.

Ces observations ne doivent pourtant pas donner une opinion désavantageuse de l'hospitalité et de la politesse des habitans du Cap. Leurs formules sont assez simples : le maître de la maison va au-devant de ses hôtes, leur serre la main en les saluant, leur souhaite le bonjour, et leur demande des nouvelles de leur santé. Si ceux-ci sont en voiture ou à cheval, il les prie de descendre et d'entrer; sa femme ne se lève point, et se contente de saluer de la tête; elle se place à un bout de la table, et son époux à l'autre, et les étrangers à côté d'eux.

C'est ici la coutume, comme dans tous les pays chauds, de dormir une heure ou deux l'après-dîner, pendant la plus grande chaleur du jour.

L'argent dont on se sert dans le commerce, vient moitié d'Europe, que l'on nomme ici la patrie (1), et moitié des Indes orientales : celui d'Europe consiste en ducatons, schillings et liards (2) ; les ducatons neufs ou vieux gagnent ici, comme toutes les autres monnoies, 25 pour cent, de manière qu'un ducaton équivaut à 12 schillings ou 72 stubers (sous) de Hollande. Les schillings ne sont autre chose que des pièces de six sols et demi (3), qui valent, en Hollande, cinq stubers et demi. Les simples et les doubles stubers sont rares. Les ducatons et la monnoie d'or le sont aussi ; on ne voit presque jamais de florins de Hollande ; ceux du Cap sont une monnoie fictive que l'on évalue seize sols pièce. Une rixdalle vaut huit schillings, et un ducat dix-huit. On reçoit volontiers les piastres d'Espagne, à raison de neuf schillings de Hollande

---

(1) *Vaderland.*
(2) *Duyten.*
(3) *Zehsthale.*

la piastre. L'argent qu'on apporte ou qu'on tire de Hollande, gagne 25 pour cent. On perd autant sur celui qu'on exporte du Cap en Europe.

Les roupies de différentes espèces qu'on apporte des Indes orientales, s'évaluent une demi-rixdalle, et sont fort recherchées. Il est expressément défendu de battre monnoie au Cap.

Les officiers des vaisseaux hollandois, tant ceux qui partent que ceux qui arrivent, vendent toutes sortes de marchandises. Les derniers apportent ordinairement du vin, de la bière, des jambons fumés, du fromage, des pipes de terre, du tabac et même de la clincaillerie; les autres, des indiennes grosses et fines, de la toile de coton, du riz, du thé, &c. Quand ils n'ont pas le tems de traiter de ces articles avec des marchands, ils les vendent à la criée. Des bourgeois les achètent quelquefois en gros, et les vendent ensuite en détail. Les criées, pour le compte des particuliers, ou pour celui de la Compagnie, ont lieu dans le printems et en hiver. Mais le gouvernement a la précaution ordinairement de ne permettre à aucun particulier, de faire des ventes à la criée, avant que la Compagnie

se soit débarrassée de ses propres marchandises.

De tous les officiers étrangers, ce sont les Anglois et les Danois qui font le plus gros commerce. Les premiers apportent sur-tout de fortes pacotilles de clincaillerie, telles que des couteaux de matelots, des ciseaux et autres objets. Les autres vendent, en allant dans l'Inde, de la bière de Danemarck, du goudron; et en revenant, de l'indienne fine du Bengale. Les officiers suédois ne font presqu'aucun commerce; à leur retour des Indes, ils vendent quelques boëtes de thé, du nankin, des soieries chinoises, tout juste pour payer leur frais d'auberge, pendant le court séjour qu'ils font au Cap. Les marchandises de Suède les plus estimées ici, sont la bure grise ou draps grossiers, les planches simples et doubles, les poutres, le cuivre, le laiton, les bêches, les harengs, le brai, le charbon et le fer qui est très-cher. La Compagnie vend le quintal de fer, huit rixdalles, quoiqu'il soit forgé à froid et bien inférieur en bonté à celui de Suède. Les marchandises vendues pour le compte des particuliers, paient cinq pour cent au fisc. L'argent provenant des ventes publiques,

ne se compte que six semaines après qu'elles sont finies.

Les habitans de la ville s'abonnent assez volontiers avec le chirurgien de l'hôpital, à raison de tant par an, pour les traiter ainsi que leurs esclaves, et même leur fournir les médicamens nécessaires ; c'est un usage d'autant plus économique, que les maladies sont fréquentes, et il en survient quelquefois de contagieuses.

Ces abonnemens empêchent que les médecins et chirurgiens étrangers, qui ne séjournent ici que très-peu de tems, et en passant, ne soient consultés; on ne les appelle que pour des maladies désespérées. Ainsi, la médecine-pratique ne me donnant pas d'occupations dans la ville, je ne cherchois pas à les augmenter, afin de n'être pas détourné de mes recherches en botanique; il me restoit aussi beaucoup plus de tems à donner aux habitans de la campagne, à qui mes soins étoient bien plus utiles, et en qui je trouvois bien plus de reconnoissance que chez l'indifférent citadin.

J'ai toujours remarqué que les remèdes avoient bien plus d'activité chez les esclaves non exténués par la diète, ni accoutumés à se médicamenter.

CHAPITRE IX.

ADMINISTRATION et état politique du Cap.

OUTRE le gouvernement qui réside à la ville, l'intérieur du pays est administré par deux jurisdictions présidées par un sénéchal.

Nous avons indiqué dans le chapitre des *Observations géographiques*, quelques-uns des chefs-lieux les plus remarquables (1).

Le fiscal est absolument indépendant du gouverneur, et correspond immédiatement avec la direction de la Compagnie, en Hollande, envers laquelle seule il est comptable. Il fixe arbitrairement les amendes pour les querelles qui s'élèvent entre les bourgeois ; elles sont en général proportionnées à la fortune des délinquans, et lui font un revenu considérable.

Mais puisque, dès les premières lignes d'un chapitre qui traite de l'administration de cette colonie, je me vois obligé de par-

---

(1) Voyez ci-dessus, page 274.

ler des malversations des agens, il faut accorder la priorité à celui qui a droit de la réclamer.

Le gouverneur trouve le moyen de gagner même sur les vins achetés pour le compte de la Compagnie. Elle les paie trente rixdalles le tonneau ; le cultivateur donne une quittance de pareille somme et ne touche que vingt-sept rixdalles, parce qu'on en déduit trois pour le dixième. Les habitans de la ville payoient de mon tems leur vin d'ordinaire dix rixdalles le tonneau de cent cinquante pintes ; ce qui me paroissoit très-bon marché.

Les employés en sous-ordre imitent le chef de leur mieux, et chacun perçoit le droit de son industrie, sur les objets qui lui passent par les mains. La modicité des appointemens dans un pays où tout est plus cher du double qu'en Europe, excuse, à certains égards, ces rapines.

D'après le compte indiqué ci-dessus, on voit que le gouverneur perçoit trois rixdalles par tonnes de vin. Les employés volent d'une autre manière : ils s'adjoignent des passe-volans qui ne font pas de service, et dont ils couchent les appointemens sur les états de dépenses de la Com-

pagnie, pour se les partager. Les uns gagnent sur des pesées, d'autres sur des marchandises gâtées; le naufrage d'un vaisseau fait leur fortune.

Le patron et le pilote rognent la ration de l'équipage de leur vaisseau : l'officier vole le soldat : les malades souffrent de l'avarice des administrateurs des hôpitaux. Les effets des morts deviennent la proie du premier venu; quelquefois on les vend à la folle enchère, dans le coffre même, sans les avoir seulement examinés. Cet achat est une espèce de loterie. Le produit sert à payer les frais de l'enterrement. Quoiqu'on en ait détourné la meilleure partie, quand ce produit excède les frais du convoi, on régale le mort d'un cercueil de dix rixdalles, et on donne du vin à ceux qui viennent lui rendre les derniers devoirs. En un mot, on s'arrange de manière à ne rien laisser aux héritiers.

Chaque soldat reçoit deux ou trois livres de pain par semaine, et est obligé d'abandonner à l'ordonnance deux sous de sa paie, par mois, pour nettoyer ses bottes, et de faire le service de celui-ci; des cuisiniers de la citadelle leur préparent leur nourriture, et leur vendent des portions.

En

En tems de guerre, et même lorsque la paix n'est pas très-assurée, les vaisseaux hollandois ne partent du Cap qu'en bon nombre, et forment une ou plusieurs flottes ; mais pendant la paix ils mettent à la voile séparément ou en très-petit nombre, comme j'ai eu occasion de le voir moi-même pendant mon séjour au Cap.

Avant de lever l'ancre, on fait le décompte de tous ceux qui doivent monter le bâtiment, et ils savent ce qui leur revient de bon sur leur solde ; ils vont le toucher, quand cela leur convient, au bureau des payeurs (1) : si quelqu'un reste au Cap ou dans un autre endroit pour le service de la Compagnie, il peut recevoir ses appointemens tous les trois ou quatre mois; mais on ne lui compte le florin que sur le pied de quinze à seize sols, ce qui fait une perte considérable; mais si l'on ne veut rien toucher de toute l'année, les directeurs appurent leurs comptes au mois d'août, et donnent un mandat qu'on touche soi-même ou qu'on vend à raison de dix-huit, dix-neuf et même vingt sols le florin; ainsi la perte est très-foible et même

(1) *Soldy comptor.*

nulle. Ce compte de l'année ressemble à une lettre-de-change dont la Compagnie acquitte la valeur entière en Europe, ou qu'on passe aux négocians qui ont des sommes à remettre dans cette partie du monde.

On m'assura que tout bâtiment étranger paie ici cinq cens florins pour avoir la permission d'y mouiller. Les rafraîchissemens et les provisions dont ils peuvent avoir besoin sont très-chers, à cause des droits que la Compagnie perçoit sur la viande et sur le vin : ils paient la viande deux sols de Hollande la livre, tandis qu'elle ne revient à la Compagnie qu'à trois liards (1), et même à moins, comme on va le voir par les détails suivans.

La Compagnie tire un profit immense de la ferme des vins et de la viande. Le dernier août de chaque année, on adjuge le premier article au plus offrant et dernier enchérisseur. L'adjudicataire devient fermier-général de tous les vins; il a le droit d'en vendre non-seulement à tous les officiers des vaisseaux hollandois et aux étrangers, mais encore à tous les aubergistes.

(1) Duit.

Les propriétaires-vignerons peuvent aussi en fournir directement aux bourgeois pour leur consommation seulement; mais il est défendu à ceux-ci, sous peine d'une très-forte amende, d'en faire le commerce, et même d'en recéder à qui que ce soit. Ces entraves occasionnent la cherté du vin, qu'on paie dans les auberges le double de son prix originaire. L'adjudicataire général a aussi le droit exclusif de vendre du vin en détail; il peut à la vérité rétrocéder ce privilège aux aubergistes, qui lui paient une certaine somme.

La ferme des vins se monte annuellement de trente à quarante mille florins.

Celle de la viande s'adjuge au contraire au rabais : on conçoit aisément qu'il ne s'agit pas de recevoir, mais de fournir de la viande fraîche pour le service de la Compagnie, qui ne touche point d'argent pour cet objet, mais toutes ses fournitures en nature même, c'est-à-dire, en viande fraîche. De cette manière, elle s'en procure à bien meilleur marché; mais en récompense, le bourgeois et les étrangers la paient beaucoup plus cher. Les premiers la paient quatre liards; les autres, deux sols de Hollande la livre, et la Com-

pagnie, deux liards seulement. Un bœuf de cinq rixdalles se vend dix et même plus aux étrangers. Cette ferme s'adjuge pour une, deux, trois, cinq ou sept années; et on y joint toujours quelques pâturages pour les bœufs, auprès de la Gorge verte.

Ces variations de prix jointes à la difficulté de se faire entendre, car tous les étrangers ne savent pas le hollandois, obligent ceux qui mouillent ici d'avoir un commissionnaire chargé de leur procurer tout ce dont ils ont besoin. Cet agent ne prend pas toujours les intérêts de ses commettans, et fait souvent à leurs dépens, la cour à ses compatriotes.

Les étrangers qui veulent acheter et emporter du froment, sont obligés de traiter directement avec la Compagnie des Indes, qui s'est exclusivement réservée la vente de cette denrée. L'année dernière, les François venoient souvent en chercher ici pour le transporter à l'Isle de France.

Dans l'espace d'un an et demi que j'ai passés au Cap, il ne s'y est pas tenu une seule foire; il paroît que ce n'est pas l'usage dans le pays; mais des ventes publiques de différentes marchandises étrangères, particulièrement de celles qui provien-

nent des différens comptoirs des Indes orientales, tiennent, à certains égards, lieu de foires.

Aucun habitant de la ville ou de la campagne, n'a le droit de se marier sans le consentement du gouverneur. On présente sa demande le jeudi; quand elle est accordée, on donne, le samedi suivant, au futur, en présence de la jeune personne, un ordre pour le conseil de justice, qui examine si les fiancés ne sont pas trop proches parens. Après cet examen, le gouverneur donne son consentement au mariage et l'ordre de publier les bancs à l'église, pendant trois dimanches de suite.

Le gouverneur est bien le maître de refuser son consentement ; mais il ne peut empêcher les jeunes gens de vivre ensemble, jusqu'à ce qu'il en vienne un autre moins sévère. Le futur s'adresse aussi quelquefois au conseil de justice, qui se trouve forcé d'ordonner la conclusion du mariage ; mais quand le jeune homme est engagé au service de la compagnie des Indes, le gouverneur a quelquefois la cruauté de le faire partir pour un des établissemens de la compagnie dans les Indes orientales.

Les filles se marient fort jeunes, ce qui

contribue à augmenter la population de la colonie, qui croît de jour en jour.

Les prêtres de la colonie prétendent que la présence du père est indispensable pour le baptême de son enfant, ou qu'on doit au moins le connoître. Si celui-ci ne se présente pas, ou que l'enfant ne soit pas regardé comme légitime, on ne lui administre pas le sacrement ; mais on ne peut le lui refuser, quand même il seroit né d'une mère noire ou hottentote, pourvu que le père soit chrétien ; et voilà pourquoi la Compagnie fait baptiser les enfans d'esclaves, nés dans sa loge, quoique l'on n'accorde jamais cette faveur aux esclaves mêmes ; mais j'attribue cette exception à la presque certitude où l'on est que l'enfant a un Européen pour père ; et en effet il porte presque toujours des marques de cette origine. J'ai eu souvent occasion de voir des enfans d'un Européen et d'une femme noire ; ils ne se ressemblent pas toujours entre eux. J'ai remarqué un garçon noir avec de grands yeux, et ressemblant en tout à sa mère, tandis que son frère blafard, avec des taches noires, ressembloit au père, et la sœur étoit à demi noire (1).

(1) Quand les Nègres ont quelques plaies et qu'elles

Les prêtres, par un motif qu'on devine aisément, ne veulent pas entendre parler de baptême de nécessité; ils obligent les colons de venir à l'église du Cap faire baptiser leurs enfans et se marier; de manière que ceux qui sont établis à une certaine distance dans l'intérieur des terres, n'apportent leurs enfans qu'à l'âge de six mois et même un an.

C'est sans doute avec bien du regret que les ministres de la religion laissent aller les morts tout seuls à leur dernière demeure; mais enfin, les enterremens se font sans cérémonie, le climat ne permettant pas de conserver les cadavres assez long-tems, pour qu'un prêtre puisse l'honorer de sa présence.

Un garçon parvenu à l'âge de quinze ans, doit être inscrit sur le rôle des hommes, et faire serment de fidélité à la nation, et se trouver tous les ans à l'exercice à pied et à cheval. Les bourgeois le font dans l'intérieur de la ville; les autres habitans de la colonie, à Stellenboch et à

se cicatrisent, la peau commence par blanchir, et après la guérison parfaite, elle reprend la teinte noire du reste du corps.

Swellendam. Ceux qui y manquent paient une amende. Un père qui fournit deux enfans pour le service militaire, en est exempt lui-même.

Comme l'hôpital ne m'offroit aucune occasion de m'instruire, j'y allois très-rarement. Cependant j'eus encore le tems d'y remarquer que les infirmiers étoient armés d'un bout de corde, destiné à mettre les malades à la raison: remède bien digne d'un hôpital. En général, les chirurgiens de la Compagnie employés dans cet établissement ou sur les vaisseaux, manquent à la fois de savoir et d'expérience. Si par hasard il se trouve parmi eux un habile homme, à coup sûr c'est un étranger.

Chaque matin, le premier chirurgien fait son rapport au gouverneur, sur la situation et le nombre des malades.

Les ordonnances sont écrites sur une petite planche attachée au lit du malade, et on lui en administre une portion tout de suite. Un coffre plein de drogues toutes préparées, marchent à la suite du chirurgien; mais ce qui vaut mieux que toutes ses ordonnances, ce sont les viandes et les légumes frais qu'on donne aux malades.

Quoique la colonie soit très-étendue,

plus peuplée de jour en jour, et qu'il y reste peu d'Hottentots, car on les a exterminés ou chassés, il n'est pas rare cependant que les esclaves s'enfuient et se cachent dans les montagnes, qui leur servent particulièrement d'asyle. Quant aux soldats et aux matelots, il leur arrive rarement de déserter, parce qu'il est très-aisé de les retrouver. Quand on rattrape un esclave idolâtre qui s'est enfui, son maître, ou les valets du fiscal de police, lui donnent des coups de fouet. Le prix qu'il a coûté, lui sauve la vie. Les loix sont moins indulgentes pour les chrétiens attachés au service de la Compagnie; quand ils désertent on les pend sans miséricorde, parce qu'ils n'ont exigé aucuns déboursés. Nous avons déjà dit qu'il en coûtoit tout au plus dix florins pour les remplacer.

Ceux que l'on prend en flagrant délit de bestialité, ne sont ni interrogés ni examinés; on les noie comme indignes d'aucune espèce de jugement ou de secours quelconque; car on ne leur accorde pas même de prêtre. Je vis ainsi expédier un esclave convaincu de ce crime.

Dans les premiers jours de mars de cette année, on justicia les Hottentots que nous

avions rencontrés dans notre voyage en Caffrerie. Plusieurs ne furent condamnés qu'au fouet, d'autres au fouet et à la marque ; certains eurent le tendon d'achille coupé : ensuite on les mit tous en liberté pour qu'ils s'en retournassent chez eux, et servissent d'exemple aux autres.

A-peu-près à la même époque on apprit que les Hottentots boschismans voloient et assassinoient les paysans.

Le 31 juillet on exécuta un esclave qui avoit assassiné son maître. Il fut attaché sur une croix, et tenaillé dans huit endroits des bras et des jambes, avec des pinces de fer rouge à dents de scie. Ensuite on le rompit, et on finit par lui couper la tête, qui fut plantée sur un pieu. Le conseiller de justice qui a examiné l'affaire et porté le jugement, assiste en personne à l'exécution ; il s'y rend même en cérémonie pour y donner plus de solemnité. Des soldats forment le cercle. Le lieu du supplice est un peu élevé, et se trouve situé entre la ville et la citadelle.

Le 8 août on pendit un esclave, pour un crime capital.

Après que les coupables ont subi leur supplice dans la ville sur la place des exé-

cutions, on les transporte le soir aux fourches patibulaires, dressées hors l'enceinte des murailles ; on y accroche le cadavre enfermé dans une armure de fer, où il se conserve très-long-tems ; ou bien on l'expose sur une roue. Celles destinées aux Européens sont au bas de la queue du Lion. Il y en a hors de la citadelle, auprès de la rivière Zout, pour les esclaves et les Hottentots.

CHAPITRE X.

Observations sur les Hottentots et sur les Caffres.

Les Hottentots se choisissent ordinairement un chef, qu'ils nomment *Kaptain*, (capitaine), et ont une espèce d'alliance avec la compagnie hollandoise des Indes orientales, et le gouverneur du Cap confirme cette nomination. Cette année je vis arriver un de ces capitaines Hottentots, avec quelques hommes de sa nation, pour recevoir l'approbation suivant l'ancien usage. On lui donne, pour marque de sa dignité, une canne surmontée d'une grosse pomme de laiton, sur laquelle sont gravées les armes de la Compagnie. Ce chef conduit sa

troupe contre l'ennemi en tems de guerre, ou à la chasse des bêtes fauves : alors il lance le premier son zagaye. Ce sont les seules circonstances où il ait une prééminence marquée ; car par-tout ailleurs il ne jouit pas de plus de considération que les autres. A la vérité, il porte ordinairement une peau de veau ou de tigre, tandis que la plupart n'en ont qu'une de mouton.

En parcourant cette immense contrée, je ne trouvai que quelques restes rares et épars de cette nombreuse nation d'Hottentots, qui, au commencement de ce siècle, couvroit de ses tentes les plaines et les vallées ; mais à mesure que les colons se sont étendus, ceux-là ont été obligés de se retirer et d'abandonner leur pays natal et leurs pâturages à ces nouveaux venus. En outre, la petite vérole, fléau jusqu'alors inconnu parmi eux, en a fait périr une innombrable multitude.

On ne trouve plus maintenant que quelques hameaux (1) dont les habitans pourvoient par eux-mêmes à leur propre subsistance, ou sont attachés tantôt au service

---

(1) Ces hameaux, composés d'un certain nombre de hutes, se nomment *kraal*. *Note du rédacteur*.

de la Compagnie, tantôt à celui des colons, pour la garde et l'éducation des bestiaux.

C'est sur-tout auprès du Cap que cette nation est vraiment foible et peu nombreuse ; car, à quelque distance dans l'intérieur des terres, elle conserve encore quelques restes de son ancienne vigueur.

Cependant ces foibles débris portent encore leurs anciens noms, qui servoient autrefois à désigner chacune des nations qui habitoient des provinces particulières, et les rivières qui arrosoient ces provinccs ou en formoient les limites. Elles étoient plus ou moins nombreuses et riches en bestiaux, selon que le pays abondoit en eau. La nation en masse étoit composée de quelques milliers d'hommes, et chaque pays avoit à-peu-près l'étendue d'une province.

On nomme *Gouïeman* (1) les Hottentots qui habitent le plus près du Cap. Ils s'étendent jusqu'à Bay-Falso, à la montagne Hollandoise-hottentote, et de-là à gauche, jusqu'à Stellenbosch. L'espace renfermé entre ses limites est assez considérable, et entremêlé d'endroits sablonneux et incultes.

---

(1) Corruption de *goot man*, homme bon, selon le Vaillant. *Note du rédacteur.*

Les Hottentots le cédèrent à la Compagnie hollandoise des Indes orientales, de manière qu'il en resta fort peu, ou pour mieux dire aucun.

La nation des Kokoquas habite au nord et près du Cap, aux environs de la Gorge verte. En parcourant ces contrées, je rencontrai encore quelques-uns de ces Hottentots; et deux, attachés au poste de la Compagnie, me servirent de guides dans mon voyage. Leur pays ne vaut pas mieux que celui des Gouïémans; il est bas, uni, sablonneux, sans eau, n'a jamais été très-peuplé, et les colons n'ont pu le défricher entièrement. L'Océan le baigne d'un côté, et l'on y rencontre peu de collines.

En poursuivant ma course vers le nord, à la Baie de Saldanha je rencontrai quelques misérables restes des Soussaquas; leur pays par-tout bas, sablonneux et manque d'eau douce. Ces Hottentots, qui ont été de tout tems fort peu nombreux, se livrent à l'*éducation* des bestiaux.

Ceux qui habitent plus loin du côté du nord, descendent de hordes autrefois bien plus nombreuses qu'aujourd'hui; mais je ne fus pas dans le cas de les voir, tirant à l'orient vers la montagne située de l'autre

côté. Les habitans à qui j'eus occasion de parler, me donnèrent des renseignemens exacts sur leurs voisins, que j'espérois bien aussi visiter un jour. J'appris que tout le terrein situé jusqu'au bord de la mer et autour de la baie de Sainte-Hélène, est bas, maigre et sablonneux.

Les Odiquas sont voisins des Soussaquas, ainsi que des Chirigriquas : ces derniers sont les plus nombreux et les plus puissans; ils habitent un pays riche en pâturages, arrosé par la grande rivière des éléphans : on rencontre dans leur voisinage deux grandes nations fort connues, les petits Namaquas qui habitent près de la mer, et les grands Namaquas qui en sont à une certaine distance.

Pendant mon voyage l'été dernier, je visitai presque toutes les nations qui habitent la côte orientale. Après avoir franchi la montagne nommée Hottentots-Holland, on entre dans une contrée froide et montagneuse, possédée par les Koop-mans, et qui s'étend jusqu'aux bains chauds. Entre ces bains et la mer sont les Sonquas, que je laissai sur ma gauche en revenant. Leur sol est assez mauvais, et les Européens y ont fait peu d'établissemens.

Il ne reste plus que quelques Hessaquas

auprès des Koop-mans; et plus loin, à l'est, aux environs de la grande et profonde rivière de Zonder-end, commence le pays autrefois habité par les Dunquas.

Celui des Gauripas s'étend plus loin vers le nord-est; il est excellent, riche en pâturages : la grande rivière de Goud l'arrose; il étoit anciennement fort peuplé.

Plus loin, le long des côtes de l'Océan, on entre chez les Houtniquas, que les Européens ont laissés long-tems tranquilles dans leur pays froid et fourré de bois. Ils sont encore si peu gênés, que je n'avois pas vu de nation Hottentote plus nombreuse avant d'arriver à la rivière Kamtour.

Du côté du nord, non loin du grand défilé qu'il faut passer pour se rendre à la vallée longue (1), dans un territoire montagneux et riche en pâturages, sont les Ataquas.

Plus loin, à l'est, en longeant la côte, on rencontre d'abord la nation des Kamtours, celles des Heykoms, et enfin les Caffres. Comme les Européens n'ont pas encore empiété sur leurs domaines, à l'exception de quelques endroits consacrés aux bestiaux de la Compagnie ou des colons. Ces nations sont

(1) *Lange-Kloof.*

encore

encore nombreuses et riches en troupeaux; elles sont répandues dans des plaines un peu montueuses, coupées par différentes rivières, et conséquemment abondantes en pâturages.

On désigne sous le nom de *Hottentots*, toutes les hordes errantes qui habitent la pointe méridionale de l'Afrique, sur la droite et sur la gauche du Cap de Bonne-Espérance. Quoique toute l'étendue de cette contrée ne soit pas très-bien connue, on sait que ces peuplades sont nombreuses et diffèrent beaucoup entre elles; il est cependant aisé de s'appercevoir qu'elles sortent toutes de la même origine, et qu'elles ont peu de conformités avec les Nègres, les Maures, et tous les autres habitans des côtes de l'Afrique

Les Hottentots, leurs femmes sur-tout, sont de la petite taille: on voit cependant parmi eux des hommes de six pieds. Ils sont maigres, fluets, avec des joues élevées, le nez plat, la bouche avancée, le menton pointu, le dos arqué et le ventre gros; leur couleur, quoique très-éloignée du blanc, n'est pas noire, mais elle tire plutôt sur le jaunâtre. La quantité d'ordures qui s'attache sur leur corps par la graisse dont ils s'oignent, les rend noirs et dégoûtans.

Leur figure, comme celle de tous les autres peuples, a des traits caractéristiques qui leur sont particuliers. La pommette de leurs joues (1) a tant d'élévation et de protubérance, qu'ils paroissent toujours maigres. Ils ont le nez plat vers le haut, gros par le bout et un peu camard, quoiqu'il ne soit pas trop court. Leurs lèvres sont très-épaisses, leurs cheveux d'un noir de geai, peu épais et semblables à de la laine frisée. On pourroit les comparer aux boutons de la grosse ratine: déroulés, ils n'ont qu'un pouce ou au plus un doigt de long. Leur barbe est également crépue, mais ils se l'arrachent si soigneusement, qu'on n'en voit presque aucun vestige. L'épine de leur dos est extraordinairement courbe; certains sont si voûtés et ont une croupe si large, que deux personnes pourroient s'y asseoir. Malgré leur maigreur, ils parviennent à faire étendre leur peau. Ce talent et ce goût dominent encore plus parmi les femmes. On se rappelle l'intéressant tableau que j'ai fait de leur gorge.

Les Boschismans sont plus ventrus que les autres Hottentots.

---

(1) *Os zygomaticum.*

Les Hottentots se plaisent dans la puanteur et dans l'ordure; après s'être frottés le corps avec de la graisse, ils se barbouillent de bouze de vache, de manière que leur corps est couvert d'une croûte qui bouche hermétiquement tous leurs pores; ce qui les garantit en été des dangereux effets de la chaleur excessive du soleil, et de la rigueur du froid en hiver. Ils mêlent dans leur graisse, la poudre d'une plante dont l'odeur est très-forte et qu'ils nomment *boukou* (1), et qui leur donne un fumet si désagréable, qu'il m'étoit quelquefois impossible, dans mes voyages, de supporter les Hottentots qui conduisoient mon charriot.

Une peau de mouton sur les épaules, une autre sur les hanches, composent tout leur costume. Ils mettent les poils en-dessous dans l'hiver, et en-dessus dans l'été. Ces peaux, préparées simplement avec de la graisse, ne couvrent que le dos et laissent tout le devant à découvert. Cest pourquoi les hommes renferment leurs parties naturelles dans un étui de peau de renard gris du Cap, semblable à une bourse et lié autour des reins. Les Caffres en ont une

(1) *Diosmæ species*, ou *diosma pulcheila*.

semblable, mais d'une autre peau, et si petite qu'elle ne couvre qu'une partie de leur nudité. Les femmes ont un morceau de peau carré, quelquefois double, qui leur descend jusqu'à la motié des cuisses.

Les Gonaquas et les Caffres portent des peaux de veau; leurs chefs, des peaux de tigre.

Ils marchent assez souvent pieds nuds, et ont les jambes chargées d'anneaux de cuir, barbouillés de graisse, depuis le coude-pied jusqu'au mollet. Cet ornement les garantit des morsures de serpens, et leur sert de nourriture dans un moment de disette; car ils font rôtir ces anneaux sur des charbons et les mangent. Rien de plus simple que la manière de préparer ces anneaux. On bat des courroies de bœuf jusqu'à ce qu'elles soient bien arrondies et les bouts confondus de manière à ne pas laisser voir la jointure. Les enfans portent des anneaux de jonc, pour s'accoutumer d'avance à ceux de cuir.

Ils ont ordinairement la tête nue; mais les petits-maîtres s'affublent d'un bonnet de peau, de forme conique; quelques-unes de leurs femmes se serrent la tête avec une large courroie de peau de buffle ornée de coquilles. Je ne dois pas oublier les anneaux de

fer et de cuir dont ils se chargent les bras, les enfilages de perles de verre qu'ils achètent par échange aux Européens, et qui circulent autour de leur col et de leur corps. Malgré leur paresse et leur saleté, la vanité perce à travers l'ordure dont ils sont enduits. Outre les breloques dont ils se chargent et qui leur paroissent charmantes, ils ne manquent pas, dès qu'ils doivent se trouver avec des étrangers, de se barbouiller le visage et d'y dessiner diverses figures en brun ou en noir.

Quelques-uns s'attachent, avec des courroies derrière les épaules, un sac de cuir qui leur descend jusqu'aux reins: des bandes pendantes comme des franges et chargées de coquilles, qui font, en s'entre-choquant, une espèce de cliquetis, ornent la partie inférieure de ce sac, qui leur sert à conserver différens objets.

Outre ce sac de cuir, ils suspendent encore à leur collier une écaille de tortue pour conserver leur boukou et leur tabac.

Les Caffres portent des pointes de porc-épic (1) enfilées dans leurs oreilles, et les femmes qui habitent plus avant dans la par-

(1) *Hystrix*.

tie orientale de la contrée, relèvent la couleur brune de leur teint par des pendans d'oreilles en cuivre.

Les Caffres se passent dans le bras gauche des anneaux d'ivoire ou de laiton. Ils sont encore plus curieux que les Hottentots de plaques polies, soit en cuivre ou en fer. Ils les attachent à leurs cheveux et sur différentes parties de leur corps.

Tous ces peuples, excepté les Boschismans, sont bergers, et possèdent en général de nombreux troupeaux, sur-tout les Namaquas et les Caffres, dans les pays desquels les Européens n'ont pas encore fait d'établissement. C'est une cérémonie assez plaisante de voir les Hottentots faire passer un troupeau entier devant le feu, afin que l'odeur de la fumée qu'ils y contractent les préserve des attaques des chiens sauvages. Ils subsistent du produit de leurs troupeaux et de leurs chasses, car ils ne manquent pas de buffles, de gazelles de toute espèce, de vaches marines et d'éléphans. Ils mangent aussi différentes espèces de racines, telles que celles des iris, des ixies, &c. (1) et des fèves de schotia (2).

---

(1) *Irides, ixiæ, moræœ gladioli.*

(2) *Schotia afra.*

Les hommes boivent du lait de vache qu'ils traient eux-mêmes, et les femmes du lait de brebis. Quelquefois ils le mêlent avec de l'eau pour étancher leur soif, ou bien ils boivent de l'eau pure, ou, comme nous l'avons déjà remarqué, ils sucent des ficoïdes (1) et autres plantes juteuses.

Chaque sexe et chaque âge a chez eux ses occupations particulières. Les hommes font la guerre, traient et tuent les animaux, travaux interdits aux femmes, fabriquent leurs armes, &c. Les femmes ont soin des enfans, vont chercher le bois, déterrent les oignons et apprêtent le manger. Elles font bouillir ou rôtir la viande, et pour la plupart du tems la retirent du feu à moitié cuite ; ils la mangent ainsi sans sel et sans pain. Ils se procurent du feu en frottant deux morceaux de bois dur l'un contre l'autre. Les enfans des Caffres s'amusent à lancer un bâton pointu, jusqu'à ce qu'ils soient assez forts pour manier la zagaye. Les Caffres sont les seuls habitans de cette portion de l'Afrique qui se livrent un peu à l'agriculture. Ils font venir ce que nous

---

(1) *Mesembryanthema, albucæ.*

appellons le grain des Caffres (1), des féves, du chanvre, &c. Pour les Hottentots c'est un grand effort de semer quelques poignées de chanvre; il n'y a que l'extrême friandise qui puisse les déterminer à prendre cette peine.

Leurs cabanes rondes et hautes de deux aunes suédoises, ont absolument la forme d'une meule de foin; la construction n'en est ni longue ni difficile. Ils commencent par planter en terre quelques fortes branches d'osier qu'ils courbent par le haut afin d'arrondir le toit qui doit former une voûte, et les couvrent ensuite de nattes ou de joncs. Cette couverture résiste au vent et à la pluie. Ils ont soin de ménager une ouverture haute d'une aune, pour servir de porte à la hutte et d'issue à la fumée. On fait le feu tout auprès de cette ouverture; on répand du fumier en-dehors autour de la hutte, pour empêcher le froid d'y pénétrer : les hommes et les femmes s'y tiennent accroupis sur leurs talons. Ces dernières placent sous elles leur petit tablier carré. Chaque cabane ne renferme qu'un très-petit nombre d'habitans. Ils y laissent pulluler la

(1) *Holcus.*

vermine au point de ne pouvoir y résister. Alors ils se contentent d'abandonner la cabane pour s'en construire une nouvelle. Elles sont ordinairement disposées en rond, ce qui forme un village : on y fait entrer les bestiaux, ou au moins les moutons, pour y passer la nuit en sûreté contre les attaques des bêtes féroces. Ils restent dans le même endroit tant qu'il y a des pâturages, mais ils s'en vont aussi-tôt qu'ils en manquent, ou quand quelqu'un de la horde vient à mourir. On voit que les Hottentots sont des nomades comme les Lapons et les Arabes-Bédouins.

Les autres arts ne sont pas plus avancés chez eux que l'architecture. Cependant ils ont un goût décidé pour la musique et pour la danse.

Leur principal instrument se nomme *see-koa ;* c'est une espèce de tambour composé d'une marmite, sur laquelle on a étendu une peau de mouton bien mouillée et attachée avec une courroie. Ils appuient les quatre doigts de la main gauche sur le bord du tambour, et le pouce au milieu ; tandis qu'ils frappent à l'autre bout avec les deux premiers doigts de la main droite, et en tirent un son sourd qui n'a rien de désagréable.

Je leur ai vu aussi un assez joli instrument qui avoit la forme d'un orgue, ou plutôt d'une flûte de Pan. Il étoit composé de bâtons carrés de différentes longueurs, serrés entre deux autres bâtons; on frappoit dessus avec deux marteaux de bois, comme sur un timpanon; les bâtons rendoient différens sons suivant leur dimension.

Ils en ont encore un autre nommé *kora*, qu'on prendroit, au premier coup-d'œil, pour un archet, ou même pour un arc. C'est un bâton sur lequel on a tendu une corde. A l'une des deux extrémités on attache un tuyau de plume, dans lequel on souffle en jouant avec les lèvres. Cet instrument rend un son rauque.

Le rabékin est une espèce de guittare, composée d'une callebasse et d'une planche étroite, montée de trois ou quatre cordes qu'on tend avec des vis. Les Hottentots jouent de cet instrument avec les doigts.

C'est au bruit de cette harmonieuse musique qu'un Hottentot exécute la danse que je vais décrire.

Il tient de la main droite une courroie attachée au toit d'une cabane, ou bien à un mur, et danse toujours sur la même place

en sautant et en marquant la mesure avec ses pieds; son corps se tourne de différentes manières, et sa tête va sans cesse à droite et à gauche. Le danseur chante en mesure. Cet exercice, qui dure assez long-tems, provoque une sueur abondante; et il s'essuie avec la queue d'un renard, frottoir bien fait pour celui qui s'en sert.

Quoique le chant soit chez eux inséparable de la danse, j'ai remarqué qu'ils ne peuvent prononcer certains mots, tels que café, houppe, compagnie, &c.

Au reste, leur langage, qui sert particulièrement à les distinguer des animaux, est pauvre et diffère de tous les idiomes que l'on connoît; il se prononce avec beaucoup de claquement de langue, et ne s'écrit pas. Quoiqu'il ne soit pas le même pour les différentes hordes hottentotes, les dialectes ne varient pas pour la prononciation.

Je remarquai trois accens ou battemens de langue si difficiles pour les Européens, qu'il leur est impossible de jamais bien parler le hottentot. Leurs enfans y parviennent quand on les instruit de bonne heure.

La première prononciation est dentale, et exige que l'on frappe la langue contre les dents.

La seconde est palatiale, et se produit en frappant la langue contre le palais.

La troisième, gutturale, est la plus difficile; elle se tire du fond du gosier avec la racine de la langue. Ces différens clapemens doivent s'exécuter en prononçant le mot, et non pas avant ni après; il y en a quelquefois deux dans un même mot, composé de deux à trois syllabes. Quand une demi-douzaine de Hottentots assis jasent ensemble, on croiroit entendre caqueter des oies. Il m'a paru, par la contraction de leurs lèvres, que cette prononciation étoit pénible pour eux-mêmes. Cependant ils peuvent parler avec la pipe dans la bouche, pourvu qu'ils ne fassent pas de longues phrases.

La langue des Caffres est beaucoup moins difficile; ces clapemens si fréquens dans les discours des Hottentots, ne se rencontrent que dans un très-petit nombre de mots caffres.

Le défaut de lettres et d'écriture empêche les habitans de la pointe méridionale de l'Afrique de conserver aucune espèce de monumens relatifs aux sciences ou à l'histoire. On peut les ranger parmi les natious les plus ignorantes de la terre. Ils n'ont pas même dans leur langue de mots pour expri-

mer les différens ustensiles de ménage ou d'agriculture qu'ils voient chez les colons, tels que jatte, chaudron, soc de charrue, tabac, &c.

Ayant été obligé de séjourner quelque tems parmi les Hottentots, il falloit bien que je susse m'exprimer dans leur langue, au moins pour les objets les plus pressans. Afin de me souvenir des mots les plus usuels, j'en formai un petit vocabulaire. Celui que Kolbe (1) a donné est bien plus ample que le mien. Le docteur Sparrmann (2) a rapporté aussi quelques mots de cette langue. Comme je ne suis pas d'accord pour plusieurs mots avec ces voyageurs, je crois devoir soumettre au lecteur le fruit de mes recherches, pour qu'il puisse au moins faire lui-même la comparaison. J'ai désigné l'A dental ainsi, *a*; le palatial A, et le guttural *A*, ainsi pour les autres voyelles.

---

(1) Description du Cap de Bonne-Espérance, tome I, page 53.

(2) Voyage autour du monde et au Cap de Bonne-Espérance, tome III, page 341. Le Vaillant a donné également quelques détails sur le langage des Hottentots, tome II, page 151 et suiv.

VOCABULAIRE HOTTENTOT.

1. *Un*, Koise.
2. *Deux*, K*a*mse.
3. *Trois*, *a*ruse.
4. *Quatre*, GnATol.
5. *Cinq*, MelukA.
6. *Six*, Krubi.
7. *Sept*, GnAtignA.
8. *Huit*, Gninka.
9. *Neuf*, Tuminkma.
10. *Dix*, Gomatse.

Chien, arikœ.
Tou Tou, Tup.
Chienne, Tus.
Puce, *a*tti.
Lait, Bi, Bip.
Pain, BrE.
Donnez du pain, BrE marE.
Beurre, BingOl.
Bonjour, dablE, dabeEè.
Chanvre, DAkhan.
Feu, el, elp, nelp.
Faites du feu, el koa kOi.
Où est le chemin jusqu'au prochain village? Danna Haa se *a*kroi *a*Du?
Où est? Demma?

Vache, GOs, GO, Osa.
Lait de vache, GOs Bip.
Bon soir, Gol motski.
Logement, GÆihep.
Mauvais tems, ho ma.
Viens ici, Hævaha, kOng.
Viens ici, mon ami, Hagatschi.
Bœuf, HO GO, kumap.
Amène ici, Hanka.
Cheval, Hakva, Haap.
Où est le cheval? Hakva demma Ha?
Amène le cheval ici, Hakva seo.
Table, Heip.
Femme, HonnEs, kus.
Eau, Kamma.
Lion, Kàma.
Bouche, Kấm.
Délicat, Kanji.
Bonne matinée, Koa motschi.
Pipe à tabac, Kop.
Homme, Kupp.
Boire, Ka.
Le plus court chemin, Kudu.
Maison, *logis*, Komma.
C'est bon, Kal Hem.
Buffle, Kaw.
Vache marine, Kou.
Fusil, KabU.

Priapus, Hop.
Glans penis, Koutere.
Père, Ambup, Tikkop.
Mère, Andes, Tissos.
Sœur, Kans, TikAndi.
Frère, KArup, Tik*ak*wa.
Beau tems, T*a*m.
Marmite, *tambour*, Su.
Grain des Gaffres, Semi.
Chaud, Sang.
Manger, Sinno.
Couteau, NOrap.
Chaise, NEn*a*mhop.
Dormir, om.
Coudre, om.
Maison, Omma.
Donne, MarE.
Œil, Mu.
Argent, Mari.
Bail, Mum.
Bonnet, *chapeau*, K*a*ba, Taba.
Loup, Koka.
Œuf, K*a*bika.
Coq, KOukekurr.
Froid, Korosa.
Voiture, Kroi, krojim, kulE.
Corail de verre, Krakwa. *Caffris*, Kiti, kiti.
Elan, *Capra oreas*, Ken.

Elan,

Elan femelle, Kens.
Troupeau d'élans, Kanna.
Viande, Kop.
Gens, Keuna.
Dent, Kom.
Nez, Koyp.
Fer, cuivre, Korup.
Sein, tettons, Samma.
Où est la voiture? Hava krojim?
Voici la voiture, Hævakrojim.
Jument, Hass.
Renard, GlEp.
Coure, Su se kOn.
Tigre, Gvassup.
Viverra ichoneumon, ep.
Mouton, Gona.
Coffre, GEip.
Capra dorcas, KAmmap.
Rocher, Oip.
Avez-vous vu? Musko?
Troupeau de bœufs, manqva.
Si vous voulez, KumseA Hunkòp.
Rebroussez chemin avec la voiture, KArra, Karra.
Habit des Hottentots, Namkva.
Euphorbe (1), *osiere*, Kuijop.

---

(1) *Euphorbia viminalis.*

Leurs ustensiles de ménage sont peu nombreux. Les peaux qui couvrent à demi leur corps, leur servent de matelas : depuis quelque tems ils ont acheté des marmites de terre aux Européens : ceux qui ne peuvent s'en procurer, font cuire leur viande dans des outres pleines d'eau; ils la font bouillir en y jettant des caillous rougis au feu. Ils conservent leur lait dans des outres, des vessies, des corbeilles de joncs ou de roseaux, si bien tressées qu'elles ne laissent pas échapper la liqueur. Une coquille de tortue de terre (1) leur sert de tasse pour boire. Une bourse à tabac, en peau, et une pipe en pierre ou en bois, voilà tout leur mobilier; sans parler, à la vérité, de leurs armes, qui ne sont qu'offensives. Elles consistent en lances (2), javelots (3), arcs et flèches empoisonnées; ils s'en servent à la guerre et à la chasse.

Leur arc est un bâton rond, gros comme le pouce, long de plus d'une aune suédoise,

(1) Sur-tout de l'espèce nommée tortue géométrique, *testudo minuta geometrica*, qui habite les plaines de sable et se niche dans les buissons. *Voyez* sur cette tortue la note de la page 305.

(2) *Korris*.

(3) *Assagai*.

et garni d'une corde ou d'un nerf. Leurs flèches ne sont pas beaucoup plus artistement travaillées; ils prennent simplement un roseau gros comme le tuyau d'une plume, long d'une demi-aune suédoise, et lient, avec un nerf fin, à l'une des deux extrémités de ce roseau, une pointe de fer en lancette qu'ils ont eu soin de tremper dans du venin de serpent.

Ils mettent plusieurs de ces flèches dans un carquois gros comme le bras et long d'une aune, garni d'un couvercle attaché avec des bandes de cuir.

Ils aiment passionnément toutes les liqueurs enivrantes, telles que le vin, l'eau-de-vie, l'arrak, et savent très-bien préparer un hydromel très-fort, avec différentes racines indigènes et du miel. Ils fument le tabac avec délices, et le mêlent avec du chanvre: au défaut de tabac ils fument du dakka sauvage (1), ou de la fiente de licorne et d'éléphant.

Le mariage, chez ces nations sauvages, se ressent de la simplicité de leurs mœurs. Les jeunes gens des deux sexes sont nubiles de très-bonne heure.

---

(1) *Phlomis.*

Aussi-tôt que la demande du prétendu a été acceptée par les parens de la jeune fille, on fixe le jour de la célébration du mariage : une espèce de prêtre du village, arrose de son urine les deux époux : on tue un bœuf ou un mouton, suivant leurs facultés, pour régaler les gens de la noce : les hommes et les femmes, assis sur leurs talons, faute de siège, forment deux cercles séparés. Malgré tout leur penchant pour l'ivrognerie : je dois remarquer, à leur honneur, que dans ces circonstances ils ne s'ennivrent, ni ne jouent, ni ne dansent. Les jeunes mariés couchent ensemble et ne se lèvent que très-tard le lendemain.

On ne manque pas de donner un nom aux enfans nouveau-nés, et ce nom est ordinairement celui de quelqu'animal domestique ou sauvage. Kolbe prétend qu'ils avoient autrefois coutume de châtrer leurs enfans à l'âge de huit ans : on leur enlevoit le testicule gauche, afin de les empêcher de produire des jumeaux, et de les rendre aussi plus agiles à la course.

Un jeune homme ne peut se marier avant d'avoir été élevé à la dignité d'homme : il lui est également interdit, avant cette époque, de manger du gibier tué à la chasse.

Le maître des cérémonies de la horde l'arrose de son urine : on tue une pièce de gibier ou de bétail, et on lui en met les boyaux autour du col : dès ce moment il est séparé d'avec sa mère, et ne fréquente plus que les hommes. Cette cérémonie, qui n'est pas encore abolie, doit avoir lieu avant que le jeune homme ait atteint l'âge de dix-huit ans.

Quoique l'adultère soit chez eux un crime capital, il arrive souvent à un homme d'avoir deux femmes, à une femme d'avoir deux maris; c'est-à-dire, un époux légitime et un suppléant.

Une veuve qui se remarie, doit souffrir l'amputation d'un doigt, à chaque nouveau mariage.

Les Hottentots ont, pour la paresse, un penchant qui les ravale au niveau des bêtes brutes. Quelques-uns sont plongés dans un sommeil continuel; il n'y a que la faim qui soit capable de les en arracher : ils se réveillent pour manger ou pour chercher à manger. Quand ils ont été assez heureux pour attraper quelque pièce de gibier, ils allument un grand feu, s'accroupissent à l'entour, font rôtir la viande, la mangent et dorment; ils continuent ainsi jusqu'à ce qu'ils aient épuisé leurs provisions.

C'est à cette léthargique indolence qu'il faut attribuer l'absence de toute idée religieuse qu'on leur a souvent reprochée. Cependant ils ne méconnoissent pas l'existence d'un Être suprême, paroissent même avoir quelqu'idée de l'immortalité de l'ame.

Mais ils n'ont ni temple, ni culte; ils ne songent pas même aux récompenses, ni aux punitions après cette vie. S'ils n'ont pas une opinion bien fixe sur l'existence de Dieu, ils croient au moins bien fermement au diable, et ils attribuent à ce mauvais esprit, qu'ils redoutent infiniment, les maladies, la mort, le tonnerre et tous les malheurs qui leur arrivent.

Quoiqu'ils dansent à la nouvelle et à la pleine lune, et qu'ils fassent alors beaucoup de singeries, on ne peut attribuer cela à des idées d'idolatrie, ni les accuser d'adorer l'astre de la nuit : ils n'en ont pas moins beaucoup de superstitions, et sur-tout beaucoup de foi aux sortilèges. Quand un Hottentot tombe malade, on le croit ensorcelé: on l'agite, en poussant de grands cris, pour lui rendre la santé et chasser le mauvais esprit. Le mari et la femme ne peuvent manger ensemble ni le cœur, ni le péricarde d'un même animal.

Quelques-uns d'entre eux regardent la sauterelle (1) comme un insecte d'heureux augure; mais je ne me suis jamais apperçu qu'ils lui rendissent le moindre culte.

La circoncision est une cérémonie dont ils ignorent l'origine; elle date des tems les plus reculés : mais elle commence à tomber en désuétude. Peu de Hottentots sont maintenant circoncis. Ceux d'entre eux qui vivent encore dans l'état sauvage, et qui n'ont ni liaison, ni commerce avec les Européens, ont encore conservé des usages barbares. Ils enterrent tout vivans les vieillards de l'un et de l'autre sexe, ou bien ils les conduisent dans des crévasses de rocher et les y abandonnent avec peu de vivres; de manière que ces infortunés ne tardent pas à mourir de faim ou à devenir la proie de quelque bête féroce.

Il y a plusieurs occasions où ils abandonnent leurs enfans et les exposent. Par exemple, quand une mère vient à mourir, pendant ou peu de tems après ses couches, ils enterrent l'enfant avec elle, parce qu'il ne seroit pas possible de trouver une nour-

---

(1) *Mantis fausta.*

rice chez un peuple qui n'a pas même d'idée de ce moyen supplémentaire.

Une femme qui accouche de deux jumeaux et qui ne se croit pas en état de les allaiter tous deux, ne fait pas difficulté d'en abandonner un : quand il se trouve parmi eux une fille, le sort tombe toujours sur elle. Ils en agissent avec la même barbarie envers les enfans estropiés.

Ceux qui demeurent dans le voisinage des colons, enterrent leurs morts ; les autres les mettent dans des fentes de rochers ou dans des grottes. On tire le cadavre hors de la hutte par un trou fait exprès, et non pas par la porte. On l'enveloppe dans son habit de peau, et trois ou quatre hommes l'emportent peu d'heures après sa mort. A sa suite marche une procession d'hommes et de femmes distribuée en deux groupes, et qui poussent de grands cris. On dresse sur la fosse une écaille de tortue remplie de poudre de senteur et trois branches d'un buisson quelconque. Quand le défunt a un peu de bien, on tue une bête de son troupeau pour régaler les assistans, et tout le village ne tarde pas à décamper.

Le fils aîné est de droit légataire universel de son père.

Leur commerce et leurs richesses sont aussi bornés que leurs besoins.

Les Namaquas ont dans leur pays quelques montagnes qui renferment des mines de cuivre et de fer ; ils savent fondre ces deux métaux d'une manière fort simple ; ils les forgent ensuite et les emploient à différens usages. Tout leur trafic se fait en nature, parce qu'ils ne connoissent pas même le besoin de la monnoie.

Leur existence étant principalement fondée sur la chasse, elle est pour eux un amusement et une occupation de la dernière importance. Outre les chasses particulières, il y a des battues générales faites par des villages entiers, soit pour se procurer du gibier, soit pour se délivrer de quelques bêtes féroces, dangereuses pour leurs troupeaux. Alors chacun sort de sa hutte, et ils marchent en masse contre l'ennemi commun.

En parlant de différens objets d'histoire naturelle, j'ai déjà indiqué quelques-uns des mets favoris des Hottentots ; ainsi l'article de leur cuisine ne sera pas ici très-étendu.

Leur principale nourriture consiste en

tranches de buffle fumées et légèrement grillées sur des charbons, ou cuites à demi dans la cendre. Ils les mangent sans pain, et ne s'apperçoivent même pas de la mauvaise odeur de celles qui sont corrompues.

Ils mangent aussi les vaches stériles, et c'est un mets privilégié permis seulement aux gens mariés.

La graisse est une de leurs grandes friandises; non-seulement ils en mangent avec délices, mais ils peuvent même en boire sans être incommodés.

Leur sobriété et la salubrité de leurs mets dans lesquels il n'entre nul assaisonnement, les préservent des maladies. Quant aux blessures qu'ils peuvent recevoir, il est rare qu'il en résulte des plaies envenimées. Cependant j'ai vu un vieil Hottentot qui avoit un ancien érésypèle à la jambe, qui paroissoit de tems en tems, et dont le rouge foncé contrastoit avec le fond noirâtre de sa peau. Ils sont tous parfaitement bien faits, et à peine ont-ils une idée des difformités corporelles si communes parmi les Européens.

L'esquisse que nous venons de tracer des facultés intellectuelles des Hottentots, nous dispensent de parler de leurs connois-

sances scientifiques et historiques. Elles sont à-peu-près nulles. Le nouvel an, par exemple, qui forme, pour la majeure partie des nations les moins civilisées, une époque intéressante, n'est pas même connue des Hottentots. Ils ne font nulle attention aux opérations périodiques et régulières de la nature. Un des plus grands efforts de leur intelligence est d'observer l'époque de la croissance et de la floraison de certaines plantes à oignons. Ils n'ont pas cependant d'autre almanach pour calculer le tems et leur âge, avec une telle inexactitude, qu'ils ne connoissent pas la durée de la vie de l'homme.

Il seroit très-inutile de chercher chez eux des monumens antiques, pour connoître l'ancienneté de leur pays, l'époque de sa population, l'origine de ses habitans et les révolutions qu'il a éprouvées. La contrée n'offre aucun vestige de ville ou de château ruinés. Les habitans ne donneroient pas l'explication des cérémonies qu'ils pratiquent. A peine se ressouviennent-ils de ce qui est arrivé chez eux antérieurement à la génération qui les a précédés.

CHAPITRE XI.

PRÉPARATIFS pour un second voyage dans l'intérieur de l'Afrique.

NOUS étions au commencement de septembre : des fleurs nouvellement écloses annonçoient le retour du printems, et me rappelloient le projet conçu dès l'année dernière, d'un long voyage dans l'intérieur des terres; mais il se présentoit plus d'obstacles que je ne devois en attendre. Les foibles fonds que j'avois apportés d'Europe, étoient épuisés, et pendant dix-sept mois écoulés depuis mon arrivée, je n'avois rien reçu de Hollande. J'avois à la vérité de riches soutiens dans les bourgmestres Drik-Temmink, Vander-Poll, et les conseillers Vander-Deutz et Ten-Hoven, aux dépens desquels je voyageois; mais ma mauvaise fortune voulut que les deux gouverneurs Tulbagh et Rheede-Van-Oudshoorn, à qui j'étois fortement recommandé, et dont je pouvois attendre tous les secours possibles, mourussent tous deux, l'un avant mon arrivée au Cap, et l'autre pendant la traversée pour s'y rendre. Jetté dans une

contrée lointaine, sans secours et sans connoissances, j'éprouvai le plus cruel embarras jusqu'à ce que mes généreux patrons d'Amsterdam en furent instruits et travaillèrent à m'en délivrer.

Un malheur marche rarement sans un autre; c'est ce que j'éprouvai. Quand je me présentai pour recevoir les appointemens que la Compagnie m'avoit assignés, on s'apperçut que le vaisseau sur lequel j'étois venu, n'avoit pas le rôle de revue, sans lequel personne ne pouvoit rien toucher. Quand nous partîmes du Texel, les visiteurs pressés avoient oublié de nous le donner, et le capitaine ne l'avoit pas demandé. Cet oubli impardonnable fit qu'aucun de tous ceux qui étoient enrôlés sur le vaisseau, ne purent de deux ou trois ans toucher leurs appointemens, ni retourner en Europe.

Ces malheureux visiteurs ont eu une telle influence sur mon sort, que je ne puis m'empêcher de dire deux mots sur leur compte.

Ils forment deux compagnies de valets de la plus basse classe, logés sur les vaisseaux tant qu'ils restent à l'ancre au Texel. Tout ce qu'on transporte à bord, est

soumis à leur inspection; ils sont aussi chargés de toutes les fournitures de bouche et autres, jusqu'à ce que le bâtiment mette à la voile. On est donc obligé de leur confier le rôle de l'équipage pour les détails dont ils sont chargés. Ces mercenaires uniquement occupés des moyens de rapiner, songent plus à vendre du beurre et du fromage qu'à remplir leurs devoirs.

J'avois déjà contracté, l'année dernière, des dettes assez considérables, et mon crédit se trouvoit épuisé; il m'étoit aussi impossible de faire les dépenses nécessaires pour un nouveau voyage, que de rester dans l'inaction au Cap. Quoiqu'il pût m'en coûter de tourmenter un homme dont la bourse m'avoit été constamment ouverte dans toutes les occasions, je m'adressai encore au secrétaire de police Berg : cet ami généreux vint encore à mon secours dans cette occasion, et me fournit tous les fonds nécessaires pour ma nouvelle entreprise dans l'extrémité méridionale de l'Afrique.

Mon équipage étoit positivement le même que celui de l'année passée, à l'exception que je fis remplacer mon ancienne voiture brisée, par une nouvelle, garnie d'une tente

faite en toile à voile. Cette fois-ci je me la réservai uniquement pour moi, et ne la partageai pas, comme l'année passée, avec le sergent et le maître jardinier, qui m'avoient bien gêné.

Outre le papier, les boëtes, les munitions nécessaires, j'emportai avec moi plusieurs médicamens pour les malades, quand je trouverois des hôtes bien disposés et officieux. J'eus soin aussi de me munir d'un excellent fusil suédois que m'avoit donné M. Eckeberg, capitaine d'un vaisseau suédois qui étoit à l'ancre. Je conservai cette arme précieuse pendant mon séjour en Afrique et à Java. Elle me fut d'autant plus utile que je m'étois déjà blessé au bras et au visage, en tirant des pélicans qui volent par troupes tous les soirs. Mon fusil s'étoit crevé: ces événemens sont d'autant plus fréquens, que l'on ne vend ici que de très-mauvais fusils. Un chasseur dernièrement, qui parcouroit la campagne avec le commandant de la garnison, eut la main emportée en tirant sur un oiseau (1). Le feu gouverneur Tulbagh, qui, de simple soldat, étoit parvenu à la première dignité

---

(1) *Korrhan.*

militaire, avoit aussi perdu un œil de la même manière. Enfin je pourrois citer mille exemples d'accidens causés par les mauvais fusils dont on se sert et qu'on vend au Cap.

Je pris pour camarade de voyage, un jardinier anglois nommé Masson, envoyé par le roi d'Angleterre, et chargé de rassembler toutes les plantes de l'Afrique qui lui tomberoient sous la main pour le jardin de New à Londres.

Masson avoit débarqué ici l'année dernière, avec le vaisseau du capitaine Cook, dans lequel cet immortel marin, ainsi que les professeurs Sparrmann et Forster, devoient faire le tour du monde, et visiter le pole méridional. Ce jardinier étoit arrivé pendant mon voyage au pays des Caffres, et, peu de tems après, avoit entrepris une excursion dans l'intérieur du pays avec M. Oldenbourg, qui lui servoit à la fois de compagnon et d'interprète.

Masson avoit un bon chariot bien conditionné avec une bonne tente de buldan, conduit par un Européen, homme digne de la plus grande confiance. Nous avions plusieurs paires de bœufs de trait pour nos voitures, et un cheval de main pour chacun de nous.

Trois

Trois Européens et quatre Hottentots composoient notre suite; ils étoient résolus à braver avec nous les dangers et les fatigues de toute espèce pendant plusieurs mois, à s'enfoncer dans les déserts, et à s'isoler, pour ainsi dire, du reste des hommes.

FIN DU TOME PREMIER.



EXPLICATION DES PLANCHES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Le portrait de l'Auteur.

La vignette représente la vue du Cap de Bonne-Espérance.

PLANCHE.

Zagay des Hottentots. — Pipe. — Outre faite avec une vessie de rhinocéros, dans laquelle les Hottentots gardent de l'eau et du lait. — Boucles d'oreilles. — Pierres à serpens. — Plan des bains chauds, où vous lirez *Est* au lieu d'*O.* et *Ouest* au lieu de *W.* — Anneaux des Caffres.

Assagay ou Zagay pag. 257.

Anneaux des Caffres p. 390.

Pipe p. 259.

Boucle d'Oreille p. 257.

S

O

W

N

3 1 2 6 7 5 4

Outre pag. 257.

p. 257.

Boucle d'Oreilles.

Pierres a Serpens pag. 197

